



BIBLIOTECA  
FVNDATIVNEI  
VNIVERSITARE  
CAROL I.



Nº Curent... 36266 Format .....

Nº Inventar. A. 9785 Anul .....

Secția Depozit II Raftul .....

# **Petits Mémoires**

## DU MÊME AUTEUR

---

- De Panurge à Sancho Pança. Mélanges de littérature européenne.** 1 vol. in-16, broché . . . . . **3 fr. 50**
- La Vieille Église.** 1 vol. in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**
- Les Jardins de l'Histoire.** 1 vol. in-16, broché . . . . . **3 fr. 50**
- Souvenirs d'un vieil Athénien.** 1 vol. in-16, broché . . . . . **3 fr. 50**
- Contes et Fantaisies.** 1 vol. in-16, broché. . . . . **3 fr. 50**
-

In. A. 9785

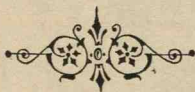
ÉMILE GEBHART

de l'Académie française

36266

# Petits Mémoires

35040



39001

PARIS  
BLOUD ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS  
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

1912

Tous droits réservés.

CONTROL 1953

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITĂȚII  
BUCUREȘTI  
COTA 36266

1956

nc 88/02

B.C.U. Bucuresti



C39001

## AVERTISSEMENT

---

Nous avons réuni dans ce volume les articles les plus autobiographiques d'Émile Gebhart, si l'on peut ainsi parler, ceux où il nous parle le plus de lui-même, où il traite de paysages et de personnes qui le touchent de plus près. A vrai dire, il avait l'imagination si vive que le plus lointain passé lui était aussi présent que l'Athènes du roi Georges ou que la Sorbonne de M. Le Clerc... Histoire ou littérature, il s'est mêlé, sans la moindre prétention, à tout ce qu'il a écrit : mais enfin les belles visions dont il s'enchantait s'appuient toujours sur des souve-

nirs personnels, exacts et précis. Nous avons groupé et mis en ordre quelques-uns de ces souvenirs. On ne nous reprochera pas d'avoir réservé pour ce recueil de nouvelles pages sur le voyage de Grèce, les études que nous avons déjà publiées dans les *Souvenirs d'un vieil Athénien* n'épuisant pas le rare trésor d'idées, d'images et de sentiments qu'E. Gebhart avait recueilli là-bas. Il aurait écrit vingt volumes sur ce sujet sans se répéter jamais...

LES ÉDITEURS.

---

# PETITS MÉMOIRES

---

Il y a cinquante ans <sup>(1)</sup>

« Nancy ?... Une jolie ville, élégante, avec d'admirables grilles de fer forgé, mais une ville morte, où l'herbe pousse entre les pavés des rues. Ça n'est pas très gai. En somme, un petit Versailles. »

C'était jadis (vers 1850), le couplet traditionnel sur Nancy. Et l'on rencontre encore de loin en loin, dans Paris, de très vieux messieurs ou des dames très vénérables férus de cette idée que Nancy est une manière de nécropole, où l'on fait la fenaison sur les places publiques, mais dont on parle tout de même avec quelque indulgence, parce qu'elle est vraiment « un petit Versailles ».

Comparer Nancy à Versailles est une idée

(1) *Revue lorraine illustrée*, 1908, n° 1.



simplement saugrenue. Il fallait, pour l'inventer, se laisser hypnotiser par les colonnes du Palais du Gouvernement, et n'avoir vu ni la Carrière, ni la place Stanislas, ni le Palais Ducal, ni la Craffe, ni le vieux Saint-Epvre, ni la place d'Alliance, ni la Pépinière, ni les vieilles portes militaires, ni le paysage où s'encadre Nancy.

Le seul trait de vérité en ce jugement sommaire qui n'est point encore tout à fait révisé, c'est que Nancy n'était point, sur la fin de Louis-Philippe, une Babylone très peuplée, très mouvementée, très bruyante. Aujourd'hui, sous le principat de M. Fallières, il semble un peu changé. Il y a des foules en toutes ses principales artères. On y hurle les journaux de Paris. Les automobiles y courent en beuglant, d'une allure folle, et font souhaiter l'écrasement de quelque haut fonctionnaire qui provoquerait le règlement de police imposé à cette sauvagerie par les villes les plus civilisées de l'Europe. Les tramways électriques roulent dans ma rue avec un fracas de cathédrale qui s'écroule. Les chiens encombrent les trottoirs, les apaches fourmillent à la lumière du soleil. Sur les murs s'étalent, aux époques électorales, des affiches chargées d'outrages, de grossièretés, de propos funambulesques dignes de Marseille, de Carcas-

sonne, de Toulon. Que faut-il de plus pour paraître une grande ville moderne, vivante, bruyante, démocratique ? Le « petit Versailles » devient un « petit Paris ».

Hélas !...

Oui, hélas ! Permettez-moi de manifester un sentiment réactionnaire, ridicule, d'avoir l'air de retomber en enfance. D'ailleurs, comme nous vivons en un temps d'exquise liberté, j'aurais tort de ne point confesser, sur ce point, toute ma pensée.

Eh bien ! quand, vers 7 heures du soir, je dois jouer des coudes, rue Saint-Jean, rue Saint-Georges, rue Saint-Dizier, à la hauteur du Point-Central, pour rentrer chez moi ; quand je dois me détourner pour éviter le glapissement de sinistres éphèbes qui m'offrent *le Matin* ou *l'Humanité*, quand, la nuit, le faux clair de lune électrique de la rue Saint-Jean ou l'abus extravagant des globes rougeâtres de la rue Saint-Dizier chagrine mes yeux ; quand, parfois, vers 2 heures du matin, les forgerons du tram, avec leurs fournaies roulantes et leurs clameurs, frappent à coups de massue sur les rails, il m'arrive, je l'avoue impudemment, de regretter le vieux Nancy.

Je vois les psychologues haussant les épaules

et disant : « Le bonhomme regrette le temps où il était jeune. » Inévitable remarque. Les psychologues ont la manie de tout rapporter au *moi*. Ils ignorent et dédaignent la valeur esthétique ou historique des choses. Pour eux, le monde extérieur n'est qu'un prétexte aux variations du *moi*. Ici, leur psychologie se fourvoierait étrangement. Qu'elle explique ce phénomène : le charme de souvenir qui, après tant d'années, à travers ce lointain, unit encore mon adolescence à l'image d'une ville de province surannée, ténébreuse la nuit, endormie le jour, silencieuse, mélancolique.

L'agitation grandissante d'année en année, le faste et l'emphase des architectures, les façades de maisons aux profils imprévus, aux organes vitaux — portes, fenêtres, cheminées — tourmentés, tordus, incohérentes végétations de pierre ; la figure cocasse de l'obélisque Carnot ; les églises neuves pseudo-gothiques, pseudo-byzantines ; le profil baroque du Cercle des Étudiants, toutes ces beautés modernes me rendent plus chère encore la grâce évanouie de la capitale morte, son allure archaïque, languissante, ses lourdes et sombres portes closes à 10 heures du soir, que les passants attardés se faisaient ouvrir pour deux sous ; ses longues ave-

nues au milieu desquelles tremblait le lumignon blême d'une lanterne suspendue à une chaîne par une poulie ; la steppe farouche de la vieille place de Grève ; la voix enrouée du beffroi de Saint-Epvre, dont la cloche était fêlée ; le couvre-feu de 10 heures de la nuit à Saint-Sébastien et à Saint-Epvre ; les grosses diligences Laffitte et Gaillard qui allaient à Strasbourg ou à Paris et, chaque matin, éveillaient la rue Saint-Dizier ; le pauvre petit omnibus de Bonsecours à Malzéville passant de quatre en quatre heures, traîné par un cheval maigre, dont le bureau était chez Martin, confiseur, en face du marché couvert ; ma vieille paroisse franciscaine de Saint-Nicolas et son pigeonnier où tintinbulait une petite cloche, ma filleule, où, le dimanche, je rencontrais des personnes discrètes, munies de vieux psautiers, aujourd'hui et depuis longtemps déjà toutes endormies dans la tombe.

Et la campagne enserrait de très près la somnolente cité, les champs, la prairie de Tomblaine, qui n'était point alors encombrée de tanières humaines, la verdoyante campagne que ne salissait point la fumée des usines. On chassait au chien courant dans la région du parc Sainte-Marie et de la Croix-de-Bourgogne. Au delà de la gare, après la petite maison du géné-

ral Drouot et le Château-Carré, c'étaient des jardins allant jusqu'au clocher revêtu de lierre de la chapelle Saint-Jean. L'industrie n'avait point encore empoisonné la Meurthe et l'on y pêchait paisiblement le goujon à l'ombre frissonnante des saules, tandis que là-bas, à l'église de Bonsecours, sonnaient les vêpres d'octogénaires chanoines.

Ce n'étaient point cependant des marmottes ou des momies, les habitants de cet antique Nancy. Sur un fond de sérieuse bourgeoisie, aux mœurs simples, à la bourse bien garnie se détachait tout un monde vivant, original, ironique, parfois comique, d'hommes de loi ou d'affaires, avocats, magistrats, notaires, médecins, gros propriétaires, banquiers, hommes d'Église, une société où tous se connaissaient, où plusieurs étaient d'une grande distinction d'esprit, où quelques-uns avaient une saveur de caricature; somme toute, un monde nullement banal, ni ennuyé, et qui n'éprouvait pas le besoin, pour se dégourdir, de se tourner vers Paris, de courir à Paris pour y voir la pièce en vogue, de se bourrer la cervelle des journaux de Paris. Antérieurement à 1848 il y eut à Nancy un groupe bien pittoresque de hauts bourgeois qui se rencontraient chaque jour, échangeaient de gais propos, com-

binaient quelque malice. Le notaire Mandel, Duparge, Beaupré, le libraire Cayon. C'était le temps de Grandville qui a croqué ces bons compères faisant leur tour quotidien de marché. Ceux-ci aimaient naturellement à se divertir aux dépens d'un ami trop naïf. Tel le père Noël, notaire aussi, je crois. Quand le choléra fit son apparition, on lui assura que la familiarité constante d'un bouc était une préservation certaine : durant de longues semaines la ville fut parcourue par le bonhomme conduisant en laisse un bouc énorme. Noël était pomiculteur et redoutait les chenilles. Une année où abondaient ces rongeurs, Mandel découvrit une chenille colossale et la donna à sa victime. « Elle mange toutes les autres ! » lui dit-il. Deux jours après, la bête avait dévoré toutes les feuilles de l'espalier. Cayon et son fils n'étaient pas eux-mêmes, bien qu'affiliés au cercle joyeux, à l'abri de ses bons mots tout au moins. C'étaient deux longues figures parcheminées dont la boutique, toute en vieux bouquins, touchait, sur la rue Stanislas, au théâtre. Un jour de grand orage Cayon et son fils, voulant rentrer en leur officine, bras dessus, bras dessous, glissèrent mal à propos et s'étalèrent dans le torrent. « Tiens ! dit Duparge qui passait, le déluge de Deucalion ! »

Le barreau présentait aussi des originaux. Tel le très docte, très long et très chrétien d'Arb... de J. qui, se sentant mourir, voulut donner à un ami une consultation utile, prépara tous ses textes, reçut les sacrements, appela son client, l'accueillit en cravate blanche, assis en son fauteuil. « Hâtons-nous, mon ami, car, dans deux heures, je serai mort ! » Il mourut, en effet, à la fin du jour, avec une sérénité magnifique.

Les hommes d'Église étaient, en ce temps, bien décoratifs encore. Qui se souvient de l'abbé Marchal, curé de Saint-Pierre, un petit vieux ratatiné qui trottaient toujours chargé de poudreux in-folios, car il était lotharingiste et la lecture des archives lui faisait manquer l'heure des vêpres ? Et le chapitre ! On avait alors de vrais chanoines, des chanoines dignes du *Lutrin*, combattifs, heureux de chagriner leur évêque : Silv..., face de chat sauvage, maigre, amer, dans le cœur duquel, un jour de Trépassés, à l'absoute, Lavigerie planta le goupillon comme un poignard ; Garo, colossal ; Manse, petit, élégant, chanoine de *five-o'clock* ; Grid..., orgueilleux, rageur, la terreur de Mgr Menjaud ; et l'abbé Blanc, aumônier du lycée, qui écrivait une démonstration du christianisme « d'après le programme du baccalauréat » ; et l'abbé Ber-

mann qui avait le don, de plus en plus rare, malheureusement, d'exorciser les démons dans les limites du diocèse !

La vie intellectuelle et la vie politique avaient, à Nancy, une fort honorable activité. Quelques lettrés délicats y faisaient à l'Empire une opposition montée au ton du *Journal des Débats*, MM. Alexandre de Metz-Noblat, de Foblant, Lemachois, directeur du *Journal de la Meurthe*, Cournault, très long, très fin, très bon ! Ce petit monde recevait son impulsion du comte d'Haussonville. Le baron de Dumast, passionné pour toutes les littératures, surtout pour l'Avesta et le Ramayâna, entretenait autour de lui un mouvement littéraire dont le centre se trouvait à l'Académie de Stanislas. Nous avons déjà des archéologues, patrons du Musée lorrain, et un grave et mélancolique historien, M. Digot. Quand, en décembre 1854, la Faculté des lettres ouvrit ses cours, le champ d'action de la vie intellectuelle s'agrandit. Un auditoire éclairé, gens du monde, magistrats, jeunes femmes, jeunes filles, écoliers, se réunit fidèlement autour des chaires de Mézières, d'Émile Burnouf, de Ch. Benoit, d'Amédée de Margerie. Quelques jeunes gens, et celui qui écrit ces lignes plus que tous, durent à l'enseignement de ces



maîtres aimables leur vocation littéraire et même leur destinée. La plupart de ces premiers professeurs nous venaient de l'École d'Athènes. Grâce à eux, au rêve qu'ils évoquèrent en ma jeune cervelle, j'ai pu dire, comme le poète :

J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles.

Les traits épars que je viens de recueillir et de grouper rappelleront peut-être à mes contemporains la physionomie du vieux Nancy. Dans quinze ou vingt ans, il ne restera plus un survivant de cet âge. Ces quelques pages pourront servir de document historique. Nancy sera alors une très grande ville. J'ai peur qu'il ne présente le caractère indécis des villes trop grandes où l'individu se perd dans la foule, où les natures originales disparaissent dans la banalité de l'ensemble. Que la jeunesse de ce temps futur ne juge point avec un trop présomptueux dédain la vieille cité élégante où vécurent ses grands-pères et ses grands-oncles !

## Nancy (1).

On rencontrerait peut-être à Nancy dix personnes — mettons en quinze, pour ne point affliger trop de monde — connaissant aussi bien qu'André Hallays les coins et recoins de la métropole lorraine, l'ensemble et le détail d'une cité en voie de féconde croissance où s'avoisinent, sans se troubler ni se faire tort l'une à l'autre, quatre villes distinctes, quatre époques historiques, on pourrait ajouter quatre civilisations. Et je vous avouerai loyalement qu'habitant ici depuis 1839, je ne pourrais compter parmi ces quinze personnes. Ce que la conversation d'Hallays, au cours de l'un de ses pèlerinages artistiques, m'a révélé d'escaliers de grande allure dans les hôtels de la Ville-Vieille, de chefs-

(1) *Les Villes d'Art célèbres : Nancy*, par ANDRÉ HALLAYS ; Paris, Laurens ; 1906. (*Journal des Débats*, 15 août 1906.)

d'œuvre de serrurerie, de margelles de citernes, de marteaux de portes finement ouvragés, de porches élégants, de grâces architecturales ou sculpturales cachées dans l'ombre des maisons séculaires, cela ne se peut dire, et son livre lui-même ne renferme point en son cadre toute la richesse de son expérience. Cependant le charme de ce livre est ailleurs. Dès les premières lignes, le lecteur se sent en présence d'un écrivain qui a l'intuition parfaite des choses qu'il observe et raconte, d'un voyageur qui s'est épris d'une ville dont aucune autre, en France, ne reproduit l'image, d'un artiste qui aperçoit, en sa plus délicate, discrète et, si j'ose dire, classique floraison, l'art de la période d'art la plus chère à son cœur. Nancy lui apparaît comme l'expression accomplie du dix-huitième siècle, qui sut y rapprocher trois places merveilleuses, œuvres de Boffrand et de Héré, symphonie architecturale d'une variété d'invention, d'une pureté de lignes, d'une ingéniosité pittoresque sans égales : la Place Carrière, la Place Stanislas, « la Petite Place d'Alliance pareille à un cloître, taciturne, ombreuse, close par de sobres et nobles architectures et dont le silence est seulement troublé par le bruit de l'eau que des fleuves barbus laissent ruisseler de leurs

urnes de plomb ». Errer en cette région exquise, par une matinée de printemps ou un soir d'automne, quand les jeunes verdure ou les feuillages aux tons roussis font ressortir les dentelles dorées des grilles forgées par Jean Lamour, les fontaines mythologiques de Guibal, c'est une fête pour les yeux, une volupté de nature en quelque sorte musicale. André Hallays a goûté cette joie mieux que personne parmi nous, qui en avons une trop longue habitude, cette accoutumance de la petite enfance, qui émousse insensiblement la sensation esthétique. Il la goûta sans réserve, avec une belle sérénité, n'ayant trouvé chez nous qu'en proportion infinitésimale l'élément destructeur de toute noblesse d'art et du souvenir historique, l'action néfaste des archéologues qui démolissent pour fouiller et rédiger des notices, des architectes qui restaurent et, par conséquent, détruisent, des ingénieurs qui abattent les monuments, bouleversent les perspectives, afin de « faciliter la circulation », des maires enfin, qui, pour l'orgueil de graver leur nom sur une ruine, abolissent l'histoire et défigurent les reliques du passé, hier Avignon, demain peut-être Orange.

Le vandalisme, tantôt administratif, tantôt scientifique, qu'Hallays dénonce partout où il le

rencontre, n'a fait à Nancy que d'assez inoffensives apparitions. Il semble que les ducs lorrains, transplantés en Toscane, aient renvoyé à leur ancienne capitale un peu de cette vertu florentine, le respect des monuments. Notre confrère, heureux de déambuler en une ville que ne sacagent point méthodiquement les barbares officiels, a décrit Nancy d'une plume affectueuse, caressante. Il a bien voulu fermer les yeux ou ne les ouvrir qu'à moitié en face de « l'art moderne », qui inquiètent ici les personnes d'imagination tempérée ou de goût réactionnaire. Il n'a pas consenti à signaler, au beau milieu de la longue rue droite et large où passe la route de Paris à Strasbourg, le profil inattendu, énorme, difforme de ce toit récemment édifié qui, en amont comme en aval de l'avenue, apparaît tel qu'une proue de navire fantastiquement échoué par dessus la ligne des maisons plus modestes. Il pardonne donc à la façade ingénieuse, bien qu'un peu tourmentée de la Société Générale, sa toiture cyclopéenne, colossal bolide tombé sur un fort respectable coffre-fort.

La ville de Stanislas, joyau du style Louis XV, forme le centre vital des trois cités : la Ville-Vieille, capitale féodale des premiers ducs ; la ville de Charles III où se trouvent les monu-

ments antérieurs au roi de Pologne, la sévère porte militaire, la porte Saint-Georges, qui faillit être rasée il y a vingt-cinq ans, la cathédrale, l'église Saint-Sébastien ; enfin la ville moderne qui s'étend de toutes parts à travers tout un monde de casernes, d'églises neuves, de rues calmes, verdoyantes, de rues *particulières* tracées au hasard, sans aucun plan premier d'ensemble, de groupes de villas où l'art *moderne* déploie un luxe inouï d'inventions et qui, étant presque à la campagne, peuvent être envisagées avec bienveillance. Deux grands monuments subsistent du Nancy médiéval : la porte de la Craffe, flanquée de deux tours superbes, et le palais ducal au portail de gothique fleuri, qui renferme le Musée lorrain. Mais, ici, manque la vieille église de Saint-Epvre, qu'a remplacée une basilique néo-gothique que l'architecte eût bien fait d'harmoniser avec le style du palais ducal, une église d'ornementation extérieure trop banale et de décor intérieur trop bavarois. Hallays a raison de regretter le vieux Saint-Epvre, une église ogivale surbaissée, sévère comme une église romane, irrégulière, ténébreuse. C'était notre sanctuaire national. A sa tour carrée on avait accroché, lors de l'affaire de Nancy, pas mal de Bourguignons. Ce n'était

point un oratoire-salon. Un dimanche, pendant les vêpres, il tomba un plâtras de la voûte sur les fidèles. Le lendemain, la mort de l'antique Saint-Epvre était résolue. Je suis de ceux auxquels il manque encore. Il nous reste néanmoins l'église vieillotte des Cordeliers avec sa chapelle funèbre où s'accomplissait le dernier acte de l'ensevelissement des ducs lorrains, la plus magnifique cérémonie qui fût au monde, disait-on jadis, avec le couronnement, à Francfort, de l'empereur d'Allemagne et le sacre, à Reims, du roi de France.

Hallays a rendu justice à deux églises, la cathédrale et Saint-Sébastien, à l'égard desquelles on se montre trop dédaigneux, à Nancy, surtout depuis qu'un vent de pseudo-gothique souffla en tempête sur la ville, vers la fin de l'Empire. La cathédrale fut construite entre 1703 et 1742. Elle présente une façade d'un décor à la fois somptueux et vide, grâce à l'espace trop large qui sépare les deux tours, carrées, surmontées de « poivrières », grâce aussi à la hauteur excessive de l'avant-corps. Les tours, de près, ont quelque gaucherie; de loin, dominant la ville, elles prennent « un air charmant de légèreté ». A l'intérieur, « règne la sévère majesté des grandes églises bâties à la romaine ». Les trois

nefs, la coupole de l'avant-chœur, le chœur, sont dans un rapport de proportions parfaites. Victor Hugo crut en faire le tour un soir d'été, en 1839. Il dénonça l'édifice au mépris du genre humain en le qualifiant de cathédrale « Pompadour ». Il était arrivé par la diligence à sept heures, dînait et repartait à huit heures. En une heure, il s'était lavé les mains, avait diné, puis contemplé avec indulgence la place Stanislas, puis tourné autour de la cathédrale. Malheureusement, on ne tourne pas si simplement autour d'une église engagée de tout un de ses flancs en un quartier de hautes maisons. Hallays souligne ces joyeux propos du lyrique touriste. Il les eût notés avec plus de malice encore s'il avait connu l'emplacement de cet hôtel des Halles où s'arrêtaient jadis les diligences de Paris. Le poète, tout en dinant aura feuilleté quelques gravures ou consulté quelques commis voyageurs.

Mais « le maître » a parlé et l'église est jugée sans appel. Que ne l'a-t-il vue, comme moi-même, il y a cinq ou six ans, la nuit d'un formidable incendie qui flamblait à quatre cents mètres en vue de la façade ! Vivement éclairés par les flammes, les tours et le fronton se dressaient sous un ciel très pur, pétillant d'étoiles, tantôt livides et sinistres, tantôt roses ou dorés



et la grande église, illuminée, animée par la fantaisie mobile du feu et de la fumée, semblait chanceler comme atteinte de vertige, ou prête à prendre son vol. Le spectacle fut rare, presque formidable et ne fit guère penser à la marquise de Pompadour.

Saint-Sébastien est encore une église de goût *rococo*. Elle date de 1720-1731. Les deux tours, peu élevées, flanquent le chevet. Il semble bien que, selon le plan primitif et la tradition, elles dussent décorer la façade. Mais, sur la place même, se trouvait l'hôtel du Parlement de Lorraine. Nos pieux magistrats redoutaient la sonnerie des cloches à l'heure de l'audience. Ils firent exiler les clochers, dont la nudité ne répond guère à l'orfèvrerie de pierre qui encadre le portail. Saint-Sébastien est doté encore d'une originalité assez singulière qui en fait l'une des églises les plus curieuses du monde. Quand j'y conduisis un jour mon ami, le noble architecte Emmanuel Brune (l'auteur du ministère de l'agriculture), il poussa un cri de stupeur.

— Je n'ai jamais vu cela, dit-il.

— Quoi donc ? répondis-je. Moi, j'ai l'habitude et ne vois rien du tout.

— C'est une église extraordinaire, peut-être unique, reprit Brune. Les voûtes descendent

directement sur les piliers. L'entablement est supprimé. Tous mes compliments !

André Hallays a signalé ce cas de tératologie architecturale. Il souligne aussi, mais d'une main discrète, le goût déplorable du mobilier moderne, qui, d'ailleurs, n'a rien à voir avec l'art moderne de Gallé. Quand donc l'Église de France rompra-t-elle le Concordat qui l'asservit aux artisans du bric-à-brac paroissial, des imageries peinturlurées et des plâtras mystiques ?

moins d'originalité. Et vous seriez peut-être bien fâché si les chimistes de la psychologie, M. Paul Janet, M. Dumas ne signalaient point en vous ce grain d'originalité. Ce qui importe, c'est de ne point lui permettre de grossir indéfiniment et de troubler toute votre machine intellectuelle et morale. Car de l'originalité à la monomanie définitive — probablement incurable — la transition est insensible, lente ou rapide, selon les tempéraments et les conditions extérieures ou les circonstances de l'ordre professionnel. Plus on s'abandonne à glisser sur la pente, plus il devient difficile d'enrayer la chute. Et l'on devient, un beau matin, pour ses contemporains, un objet de stupeur, de pitié ou de divertissement.

Un bon monomane est un excentrique. Cela veut dire que, par un geste, le tour de sa démarche, une bizarrerie dominante de sa vie, une idée familière, obsédante, qui paraît fréquemment en sa parole et brouille la logique de ses raisonnements, il sort du cercle formé par la compagnie des personnes d'esprit simple et d'imagination somnolente. Mais gardez-vous d'accorder le brevet d'excentricité avec la promptitude et la légèreté dont abuse parfois la province. Méfiez-vous des faux monomanes. La

politique en produit chez nous avec une prodigalité désolante. Ne prenez pas ces hommes à la figure triste, à la voix chevrotante, qui, l'oreille collée aux murailles, y entendent, disent-ils, cheminer les Jésuites, ne les prenez pas pour d'authentiques maniaques. Ce sont tout bonnement des sophistes qui rient, dans leurs vieilles barbes républicaines, de la naïveté de leurs électeurs. Bêtes aboyantes, larmoyantes, encombrantes et volontiers venimeuses. Aristophane, qui ne les aimait point, leur attachait des casseroles à la queue et les lâchait ainsi estampillées dans les rues d'Athènes. Chez nous, au moins, les casseroles ne manqueraient point. C'est plutôt Aristophane qui nous manque.

\*  
\* \*

Si la famille des faux monomanes politiques, simples charlatans, est peu digne d'intérêt, le groupe des maniaques par défaillance de force morale n'est guère plus sympathique. Ils donnent un spectacle mélancolique.

Quels pauvres sires, les kleptomanes ! Ils ont beau plaider l'entraînement irrésistible, ils ressemblent fâcheusement à des pick-pockets. Il est rare qu'ils soient amusants à contempler. Deux

de ces compères furent à Athènes, il y a plus d'un demi-siècle, les héros d'une vulgaire aventure dont on riait encore, au pied de l'Acropole, de mon temps d'École française. C'étaient un sénateur et un député qui avaient coutume de faire eux-mêmes, chaque matin, leur marché, et dont les mains étaient aussi lestes que prenantes. Ils n'allaient jamais sans leurs parapluies, non pour la pluie, mais pour le soleil. Un jour qu'ils marchaient côte à côte à l'agora, dans la région du poisson, ils se sentirent poursuivis par des clameurs inquiétantes.

Un marchand, peu respectueux des prérogatives parlementaires, criait : « Au voleur ! Qu'il rende le merlan ! » La foule grossissait sur leurs talons et criait : « Au voleur ! rendez le merlan ! »

Le sénateur désigna le député de son parapluie. Le député désigna, du sien, le sénateur. Et chacun d'eux de crier : « Cherchez, c'est lui ! »

Ces deux hommes avaient lu l'*Iliade* et jugèrent bon de se battre en duel à coups de parapluies. Mais, ô justice immanente ! du parapluie du sénateur tomba un premier merlan, du parapluie du député un second merlan. L'affaire n'eut pas de suite. Six mois plus tard ils étaient ministres.

Les gestes des avares sont dépourvus d'élégance. La fausse misère où ils se complaisent n'éveille, en leur faveur, aucune compassion. Leurs excentricités se déroberent, comme honteuses, dans l'ombre de leurs maisons. Elles ne s'étalent point au dehors avec la candeur de cet émérite fesse-mathieu, jurisconsulte érudit, ami de la bonne littérature et d'une saine philosophie, qui finit par habituer à toutes les extravagances de sa démarche et de son vêtement une grande ville où il occupait une situation fort importante.

On le voyait, sans étonnement, rentrer son bois, bûche par bûche, de la rue à sa cave, ayant au dos une robe de chambre réduite, de ce côté, par l'usure, à l'état de veston, et dont les pans flottaient au vent. Personne ne s'arrêtait plus quand il passait, toujours courant, haletant, vêtu d'un vieux caban de zouave doublé de rouge. Mais la fête qu'il donna, et qui dura six semaines, fut son déménagement. Lui-même, sans l'aide de personne, de jour, de nuit, il transporta incessamment, à travers les quartiers les plus dix-huitième siècle, une place encadrée de grilles dorées et un arc de triomphe, son mobilier et sa bibliothèque. Il réservait pour les heures des ténèbres les meubles inti-

mes, la batterie de cuisine. Au jour, fièrement, il portait des fauteuils, les pendules, les tableaux, les tapis. Je l'ai vu, un soir, entre chien et loup, une haute lampe carcel à la main droite, un balai et une paire de pincettes sous le bras gauche, deux gibecières bourrées de livres pendues aux épaules. Il économisa ainsi une centaine de francs. Mais il mourut des suites de ce déménagement, un tiroir de commode mal engagé en son flanc gauche.

\*  
\* \*

Plus aimables sont les monomanes qui, purs de toute infirmité morale, s'abandonnent à quelque goût, à quelque habitude baroque, bonnement, avec une grâce enfantine. Parmi ceux-ci, le groupe des collectionneurs mériterait d'attirer l'attention des psychologues. Il en est de bien étranges. J'ai visité naguère en une ville du Midi, un inspecteur des forêts, fonctionnaire régulier, qui collectionnait ses chapeaux depuis le jour de sa première communion. J'ai vu chez lui, entassés sur les tables et les sièges de son salon (?), environ cent cinquante chapeaux de toutes formes, dont beaucoup n'avaient même plus de forme appréciable. Mon frère, qui était

sous-inspecteur, avait voulu me montrer cette curiosité. M. X. me reçut très courtoisement dans ce capharnaüm. Une chose me frappa plus encore que la collection elle-même : il ne se crut pas obligé d'exprimer la raison de sa passion pour ses vieux chapeaux. Évidemment, cette manie, qui paraît rare, lui semblait aussi conforme à la nature humaine que le port de la moustache chez les militaires.

M. le Conseiller à la cour impériale de Nancy, vers 1850, aimait les chevaux à la folie. Mais il ne pouvait souffrir de se voir à cheval. Il avait bien un cheval, avec lequel il se promenait les jours où l'audience ne l'appelait pas à la Cour. Il tirait la bête par la bride et cheminait ainsi par les rues et à travers la campagne, coiffé d'une casquette en forme de dôme, munie d'une très longue visière, et revêtu d'un costume champêtre de pêcheur de grenouilles. Les fontes de sa selle étaient bourrées de dossiers judiciaires qu'il étudiait tranquillement par monts et par vaux. Cette équitation à pied n'étonnait plus personne. C'est une chose remarquable avec quelle bonne humeur — ou quelle indulgence — les gens raisonnables s'habituent aux bizarreries des personnes douées d'un fort grain d'originalité.



J'ai eu pour collègue, en province, l'un des hommes les meilleurs et les plus respectables que l'on pût rencontrer, poète charmant, âme purement virgilienne, dont la manie était aussi singulière que douce. S'il apercevait dans la rue, sur son chemin, un fragment de papier, brusquement il s'arrêtait, se penchait sur le petit papier, parfois en faisait le tour, et, après trois secondes d'examen, reprenait sa promenade, tout en faisant mine de cracher sur l'innocent objet de sa rapide curiosité. L'origine de ce tic était, je crois, peu connue. On contait que le professeur avait perdu jadis un manuscrit qui lui était précieux et que, depuis ce jour, il croyait sans cesse apercevoir sur son chemin les débris de l'ouvrage. Un mauvais plaisant eut une fois la fantaisie de semer le long des trottoirs suivis par le maître se rendant à la Faculté une multitude de petits papiers. L'effet de cette malice fut désastreux ; le cours commença quarante minutes après l'heure réglementaire. Quelques auditeurs, vraiment bénévoles, demeuraient dans l'amphithéâtre, où ils s'étaient endormis pour tuer le temps.

\*  
\* \*

Mais notre grand maniaque, figure longtemps historique dans l'Est, fut le conseiller Mor... Je ne crois pas que l'on voie fréquemment un tel chef-d'œuvre de monomanie. Encore un magistrat distingué, comme les deux autres — j'ai oublié de vous dire que l'homme au déménagement était président de chambre. — M. Mor..., jeune substitut à Sarrebourg, quand il faisait visite aux dames, son premier soin, en entrant au salon, était de demander un bain de pied. La dame l'envoyait à l'office, ou dans le corridor, ou au jardin... M. Mor... souhaitait alors de se marier, à peine avait-il jeté les yeux sur une jeune fille semblant faite pour son bonheur, il courait au logis de la belle, lui présentait une pomme verte ou une orange et l'invitait à y mordre vivement. Il redoutait, dans sa vie conjugale, les fausses dents de madame. Donc il demeura garçon, l'épreuve ayant toujours été repoussée. En 1852, il fut nommé à la cour. Mais à sa première audience d'assises, il y eut une condamnation capitale. Il se promit de ne plus siéger jamais. Chaque matin d'audience, il entrait chez un libraire, choisissait une feuille de

papier dans un cahier intact, se faisait tailler une plume d'oie, écrivait au premier président qu'un incident imprévu le retenait chez lui. Cela dura jusqu'à sa retraite. Il chercha pendant des années un appartement. Mais il prétendait n'entrer que dans une maison où jamais personne n'était mort. Il demeura donc à l'hôtel, en une chambre qu'il faisait lui-même, où les domestiques ne pouvaient pénétrer ; quand les draps de son lit tombaient en loques, il les réparait avec des épingles.

En ville, il ne marchait que sur certaines pierres de la chaussée, le long des trottoirs. Si une bonne pierre était occupée par une voiture, un piéton ou un chien, il attendait, piétinant d'impatience, qu'elle devint libre. Ce fut un sport, parmi les polissons, et quelques hommes graves, de lui prendre ses pierres. Jugez de la joie qu'on eut le jour où le cheval du conseiller L... arrêta la promenade du conseiller Mor... ! M. L..., désireux de lire une affiche du gouvernement, avait abandonné son Pégase, qu'il savait pacifique, sur la chaussée. M. Mor... qui marchait toujours grand train et la tête basse, s'était quasiment heurté au mufle de la bonne bête. Il commença à piétiner rageusement. L'autre méditait toujours son affiche, à l'ombre de sa

visière cyclopéenne ; le populaire déjà s'amas-sait sur le trottoir d'en face. Ce fut le cheval qui dénoua la situation. Spontanément il marcha vers l'affiche et se mit à la lire par-dessus l'épaule de son maître. M. Mor... avait passé.

Le malheureux s'enliza bientôt en un abîme d'absurdités où s'engouffrait toute sa vie. Chaque jour, par le vent, ou la pluie, ou la neige, il allait dîner à la gare de Frouard. Douze kilomètres, aller et retour. Il entraît au buffet, par une fenêtre, détachait du mur une chaise, sa chaise sacro-sainte accrochée à un clou, mangeait dans un plat, buvait en son gobelet l'eau d'une bouteille remplie, chemin faisant, à la fontaine de Champigneulles, il payait et en-jambait sa fenêtre, toujours la même.

La chancellerie finit par s'émouvoir. On le mit d'office à la retraite. Il disparut.

\*  
\* \*

Deux ou trois années plus tard, en 1859, le hasard d'une promenade de vacances à travers les Vosges d'Alsace me conduisit à la montagne de Trois-Épis. En approchant de l'hôtel-lerie, j'aperçus, sous une étroite tonnelle de vigne, une sorte d'ermite à la grande barbe

grise, un ermite d'enluminure, qui lisait en un petit vieux livre. C'était M. Mor... En tournant autour de son tabernacle, je découvris le titre du livre : *l'Esprit des Lois*. Tout à coup il se leva et s'en alla laver sa canne au bassin d'un petit jet d'eau. Puis il revint à sa tonnelle.

— C'est un bien brave homme, me dit l'hôtelier. Seulement, il ne fait pas comme tout le monde. Il lave sa canne vingt fois par jour et ne rentre jamais que par la fenêtre. Mais je ne me plains pas de lui. Il vient des personnes de Colmar, même des juges, pour le regarder sous sa tonnelle. Nous ferons une bonne campagne, aux Trois-Épis, cette année.

## Le Cardinal Lavigerie

### Avant le Chapeau rouge (1)

Le nom du cardinal Lavigerie ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes, car il a été mêlé d'une façon trop intime à l'histoire religieuse de la France, aux destinées de l'Afrique française, à l'histoire de l'Église romaine par l'action que cet évêque eut dans les conseils du Saint-Siège, au rêve éternel de l'Église chrétienne, qui ne veut pas renoncer à renfermer en un bercail unique la famille humaine tout entière et à laquelle cet apôtre avait espéré d'amener l'immense troupeau de l'Afrique noire, la postérité lamentable de Cham. Il est certain que, lui mort, quelqu'un manquera longtemps au premier rang de notre épiscopat ; par sa pa-

(1) *Journal des Débats*, 29 juillet, 5 août 1895.

role, la hauteur de ses vues politiques et son exemple, il pouvait servir de trait d'union entre le monde laïque et la société ecclésiastique, entre la République et la Papauté ; il manquera au prochain conclave où il eût secoué les indifférents et les timides et formé, parmi les cardinaux, une ligue pour le bien de la France. Il était homme à souffler des inspirations au Saint-Esprit. Il manquera surtout à notre Afrique où son idéalisme était une puissance utile à notre prestige national, où sa charité et son grand air et le train magnifique de sa cour épiscopale avaient charmé les Arabes.

C'est l'archevêque d'Alger et de Carthage, le primat d'Afrique, le patriarche au manteau de pourpre du beau portrait de Bonnat que nos contemporains ont surtout connu, un prêtre énergique, infatigable, toujours prêt à prendre la mer, à courir à Paris, à Rome, à Lucerne, à Lyon, à Berlin, à Londres, afin de prêcher et d'agir pour ses OEuvres de missionnaire. C'est plutôt le premier Lavigerie, le professeur de Sorbonne, l'auditeur de la Rote, mon évêque de Nancy et de Toul, qui demeure en mes souvenirs et dont je voudrais tracer une rapide esquisse. Je crois bien qu'il n'a différé du cardinal que par les traits tout extérieurs, mais il est

intéressant de les noter ; peut-être, d'ailleurs, l'originalité de sa nature s'est-elle alors manifestée plus familièrement et plus librement qu'elle ne le fit plus tard dans la majesté et le labeur de sa vie africaine.

C'est à Paris, en 1858, dans un cercle d'étudiants, mes condisciples à l'École de Droit, que je le rencontrai pour la première fois. Il était populaire dans les régions de la rue Cassette et de la rue Madame. Les étudiants catholiques l'aimaient pour sa douceur et l'indulgence de sa théologie ; il était de la chapelle rassurante du P. de Ravignan ; on sortait, après un grave entretien avec l'abbé Lavigerie, moins inquiet sur le jugement dernier et le mystère troublant de la vie future. Les jeunes gens doués d'un christianisme plus vague le recherchaient volontiers pour la finesse et l'enjouement de sa conversation ; il contait joliment l'anecdote, avec la voix un peu traînante du pays de Bayonne, des lueurs caressantes dans ses yeux noirs, et, tout au fond de sa pensée, comme dans l'accent de sa parole, une ironie pleine de grâce : c'était l'instrument intellectuel dont il jouait le plus fréquemment, en virtuose délicat, pour le très vif plaisir de ses auditeurs. Le professeur était moins goûté que le causeur intime. En cette



vieille Sorbonne théologique, très libérale, trop isolée du clergé de Paris, regardée de biais par les archevêques et tout à fait de travers par la cour de Rome, où le docte abbé Maret pourfendait le panthéisme, où l'étrange abbé Bautain parlait des tables tournantes et des esprits frappeurs, Lavigerie, professeur d'histoire ecclésiastique, paraissait mourir d'ennui ; il avait beau s'enfoncer dans les solennelles annales des Pères et des Mères de Port-Royal, il étouffait visiblement au bas de ce mélancolique amphithéâtre où, deux heures par semaine, l'abbé Freppel s'essayait à l'éloquence. Cet homme, fait pour le commandement et l'action attendait avec impatience l'heure où il lui serait donné de gouverner un diocèse. Et, si l'on remarquait, non sans malice, devant lui, que l'empereur ne choisissait guère, pour les évêchés, que des prêtres d'âge très mûr, il faisait de la bouche une moue d'enfant gâté qui lui était habituelle, et détournait gentiment le cours de la conversation.

Une occasion bien imprévue s'offrit à lui d'échapper au petit monde scolastique où languissait son génie. Les Druses se mirent à massacrer, dans les villages du Liban, une telle foule de chrétiens maronites, que l'Europe s'émut

et que la France, qui tenait à honneur de protéger efficacement sa clientèle orientale, envoya là-bas une escadre et des troupes de débarquement. L'abbé Lavigerie s'était toujours intéressé à ces vieilles chrétientés d'Asie-Mineure, il avait soutenu, à la Faculté des Lettres, une thèse sur *l'École chrétienne d'Édesse*; le comité des Écoles d'Orient lui confia une mission apostolique; il ferma son cours et partit pour la Syrie. Il voyagea, pendant plusieurs mois, à cheval, à pied, au grand soleil, à la grande pluie, dans les profonds défilés ou sur les froids plateaux du Liban; il pansa bien des blessures, consola bien des misères et revint à Paris, en 1861, avec une longue barbe de lazariste ou de capucin. Mais sa fortune ecclésiastique était assurée. Cette année même, il succédait à M. de la Tour d'Auvergne en qualité d'auditeur de la Rote, pour la France, à la cour de Rome.

Ici, il n'est plus question d'apostolat, mais d'une fonction décorative et archaïque dans la Métropole légèrement somnolente de Pie IX. La Rote était le tribunal de cassation du Saint-Siège pour les procès civils; les représentants des nations catholiques forment cette juridiction, qui existe encore, bien que, depuis vingt-cinq ans, elle n'ait plus de procès à réviser. Lavigerie prit,

avec une aisance admirable, la figure d'un prélat élégant, souriant, aux mains blanches et fines qui attendaient l'anneau d'améthyste. Mais il ne réussissait point à goûter, dans Rome, ce contentement de l'esprit et de l'âme que saint François d'Assise appelle « la joie parfaite ». Le droit canon et le latin gothique de la Rote, les révérences, les genuflexions et cérémonies hiératiques auxquelles l'obligeait son office, le bourdonnement monotone de l'île *sonnante*, au fond il était si doux alors, pour les laïques, d'oublier le reste du monde, les intrigues et les commérages du Vatican de ce temps-là, les béatifications de martyrs chinois ou japonais, aucune de ces choses ne le charmait.

Au fond de l'obscur hôtel où il s'était logé, près de l'ambassade de France, tout au bout de la place des Saints-Apôtres, il recommençait à s'ennuyer. L'horizon était pour lui trop étroit ; sa santé, d'ailleurs, le préoccupait déjà ; il se plaignait du froid et du chaud, du sirocco et de la tramontane, couvrait ses épaules de fourrures, languissait au coin de ses cheminées qui chauffaient mal. Il se consolait par la conversation. C'est à l'Académie de France, dans le salon du père Schnetz, où il paraissait quelquefois le dimanche, qu'il causait le plus librement. Il se

retrouvait en France, et se croyait loin de Rome. Il n'était pas difficile de l'orienter du côté de la satire. Comme il avait très vite pénétré, jusqu'en ses derniers replis, la société ecclésiastique de la Ville Éternelle, il en traçait agréablement de légères silhouettes, vivantes, parfois même comiques, qui alternaient avec les histoires plus enluminées et souvent naturalistes à l'excès, contées par le bon Schnetz. C'est par Mgr l'Auditeur que nous apprîmes un soir quelle était, à l'égard de l'Église française, la préoccupation dominante de Pie IX. Ce n'était ni le Concordat, ni le ministre des Cultes, M. Rouland, ni les fréquents conflits entre l'épiscopat et les Jésuites, ni les lois d'enseignement public, non : c'était l'urgente et très grave question du rabat. Le rabat des clercs de sa fille aînée, la France, agitait le sommeil du souverain pontife.

Il est certain qu'à l'œil des Italiens cette bavette est fort déplaisante.

Les gens du peuple croient toujours que nos prêtres sont des jésuites, grâce au rabat. Le Pape ne pouvait en prendre son parti. S'il eût su comment nommer en latin oratoire cette fâcheuse parure, il en eût fait une encyclique.

Or, en ce même hiver de 1861-62, j'ai recueilli, de la bouche du futur cardinal, un mot bien

audacieux pour un prélat réservé au plus grand avenir ecclésiastique.

Il recevait, ce soir-là, à sa table, plusieurs *monsignori* français, le clerc national, le clergé de Saint-Louis et quelques prêtres du diocèse de Poitiers. Au milieu du repas, tout en remuant sa cuillère dans un calice de punch à la romaine, un petit abbé tout fleuri, dit d'un ton d'enthousiasme onctueux :

— Messeigneurs ! une grande nouvelle ! une nouvelle bienheureuse !

— Une nouvelle ! dites vite l'abbé !

— Un jeune zouave, mort à Castelfidardo (il donna le nom du zouave) vient de faire, sur sa tombe, quatre miracles majeurs !

Tous les punchs à la romaine, en suspens, s'arrêtèrent dans la main des convives. Les collets de soie frémirent délicieusement autour de la table. Puis un profond silence de béatitude, vite interrompu par la voix du maître de la maison :

— Quatre miracles ! C'est beaucoup. Au moins a-t-il déjà ressuscité un mort, votre zouave ?

— Pas encore, Monseigneur, répond l'abbé, en agitant de nouveau sa cuillère afin de dissimuler son angoisse.

— Alors ne me parlez pas de miracles. Je n'accepte que ceux où un mort ressuscite.

Il y eut une minute terrible. Les punchs à la romaine furent engloutis douloureusement. Et je songeais que la place des Saints-Apôtres était bien près du Vatican et que le mot pouvait coûter sa mitre au spirituel prélat.

\*  
\* \*

La mitre lui vint cependant, et sans beaucoup tarder. L'auditeur de la Rote avait à Paris d'augustes protecteurs qui triomphèrent facilement des hésitations de Pie IX, que les trop jeunes évêques inquiétaient. En mars 1863, Mgr Darboy venait d'être transféré du siège de Nancy et de Toul à l'archevêché de Paris. Je me trouvais de nouveau à Rome, où m'avait ramené, cet hiver-là, un faux semblant de recherches archéologiques. Je m'empressai d'aller saluer le prélat.

« Monseigneur, faites-moi la joie de solliciter la succession de Mgr Darboy. A Nancy, vous seriez mon pasteur et c'est un beau diocèse. »

Il poussa son fauteuil dans un rayon de soleil, de façon à se réchauffer l'épaule tout en tour-

nant le dos à la lumière qui me frappait en plein visage.

« Nancy ? dit-il, sans doute. L'évêque est primat de Lorraine. Vous seriez, vous, dans mon troupeau, une brebis peu régulière. Mais vous ignorez, mon ami, qu'à la sainte Rote la tradition veut que nous devenions coadjuteurs d'archevêque, avec hérédité du siège. Ainsi, Mgr de La Tour d'Auvergne-Lauraguais, mon prédécesseur, attend à Bourges que le vénérable Mgr Menjaud, votre ancien évêque de Nancy, soit rappelé par Dieu.

— Mais, Monseigneur, celui-ci et Mgr Darboy ont attendu en Lorraine, et ce dernier peu d'années, la croix à deux branches.

— Cela est vrai. Mais votre climat est bien froid, il pleut à Nancy presque toute l'année, et la cathédrale y est glaciale. J'ai rapporté du Liban un rhumatisme bien incommode. Et je sais que le jardin du palais épiscopal est fort humide.

— Monseigneur, on calomnie la Lorraine. Il n'y pleut guère plus qu'à Paris. On peut établir un calorifère dans la cathédrale et couper quelques arbres dans le jardin.

— L'idée du calorifère n'est pas mauvaise. Mais, dans cette cathédrale se rencontre un

chapitre d'humeur, m'a-t-on dit, assez difficile. Mgr Menjaud a failli mourir dans sa lutte contre plusieurs de ces chanoines. Mgr Darboy ne les a courbés qu'avec un effort infini. Est-ce que vous les connaissez un peu ces chanoines ?

— Pas trop mal. Pour nous autres, laïques, ils sont plutôt divertissants à regarder.

— Voyons, j'ai encore une demi-heure avant de me rendre à l'ambassade où j'ai affaire cet après-midi. Parlez-moi des chanoines de Nancy ? »

Il ajusta plus étroitement son fauteuil dans le rayon de soleil, enfonça plus avant son front dans l'ombre et se croisa les bras, ayant dans les yeux et sur la bouche une ironie charmante que je remarquais bien sans y rien comprendre.

« Mon Dieu, Monseigneur ! ils sont quatre ou cinq seulement de tempérament original, mais ils mènent tous les autres à qui ils font un peu peur. Cependant, je ne voudrais pas tomber en médisance fâcheuse...

— Allez, ne craignez rien, j'écoute et vous pardonne.

— Eh bien ! nous avons, là-bas, le chanoine Lureau, docteur en théologie, qui se croit grand théologue. Un fort respectable prêtre, mais qui est entêté des privilèges et indépen-



dances des chapitres. C'est lui que l'on consulte chaque fois que ces messieurs veulent soulever une tempête dans une burette et tourner le droit canon contre l'évêché. Le Chanoine Cervin, l'âme de toutes les révoltes. Une face de vieux chat, des lunettes d'or, des sourcils blancs, jamais de rabat...

— Il plairait au Saint-Père, dit l'auditeur de la Rote.

— Non, car il est possédé par l'orgueil, nerveux, quinteux : c'est une nature de révolutionnaire. En 1848, le 25 février, on l'a vu entrer à cheval, à Nancy, sans étriers, la soutane au vent. Il venait de sa cure de canton chercher des nouvelles. Un homme terrible, Monseigneur, et que je vous recommanderais si vous vouliez bien...

— Continuez, mon ami. Vous le nommez l'abbé Cervin ?

— Voici maintenant le chanoine Baro, colossal, énorme, encore des lunettes d'or. Une voix de tonnerre. Pas plus méchant qu'un enfant de deux ans, mais plus obstiné que la mule du Pape.

— Le Pape ne monte plus la mule. Allez toujours.

— Dans une émeute de chœur, l'abbé Baro

serait à craindre. Il entraînerait au schisme ses confrères par l'éclat de sa voix et la dimension imposante de sa personne. Puis je vous présente le chanoine Ranse. Un tout petit homme tout rond, élégant, à figure grise et froide, chanoine depuis la Restauration, fort bien venu des douairières chez qui il fait la partie de whist. Il tient les salons et peut tourner les vieilles dames contre l'évêque. Enfin le chanoine Rageois, un petit très sec, la figure jaune, d'admirables cheveux blancs, une mine d'inquisiteur ou d'ascète.

— Comme diacre de messe pontificale, il doit faire très bien, votre Rageois.

— Oui, mais grognon, irascible. C'est le coadjuteur du chanoine Cervin, et c'est tout, Monseigneur !

— En vérité, mon ami, votre chapitre est peu séduisant. Je plains l'évêque futur. »

Deux jours plus tard, je recevais, à l'Académie de France, une invitation à assister au sacre de notre auditeur, nommé évêque de Nancy et de Toul. La cérémonie se fit à Saint-Louis-des-Français. Le cardinal de Villecourt fut le consécrateur. Puis, les invités passèrent à la sacritie où un lunch était servi.

Le primat de Lorraine vint à moi :

« Vous êtes mon premier paroissien. Je vous embrasse de bon cœur.

— Oublierez-vous, Monseigneur, mes portraits capitulaires de l'autre jour ?

— Point du tout. Vous ne m'appreniez rien de nouveau. J'avais les dossiers, soyez tranquille. Ils marcheront. »

Ils marchèrent, en effet, mais combien à contre-cœur ! Ce fut, sans doute, du même pas que le fameux *régiment* que commandait alors le cardinal de Bonnechose à Rouen. Ils regrettèrent amèrement le faible Menjaud, ils regrettèrent Darboy, dont ils avaient salué la promotion avec tant d'allégresse. Ce fut une captivité de Babylone. On entendit un soir au dessert, Baro qui soupirait le mot mélancolique du Psalmiste : *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior*. Il les étonna d'abord par la pompe extraordinaire de ses offices épiscopaux. Il leur imposa le cérémonial de la Chapelle Sixtine. Les jours où il pontifiait dans sa cathédrale, Lureau, Cervin, Baro et Ranse devaient quitter les stalles où ils s'accoudaient chaudement sous leur bonne hermine, et figurer, en chasubles ou en dalmatiques, en face de l'évêque, sur des bancs privés de dossier. Rageois dut rehausser par sa chevelure blanche la jeunesse du prélat. Une fois, à l'ab-

soute de la messe des Trépassés, Monseigneur tendit le goupillon à Cervin qui se tenait à sa droite, en costume diaconal et qui croisa ses bras sur le velours de sa dalmatique, la tête levée vers la fresque du transept tout frémissant de colère : l'évêque, souriant, lui planta l'ustensile sacré, comme un poignard, à l'endroit du cœur. Il s'était hâté de construire le calorifère, et les chanoines firent courir le bruit que la bouche du fond de l'église ne chauffait que la place du trône épiscopal et ne donnait rien aux stalles du chapitre. Ils ne lui pardonnaient ni le camail de fourrure qu'il gardait même à sa table, ni l'épaisse calotte de velours violet qu'il portait même à la procession de la Fête-Dieu, ni son carrosse tout en glaces, ni sa mine de grand seigneur, ni ses mules des grandes fêtes, brodées de paillettes d'or et de perles. Une veille de nouvelle année, le doyen du chapitre, le petit Ranse, lui dit, les lèvres pincées, d'un ton de pédagogue :

« Monseigneur, les chanoines souhaitent que votre santé vous permette d'assister plus fréquemment aux offices de la cathédrale. »

Il répondit, avec une infinie bonne grâce :

« Je remercie de leur souhait messieurs les chanoines, et je les assure que mon zèle au chœur sera toujours à la hauteur de leur assiduité. »

Mais, de nouveau, comme à la Sorbonne, comme à la place des Saints-Apôtres, il se sentait condamné à un champ d'action bien médiocre. Le climat lorrain éprouvait réellement sa santé et la lutte sourde contre son clergé lui fatiguait l'âme. Je l'ai entendu, entrant dans la cathédrale pour le *Te Deum* du 15 août, dire à voix très haute : « Ici, tout le monde est le maître, excepté moi ! »

Il soupirait après le siège de Bordeaux, quand on l'appela à l'archevêché d'Alger. Ce fut une délivrance. Enfin il allait respirer l'air libre, retrouver le soleil et tenter de grandes choses. Il fit ses adieux à son premier diocèse par la dédicace majestueuse de la cathédrale où il avait voulu reproduire la liturgie solennelle de la cour papale. Là-bas, il reprit la barbe du missionnaire, ouvrit ses bras au continent noir, se fit aimer et adorer du monde musulman, fonda l'Église d'Afrique, donna la main, à travers les siècles, à saint Augustin et à saint Cyprien, convoqua des conciles, bâtit des écoles, des couvents et des hôpitaux, planta des vignes et des palmiers, sacra des évêques *in partibus* sans se préoccuper du Conseil d'État, et, une fois maître de Carthage, releva le culte de saint Louis, édifia sur la mer une basilique et des palais

toute une cité sainte où il parut attendre que l'Église romaine résignée à l'exil, vint un soir frapper à sa porte. Ses amis espérèrent quelques jours qu'un Pape français serait élu par le prochain Conclave et attendaient même cette singularité historique, Carthage dépossédant Rome et la guerre punique se rallumant dans le domaine purement idéal des choses religieuses. Mais ses forces et peut-être aussi son crédit près du Sacré-Collège italien étaient épuisés. Il eut encore le temps de présenter à Paris, en une fête inoubliable, son Église africaine, évêques, coadjuteurs, Pères Blancs, Frères armés du Désert, sœurs de charité, nègres et négillons. Quelques mois plus tard, il descendait au tombeau qu'il avait lui-même béni et dont il fit graver l'épithèque, au bord de cette mer orientale et latine, dont les flots bleus avaient tant de fois bercé son apostolat.

## Souvenirs d'un vieil Athénien <sup>(1)</sup>

### I. — LA ROUTE D'ATHÈNES A VOL D'OISEAU.

Il y a trente ans (trente ans et quelques mois), l'élève de l'École française d'Athènes, après avoir reçu à Paris trois mois de traitement, huit cents francs de frais de route et les conseils paternels de son directeur, M. Daveluy, allait prendre à Toulon la diligence de Nice.

On était en novembre. Une seule place restait libre sur l'impériale, ou plutôt en dehors de l'impériale, au grand air. Naturellement le mistral soufflait avec rage et le jeune homme se trouvait heureux de l'occasion qui lui était

(1) *Revue universitaire* (15 juin 1892; 15 janvier 1893; 15 juin 1893; 15 décembre 1893; 15 mars 1894-15 mai 1894; 15 juillet 1895).

offerte, au passage de l'Estérel, de se réchauffer en poussant à la roue, à deux ou trois reprises, la bonne vieille diligence. Nice était alors une petite ville charmante, tout entourée de prairies, de chemins creux entre des haies vives où couraient de clairs ruisseaux ; il était doux de s'arrêter quelques jours dans ce vestibule de l'Italie. De Nice à Gênes, nouvelle diligence, qui faisait le chemin en vingt-six heures, par l'admirable route de la Corniche. Route périlleuse aussi, quand le postillon s'endormait, étant un peu ivre. Dix ans plus tard, une belle nuit de pleine lune pascalle, à la montée, nos chevaux de l'avant, au détour du chemin, allèrent droit au précipice, au fond duquel Aphrodite se balançait mollement, avec bien de la grâce, dans ses voiles d'écume lumineuse ; les traits se rompirent heureusement, car ils étaient fort délabrés, le postillon se réveilla et serra, en jurant, sa mécanique ; toutes les bêtes, effrayées, se reculèrent en désordre et, faisant tourner sur elle-même la malencontreuse machine, la poussèrent vers l'abîme. Ce fut un mauvais moment à passer, au chant du rossignol.

De Gênes un chemin de fer très prudent vous menait en douze heures à Bologne. Il fallait, à peine débarqué à l'hôtellerie préhistorique des



*Trois-Rois*, arrêter sa place dans la diligence de Florence. Et, le surlendemain, en avant vers la capitale intellectuelle de l'Italie !

C'était d'abord, dans la matinée, une route bien jolie, couleur feuille d'automne, à travers la plaine verdoyante ; puis, peu à peu, à mesure que nous gravissions les pentes de l'Apennin, un paysage plus limité et plus austère, des pâturages hérissés d'énormes châtaigniers dont les feuilles rouillées, trempées par les vapeurs de la nuit tombaient lourdement : une solitude triste ; au loin, quelque pauvre village attaché aux flancs de la montagne et qui semblait veuf de tous ses habitants ; enfin, sur les hauts plateaux, le désert nu, avec un grand vent et un ciel gris. Vers le soir, on nous fit descendre devant une sorte d'auberge des Adrets fort mal-propre ; là, sur une table sans nappe, avec des couverts d'étain et une maritorne trop échevelée, le dîner attendait les voyageurs. Cette cérémonie quotidienne attirait à la porte de l'*osteria* une douzaine de misérables, avides de recueillir quelque croûte du festin, et de pauvres enfants à la face jaunie par la fièvre, qui couraient dans les ténèbres, autour de la diligence, répétant leur douloureuse litanie d'une voix chantante et très douce : « *Un baiocco, signore, che mi muoio*

*di fame*. Un sou, monsieur, je meurs de faim. »

Sur la Toscane, la descente était un peu folle : des précipices, des torrents, des coudes brusques de la route, des ponts baroques avec leur garde-fous en ruines, la diligence volait joyeusement, ses lanternes scrupuleusement éteintes, à travers mille agréments dont l'obscurité voilait à peine le charme. Une fois dans la plaine, on reprenait l'allure raisonnable ; on passait gravement à travers Pistoia et Prato endormies, et, à deux heures du matin, on s'arrêtait à Florence, quelque part aux environs du palais du Podestat.

Florence, au mois de novembre, sous la pluie froide et le vent de tramontane, n'est plus Florence. Il y faut la gaieté fleurie du printemps ou la caresse riante du soleil d'automne, avril ou octobre. Mais je savais bien, cette première fois, que je la reverrais très souvent. Je m'orientais alors dans Florence, comme dans le reste de l'Italie, avec de vagues projets d'avenir et le pressentiment qu'ici se fixerait une bonne part de ma destinée ; une course au Campo Santo de Pise, une visite aux admirables églises romanes de Lucques, le parapluie ouvert, achevèrent ma quinzaine florentine. Le chemin de fer allait déjà jusqu'à Sienne, où je commençai à nouer connaissance avec l'aimable petite sainte Cathé-

rine. Mais Rome m'appelait trop impérieusement à elle et, si près de la Ville Éternelle, je ressentais l'impatience fiévreuse d'un pèlerin des temps passés.

## II

Le courrier de Rome partait trois fois la semaine, à minuit, de la place Piccolomini. J'arrivai au bureau longtemps avant que la voiture fût tirée de son hangar, et j'attendis, assis sur les degrés d'un palais ; le temps était brumeux, la ville muette ; un vent assez aigre me soufflait au visage, mais j'avais le cœur en fête. Enfin le coche fut attelé et je pris place dans le coupé en compagnie d'un capucin fort large, mais français et d'agréable conversation. Ce fut ma première rencontre, un peu cahotée, avec le monde franciscain. Je ne pus fermer l'œil, et, toute la nuit, la parole de Luther entrant par la Porte du Peuple passa et repassa dans mon souvenir : « Salut, sainte Rome, baignée du sang des martyrs ! » Mais je saluais aussi la Rome de Virgile, le Tibur d'Horace, le Tusculum de Cicéron. Au petit jour, sur la frontière pontificale, au pied de la colline raide où est perché le bourg de

Radicofani, je découvris dans toute leur beauté la misère et la gueuserie des sujets de Pie IX ; une centaine de mendiants, des vieux, des jeunes, des aveugles, des culs-de-jatte, en guenilles, transis, tout humides de brouillard, assiégeaient notre courrier au moment du relais, passaient leurs mains suspectes sous notre nez demandant des baïoques au nom de la sainte Vierge. Le capucin les envoya à tous les diables et nous repartîmes par une campagne dépouillée, couleur d'ardoise détremée, sans arbres ni maisons ; parfois, au haut d'un pic, quelque pan de tour féodale éventrée, puis des marécages et, çà et là, la *macchia*, tache de verdure sombre jetée sur la steppe : plus tard, le lac Bolsène, dont les rides rougissaient aux lueurs du soleil couchant. Vers neuf heures du soir, Viterbe ; aux fenêtres des églises, aux balcons des palais, d'énormes cierges allumés et toutes les cloches et clochettes en danse, je ne sais plus pour quel saint. A l'issue de Viterbe notre voiture eut l'avantage d'être escortée ou plutôt enveloppée par une demi-douzaine de carabiniers pontificaux à cheval, le sabre au poing. Nous portions la poste et le courrier des banquiers, les gendarmes devenaient nécessaires. Nous roulions sur la voie Émilienne et, la lune s'étant levée, je pus entrevoir la mélan-

colie solennelle de la campagne romaine. Tout à coup, un pont, un fleuve profondément encaissé entre des rives sauvages : c'était le Tibre, le blond Tibre ; à notre droite, dans un lointain bleuâtre, comme un chaos de tours et de dômes. Encore un quart d'heure et nous frappions à la Porte du Peuple, où nos carabiniers nous remirent à leurs confrères du poste de la place. Je montrai mon passeport signé Thouvenel, le capucin se contenta de montrer son capuchon. Quelques instants plus tard, je foulais le sol de la ville sainte, moulu de fatigue, brisé de sommeil, et ne songeant qu'à demander un lit à l'hôtel tout proche de la *Minerve*, qui s'empressa de me l'accorder.

Le matin de bonne heure, après m'être égaré avec un plaisir extrême du Panthéon au Forum de Trajan, je me présentais au directeur de l'Académie de France, M. Schnetz, un grand vieillard spirituel et bon ; assis près de sa fenêtre, dans son veston de flanelle blanche, tout ensoleillé et d'humeur joyeuse, M. Schnetz lisait les fables de Lafontaine. Il me confia à M. Coquard, architecte, *massier* des pensionnaires, et j'étais l'hôte de la villa Médicis, occupant, au haut du campanile de droite, la fameuse chambre turque d'Horace Vernet, la chambre la plus élevée de Rome,

munie d'un paratonnerre en ruines, où la foudre passait de temps en temps. « Mais elle ne tue personne, me dit un soir M. Schnetz, pas plus que celle qui part de là-bas. » Et il me montrait, par la fenêtre ouverte de son salon, l'immense Vatican et les deux lumières qui brillent toute la nuit, comme deux phares, dans les appartements pontificaux.

Au bout de quelques jours j'étais entré dans la familiarité de cette noble maison et j'y nouais des amitiés qui ont été la joie de ma jeunesse. Je voyais modeler le *Vainqueur au Coq*, de Falguière, qui d'abord portait un lièvre sur son épaule, et mouler l'*Ugolin* de Carpeaux. Et je revois toujours ces promenades dans Rome ou dans la campagne, à Ostie, à Tusculum, à Tivoli, à Gabies, en compagnie de deux ou trois camarades; ces soirées de l'Académie, entremêlées de charges si drôles où parfois M. Schnetz recevait un rôle dont il ne se doutait point et d'autant plus comique; puis, vers minuit, les moments passés près du piano de Paladilhe, avec Paul Dubois, Delaunay et Falguières, et j'entends encore la chanson napolitaine :

Pulcinella sta morendo  
E fa'l suo testamento.

Parmi tous ceux que j'ai connus et aimés là-bas, beaucoup, et des plus chers, sont morts maintenant : Joyaux, Brune, Uhlmann, Sellier, Hiolle, Delaunay, Deschamp, Delaplanche, Guiraud, et ce pauvre Carpeaux qui jouait si innocemment, avec sa moustache en croc et ses airs de bon bravache, les Benvenuto Cellini. Rome, d'ailleurs, elle-même est morte, j'entends la Rome extraordinaire, à la fois des temps barbares, du moyen âge et de la Renaissance, la Rome ecclésiastique et œcuménique, où quiconque était latin d'éducation et chrétien au moins par le souvenir se trouvait si vite à son aise et comme en une ville maternelle. Les ruines que j'aimais, verdoyantes et fleuries, telles que l'histoire les avait faites, ont été grattées et défigurées par les archéologues ; les solitudes grandioses où l'on n'entendait d'autre bruit que la cloche de quelque couvent ont fait place à des quartiers géométriques d'une vulgarité désolante ; le sommet de l'Esquilin a été nivelé, le Tibre enchaîné dans des murs de granit ; un faubourg passe sur la villa Albani et les jardins de Salluste ; les tristes mesures montent à l'assaut de l'Aventin, coudoient Saint-Jean de Latran, étouffent la maison de Grégoire le Grand. J'espère décrire un jour Rome, telle qu'on la voyait

il y a trente ans. Pour le moment, je boucle ma valise et prends le chemin de fer aussi pontifical que primitif de Civita-Vecchia. Un petit vieux bateau à aubes des messageries impériales, *le Quirinal*, fume dans le port, et me voici emporté, avec un roulis favorable au sommeil, sur la route de Naples.

### III

Un matin d'hiver légèrement pluvieux. Le Vésuve dans le brouillard. Les pauvres maisons de la marine, jaunes, verdâtres, sordides. Dans le brouhaha de tout bateau qui vient de jeter l'ancre, un monsieur entre deux âges, aux favoris respectables, s'est approché de moi sur le pont, m'offrant ses services. J'allais à la *casa Combi*, à Santa Lucia. Fortuné hasard ! ce monsieur était l'agent, le factotum de la *casa*. Il prend mon bagage, hèle un batelier, se charge par complaisance des menues dépenses qu'il règle d'un signe maçonnique, pour la barque, les portefaix de la douane, le petit cadeau aux employés de la douane, les portefaix pour la voiture, la voiture enfin, sur le siège de laquelle il monte modestement. En face du



Palais-Royal, il m'avertit avec politesse qu'une course pressante pour la *casa* l'oblige à me quitter, à son vif regret, et me présente la note des frais engagés par lui : quinze francs. C'était un simple aigrefin. Les quinze francs payés, il me demande quelque chose pour lui-même, père de famille, à la tête de trois filles ravissantes, jouant du piano, soit quatre francs. Je n'ai jamais regretté cet argent. Pour dix-neuf francs, j'avais acheté l'expérience indispensable à tout voyageur entrant dans la voluptueuse Parthénope. On peut séjourner très agréablement à Naples, à la condition de savoir d'abord que l'on attire à soi les filous comme le miel attire les mouches, puis, de tenir en sa main droite une bonne canne balancée d'une certaine façon ironique et suggestive qui ne manque guère son effet. Les fils de Polichinelle ne m'ont, dans la suite des temps, dérobé que deux mouchoirs de poche.

La *casa Combi* occupe le quatrième étage d'une maison de la rive des pêcheurs, accrochée à un gros rocher de pouzzolane, que surmonte un château fort. A côté était une autre *casa*, plus basse et chétive d'aspect où, l'année d'après, j'ai passé huit jours avec Paladilhe. Quelques semaines après notre séjour, le rocher est des-

cendu brusquement sur le quai, écrasant comme une noisette la petite hôtellerie peinte en rose. L'ennui le plus sérieux que me donna la *casa Combi* fut, chaque nuit, la danse folle d'une bande de rats qui s'ébattaient, avec des sauts de mouton et des cris aigus, au-dessus de mon lit, au plafond. Mais le plafond n'était autre chose qu'une toile barbouillée à la chaux. Il est vrai que, de ma fenêtre, je contemplais le Vésuve et la côte azurée de Sorrente. Le Vésuve était alors en éruption; un tremblement de terre avait déchiré la route le long du golfe, et fendu pas mal de maisons à Portici; à Torredel-Greco l'église était brisée, du haut en bas de sa façade, comme par un coup de foudre, et, la nuit, les coulées de lave tachaient le flanc de la montagne de plaques sanglantes.

Le moment était donc excellent pour passer deux jours à Pompéi, dans l'abominable auberge de Diomède. Alors on errait librement, à sa fantaisie, sans escorte de surveillants en uniforme, dans la vieille cité épicurienne, et on jouissait du passé aussi tranquillement et d'une façon plus pathétique peut-être qu'à Rome. Le ciel clémente m'y réservait un orage d'une grande violence qui m'obligea à m'abriter longtemps dans les salles d'une hôtellerie dépourvue d'hôtelier,

sur la *Voie des Tombeaux*. Ici les deux Pline avaient pu déjeuner en aimable compagnie, la veille même de la catastrophe. Personne ne passait plus sur les dalles de la rue antique, toujours creusées par l'ornière des voitures d'autrefois, et personne, sinon le tonnerre, ne troubla mon tête-à-tête mélancolique avec le fantôme de la ville morte.

## IV

De Naples à Palerme, dix-huit heures de mer. Palerme est une ville bien séduisante. On y achetait alors, pour deux sous, quinze ou vingt mandarines exquises. Ici le moyen âge est incomparable, avec la chapelle Paladine toute blonde de mosaïques d'or fané, la basilique et le cloître de Monreale et, dans la cathédrale arabo-normande, le tombeau en porphyre de Frédéric II, qui porte cette simple inscription : *Fredericus II, Imperator*. Je voudrais qu'un jour on ouvrit solennellement le sarcophage et qu'on pût apercevoir un instant, sous les draperies décolorées et rongées, tout ce qui reste de la poussière de cet homme, le plus grand et le plus étrange qui ait passé sur le monde entre Charlemagne et Charles-

Quint. Tout près est le tombeau de sa mère, l'impératrice Constance. En dépit des foudres de Grégoire IX et d'Innocent IV, les archevêques et les chanoines de Palerme ont donné l'hospitalité de leur église à ces débris de la famille souabe, « la race de vipères ». Ils auraient pieusement recueilli aussi la dépouille du roi Manfred, si un autre pape, Clément IV, n'avait fait jeter aux oiseaux de proie et aux loups, sur les bords du Garigliano, le corps du fils de Frédéric, sans prières et « sans cierges », écrit Dante. Comme je vaguais dans la cathédrale en méditant sur ces histoires terribles, un prêtre, qui attendait les pénitents dans un confessionnal dont les volets étaient grands ouverts, me fit signe, d'un air tout à fait gracieux, de m'agenouiller à son tribunal. Je le saluai avec une courtoisie parfaite et m'empressai d'aller prendre l'air et le soleil sur la place plantée de palmiers et de citronniers.

A Messine, j'attendis impatiemment le paquebot des messageries, le *Simoïs*, qui devait m'emmener droit au Pirée. Mais le *Simoïs*, retardé par une grosse mer, ne paraissait point. L'*Amérique*, qui se rendait à Syra et à Smyrne, me prit à son bord. De Syra je pouvais gagner facilement Athènes. Après cinquante heures de

traversée paisible, nous jetâmes l'ancre, au coucher du soleil, en face de ce curieux rocher pointu qui porte sur son sommet la cathédrale des Latins. Comme je m'informais du bateau de correspondance, notre commandant vint à moi, effaré, et me dit : « Mauvaise nouvelle, monsieur. Une révolte militaire a éclaté hier dans la citadelle de Nauplie. Le Péloponèse s'agite. Le général Grivas s'est prononcé contre le roi Othon. Celui-ci rappelle votre bateau, l'*Amalia*, au Pirée, mais défense est faite d'y embarquer un seul passager. Vous n'avez d'autre ressource que d'obtenir du préfet des Cyclades l'autorisation de monter sur l'*Amalia*. « Une demi-heure plus tard, après avoir ouvert mon passeport, il m'accordait le passage. Le contretemps était conjuré, mais de cette mésaventure et d'une autre plus sérieuse à Nauplie même, au moment de la chute définitive du roi, date mon aversion pour les généraux révolutionnaires et aussi pour les révolutions.

A dix heures du soir, tout seul dans le salon de l'*Amalia*, je sentis le premier coup de l'hélice et retrouvai l'émotion de mon départ pour Rome, dans le petit courrier de Sienne. Je n'eus pas le courage de me coucher et passai la nuit sur le pont. Vers quatre heures du matin, je vis,

à droite, une masse indécise s'élevant sur la mer calme et demandai au pilote, en replâtrant ce que je possédais de grec classique, ce que c'était ; il répondit : « Sunium ». Un peu plus tard, autre masse allongée, sur la gauche, et le pilote dit : « Égine ». Plus loin encore, dans les premières pâleurs de l'aube, une île aux rochers nus et roux ; le pilote dit : « Salamine ». Et, comme l'aurore teintait de safran et de rose la croupe de l'Hymette, le brave homme me montra du doigt un rocher isolé qui blanchissait au-dessus de la plaine encore noyée dans une buée violette et dit : « Athènes ». Sur le fond sombre du Pentélique, pareil à une énorme améthyste taillée par un sculpteur, je vis se détacher le couronnement de la roche sacrée, de blanches colonnes, toute une forêt de marbres, une tour carrée très haute et très fière, puis un temple aux piliers dorés par le ciel, au fronton brisé par les barbares, et je saluai de loin l'autel d'Athéné aux yeux glauques.

Comme le soleil se levait, je roulais vers la ville dans un fiacre incohérent, porté sur un nuage de poussière. Il y avait des anémones rouges dans les champs et des patrouilles de gendarmes bleus tout le long de la route ; mais l'Acropole était rayonnante et je n'avais d'yeux

que pour elle. La ville me parut agitée; on formait des groupes au coin des rues, devant les cafés. J'arrivai à l'École française précédé par une musique militaire, un drapeau bleu et blanc et une compagnie d'infanterie destinée au Palais royal, notre voisin. M. Daveluy me donna une accolade majestueuse et me fit conduire à la chambre qui m'était réservée, grande comme un appartement et meublée d'un petit lit de fer, une table de sapin, une commode, mais boiteuse, un canapé déséquilibré, un fauteuil de paille et deux chaises. Le bon Petros ouvrit les deux portes-fenêtres et dessina, vers le dehors, un geste emphatique. Je voyais à gauche l'Hymette aux tons gris perle, à droite le Parnès avec le grand ravin par où passa Thrasybule, les oliviers de Platon suivant le cours du Céphise, les platanes de Colone et la Voie Sacrée d'Éleusis; en face, au delà de la ville, l'Acropole; au fond le golfe bleu, Salamine, Égine, les montagnes d'Argolide et la cime neigeuse du Cyllène qui scintillait comme un diamant. Le rêve de ma première jeunesse, que j'avais nourri, petit écolier, en relisant sans cesse l'*Itinéraire* de Chateaubriand, était accompli.

## II. — L'INITIATION A LA GRÈCE.

## I

C'était une grande maison bien ensoleillée et bien aimable, notre vieille École d'Athènes, le matin du jour où j'y entrai. Sur la terrasse de marbre, au second étage, deux jeunes humanistes, coiffés du fez oriental, Gustave Deville et Ernest Dugit, fumaient gentiment des tchibouks et buvaient du café turc. Ils firent venir par le bon Petros une troisième tasse et un troisième tchibouk et m'expliquèrent le tableau qui se déroulait sous nos yeux, de la montagne à la mer, dans une atmosphère d'or et d'azur. Ils me montrèrent la bibliothèque, dont le désordre était amusant. Ils me mirent au courant des monnaies bava-roises, du papier-monnaie et des heures des repas. Cependant, au premier étage, nous entendions la promenade solennelle et ennuyée de M. Daveluy, dans sa galerie toute tapissée de plantes grimpantes.

Depuis, j'ai passé bien des heures dans cette galerie fleurie, en compagnie de cet homme, l'un des meilleurs et des plus spirituels que j'aie



connus. Pendant quatre années, qui ont coulé comme un jour, j'ai vécu familièrement près de lui, et je ne pense jamais sans gratitude à sa bonté, à sa fierté de cœur, à son tact délicat des belles choses. C'était aussi un maître en ironie et il ne faisait pas bon n'être point de ses amis. Il avait des haines vigoureuses, qui ne désarmaient guère, et des tendresses discrètes pour toutes sortes de pauvres gens, derniers débris du philhellénisme qui languissaient çà et là, à Athènes ou dans les provinces. On n'a connu qu'après sa mort le chapitre de ses charités. Il est mort bien tristement, le jour de Pâques 1867, à l'hôpital de la ville, la tête égarée. Une de ses dernières paroles, que m'a rapportée l'un de ses plus fidèles amis, fut : « J'ai au cœur deux passions, la générosité, et la haine des lâches ».

Après le déjeuner, le café turc et le tchibouk, je montai à l'Acropole. Je regrette toujours l'état ancien de la roche sacrée, que Beulé n'avait guère modifiée par ses recherches et que j'ai revue, en 1888, livrée aux archéologues germaniques, lesquels fouillaient furieusement le long des soubassements du Parthénon, au risque d'en ébranler la base et d'achever l'œuvre des Vénitiens, des Turcs et des Anglais. On entrait alors par une petite porte, au-dessus du théâtre d'Hé-

rode Atticus. Sous la porte, bien au frais, sommeillaient trois ou quatre invalides, braves gens qui vous laissaient errer à votre guise parmi les ruines et vous offraient, à votre départ, pour un prix raisonnable, des monnaies antiques et des poteries de la belle époque, parfaitement fausses. On voyait encore, sur le promontoire méridional, la superbe tour franque, carrée, très haute, intacte, dorée du même or que le Parthénon, et qui flamboyait au soleil couchant. Cette tour ne gâtait rien, n'étouffait aucun monument; elle figurait sur les médailles du moyen âge, sur les anciennes gravures, dans les naïves descriptions de Spon et Wheler, dans l'*Itinéraire* de Chateaubriand. Mais l'archéologie l'avait condamnée, et, quand certaines sauterelles passent en certains lieux elles dévorent jusqu'aux pierres du chemin. La pauvre tour n'était pas *du temps*. Elle était seulement une date éclatante dans l'histoire d'Athènes, le débris du pittoresque Empire Latin d'Orient. J'attends qu'on gratte, dans la cella du Parthénon, ce qui reste des peintures byzantines, pour faire plaisir à Ictinos et à Phidias, qu'on enlève, sur le flanc oriental de l'Acropole, le rempart vénitien. Après tout! le Parthénon, lui aussi, est une œuvre tardive. Il cache le rocher où posait le temple primitif, détruit par

les Perses. Que le bon Dieu préserve Minerve !

Après le Parthénon, je fis mon pèlerinage à Colone. A une demi-heure d'Athènes est un plateau rocheux qui porte deux stèles de marbre fort modestes : l'une recouvre les restes d'Ottfried Müller, frappé à Delphes par les flèches d'Apollon, c'est-à-dire par un coup de soleil ; l'autre, le cœur de Charles Lenormand qui prit, à Éleusis, la fièvre dont était mort Virgile. L'ouverture par laquelle le vieux roi aveugle, fils et époux de Jocaste, entra tout vivant dans le royaume des ombres, n'existe plus. Mais, tout près, au bord du Céphise, rivière où l'eau coule au printemps, il y a toujours un bois sacré de grands platanes et d'ormeaux. L'herbe, très touffue, était constellée d'anémones et d'asphodèles, fleurs aimées des morts, et, sur les branches déjà verdoyantes, gazouillaient les oiseaux comme au temps d'Œdipe. Un petit khani se trouve en cet endroit charmant, et Deville, mon aimable guide, m'y fit goûter la douceur du narghillé et de la confiture de roses. Si ces souvenirs avaient la moindre prétention littéraire, je dirais qu'alors passa sur le sentier un vieil aveugle majestueux, conduit par une petite fille. Mais je ne me rappelle clairement qu'un polisson déguenillé qui poussait, à l'aide d'un long roseau, une bande

bruyante de dindons, et nous demanda en larmoyant, une *pindare*, un sou, « au nom de l'âme de nos pères ».

## II

Le jeudi de l'Ascension, c'était fête à l'Hymette. Nous partîmes de l'École, le matin, à trois ou quatre, Léon Terrier, mon camarade de promotion, nous ayant rejoints depuis quelques jours. Le voyage commença sur une simple charrette qui se trouva mal en traversant le lit, heureusement à sec, de l'Ilissus : elle se brisa par le milieu, nous déposant sur les cailloux de la socratique rivière. Un ânier ingénieux, voyant des seigneurs étrangers dans l'embarras, se hâta d'accourir avec ses bêtes, et le reste du chemin se fit au galop saccadé et joyeux des *gaidouria*. Nous déjeunâmes au petit couvent *Kesseriani*, qui est accroché à un rocher de l'Hymette, un asile bien suave, où quiconque est désabusé des agitations vaines de la vie pourrait se retirer en paix, dans une solitude lumineuse. D'un côté, la vieille église, qui remonte au temps des ducs d'Athènes; sur les trois autres, les cellules des moines, avec une galerie de bois autour du jardi-

net intérieur : deux figuiers, un cerisier chargé de rubis, et quelques jeunes cyprès ombrageaient la fontaine d'eau limpide, aux vertus renommées dans toute l'Attique depuis qu'un higoumène thaumaturge l'a sanctifiée par ses prières et ses larmes. Un moine aux longs cheveux noirs, aux yeux brillants comme des escarboucles, y fit boire nos ânes, à la satisfaction du reste de la moinerie.

Le couvert enlevé, nous allâmes à la fête. Dans un ravin écarté, où les abeilles butinaient sur les lauriers-roses, cinq ou six jeunes filles, vêtues à la romaine, menaient une ronde solennelle, avec une grâce de Panathénées, surveillées par des mères de figures rébarbatives et un vieux papa somnolent qui égrenait machinalement son chapelet. Plus loin, au pied de la montagne, les paysans et les bergers dansaient la *palikare*, se tenant par la main, avec un rythme grave et une allure religieuse, interrompue brusquement par des bonds et des cabrioles qui n'avaient plus rien de mystique. Les bonnes gens d'Athènes, les petits bourgeois faisaient rôtir un gigot d'agneau ou une poule maigre, auxquels s'ajoutaient un plat de courges frites à l'huile rance, un pilaw ou des oignons crus, selon la fortune des convives, le tout arrosé de vin blanc *résiné*, petite boisson

amère et rafraîchissante fort inférieure au sauterne. Il y avait encore quelques baladins d'un art tout primitif, une demoiselle très mûre marchant sur la corde raide et une vieille sorcière disant la bonne aventure. Toutes ces magnificences se déployaient en l'honneur du seigneur Jésus montant dans le ciel bleu de Palestine aux yeux d'une grande foule. Partout, sur les degrés de la montagne, couleur gris de perle, parfumée de thym, les bergers albanais, dans leur dalmatique rigide de poil de chèvres, regardaient de loin avec admiration les danseurs, avec envie les mortels favorisés des dieux, assis sur leurs talons et mangeant, sans fourchettes, des choses excellentes.

Le retour m'a laissé un profond souvenir. Nous reprenions, vers le coucher du soleil, la grande route poudreuse qui mène du Pentélique au Palais royal. Nous entendîmes venir vers nous une compagnie de personnes à cheval, précédées d'un maréchal des logis de gendarmerie. C'était la cour qui rentrait d'une promenade champêtre : le roi Othon, premier et dernier du nom, avec sa bonne face bavaroise de grand buveur de bière, la reine Amélie, très haute en couleur, dans l'amazone de velours violet qu'elle portait assidûment, puis des officiers empanachés et une

escorte de lanciers. Tout cela marchait d'un bon train, enveloppé d'un nuage de poussière empourprée. Mes camarades réussirent à ranger leurs montures des deux côtés de la route, pour laisser passer la royauté. Mais mon âne, à moi, avait sans doute des notions avancées de démocratie et d'égalité sociales, qui seraient aujourd'hui moins surprenantes : malgré un effort désespéré, je ne parvins pas à le faire dévier à droite ou à gauche. C'était à la hauteur du joli couvent des *Asomates*, ou Moines sans corps (ils font courir ce bruit, mais n'en croyez rien). Le grand maréchal de la cour, personnage apoplectique, la cravache à la main, s'élança vers nous deux de fort méchante humeur et nous signifia dans la langue de Platon de déguerpir du milieu du chemin. Vain discours ! Othon I<sup>er</sup> dut tirer sur la droite, Amélie sur la gauche, d'un air d'ailleurs bienveillant ; l'escorte en fit autant. Aveuglé par la poussière attique, le chapeau à la main, par respect pour leurs majestés helléniques, je maintins, grâce à l'orgueilleuse bête, mon droit de premier occupant sur le chemin du roi, même contre le roi, *Et nunc, Reges, intelligite !*

La bonne saison des voyages commençait. Wescher venait de rentrer à son tour, et se proposait de reprendre la route de Delphes pour y

poursuivre ses belles recherches épigraphiques. Boitte, grand prix d'architecture, arrivait de Rome. Un beau matin, nous fîmes nos sacs et prîmes le bateau, allant vers Corinthe et le Parnasse, montagne sacrée, à la double cime, dont Apollon est le dieu et dont Boileau s'est figuré être le sacristain.

### III. — LE PARNASSE.

#### I

Cette nuit-là, une nuit de juin, « toute de lait et de miel », comme dit l'honnête Eudore dans les *Martyrs*, nous étions plusieurs jeunes gens très candides, couchés sur la dunette d'un bateau à vapeur, et doucement bercés par l'onde assoupie du golfe de Corinthe. La lune baignait l'horizon d'une lueur divine. A notre gauche, les montagnes de la riante Sicyone; à droite, la longue chaîne rocheuse de l'Hélicon se dressaient, drapées de brumes violettes qu'argentait la clarté du ciel. Des fantômes de villes mortes semblaient surgir de loin en loin et venir à nous, le long des rivages puis reculer et fuir et s'engouffrer lentement; deux ou trois parurent s'arrêter, pour



quelques minutes. C'étaient les échelles du golfe; une barque, sa lanterne à la proue, amenait ou venait prendre à notre bord, en grand silence, quelque palikare. Parfois, sur la mer calme passait l'aboïement vague d'un chien. Le sillage de notre bateau se déroulait, moire d'azur traversée de reflets d'or. A nos pieds, sur le pont du navire, les passagers dormaient, roulés dans leurs couvertures multicolores; debout, au milieu de la passerelle, le pilote s'orientait du côté du Parnasse, un petit mousse à cheval sur la vergue du grand mât, chantonnait gentiment une chanson d'amour de l'Archipel.

Et nous, les pèlerins d'Apollon, nous voguions vers la montagne sainte, légèrement inquiets, comme entraînés à une aventure périlleuse, et préoccupés des destinées de l'épigraphie française que notre savant camarade Wescher portait dans sa valise. La veille, après dîner, comme nous étions assis au bord du golfe, Wescher, notre aîné et notre chef, nous avait tenu ce petit discours, au murmure des flots expirant sur le sable :

« Nous allons donc à Delphes, où j'ai laissé, l'autre été, un ennemi mortel, le capitaine Frangho. Vous plairait-il d'entendre son histoire ? »

« Tout à fait », répondîmes-nous d'une seule voix.

« Sachez donc, mes amis, que Frangho, ancien capitaine de brigands, aujourd'hui royaliste, othoniste et décoré, est, par la terreur le maître absolu du Parnasse. Son passé est formidable. Il y a vingt ans, il prétendit marier sa fille à quelque klephte de ses amis. La fille refusa. Frangho, une nuit, l'apporta, ficelée et empaquetée, en travers d'un mulet, au petit couvent de Delphes, où nous descendrons après demain matin. Le fiancé attendait dans l'église. Le caloyer alluma deux cierges et bénit le mariage. Deux jours plus tard, le mari mourait mystérieusement empoisonné. La jeune femme, à son tour, rendait l'âme. Frangho ne se troubla point. Afin de recueillir, dans l'héritage de sa fille, toute la succession du mari, il avait fait couper à propos la tête au beau-père et à la belle-mère, dans les montagnes d'Arakova, par des amis dévoués. D'ailleurs, tous les siens chassent de race. Il y a cinq ans, à Delphes, son neveu aperçut par sa fenêtre, dans la rue, un garçon du pays conversant avec une fille que recherchait ledit neveu. Celui-ci fit monter un gamin de douze ans, lui mit en main son propre fusil, visa pour l'enfant et tira par le doigt du

petit. Le garçon tomba raide mort. L'enfant eut six mois de prison pour homicide par imprudence. Le neveu de Frangho est aujourd'hui capitaine de l'armée royale. Je vous le ferai voir, cet hiver, aux bals de la cour. »

« Voilà, dites-nous en chœur, une abominable famille ! »

« Quand je commençai les fouilles de Delphes en compagnie de Foucart, reprit Wescher, je me heurtai tout d'abord contre cet homme. Sa maison étant adossée au mur cyclopéen qui sert de soubassement au temple disparu, à l'endroit le plus riche en inscriptions, il ne voulut jamais me laisser pénétrer chez lui. Il redoutait peut-être quelque coup de pioche révélant, au fond de sa cave, de fâcheux secrets. Je crois bien qu'il essaya une fois de m'empoisonner dans un verre de vin. Je suis sûr, tout au moins, qu'il me dit un jour :

« Je te tirerais un coup de fusil, si tu n'étais protégé à Athènes par ton ministre. »

« Or, termina Wescher, ce vieux traître de P....., l'archéologue, vient de lui écrire pour lui annoncer mon retour. Il m'attend, mes amis, et il vous attend, mes pauvres camarades ! »

Cette attente de l'homme du Parnasse nous gâtait légèrement le charme du voyage, et le

golfe de Corinthe, au clair de lune, les grandes montagnes classiques, le bruissement monotone de la mer contre les flancs du bateau, la vision indécise des cités mortes, la plainte lointaine des chiens perdus là-bas, dans le désert, toutes ces sensations portaient en elles je ne sais quelle saveur de mélancolie pénétrante et persistante. Tout à coup, vers trois heures du matin, dans les blancheurs perlées du ciel, par-dessus le fin brouillard de la côte, nous vîmes en face de nous une améthyste colossale, isolée, au delà des dernières assises de l'Hélicon ; bientôt, dans la pourpre et le safran de l'aurore, miroita la double tête glorieuse de la montagne, coiffée de neige étincelante. Le pilote fit porter au nord-est ; la mer parut toute pâle, puis rosée, comme émaillée de fleurs ; une traînée d'hirondelles vint de terre pour nous saluer avec des cris aigus ; le bateau stoppa et, en contemplant religieusement le Parnasse, dont les vapeurs flamboyaient sous le premier baiser du soleil, nous descendîmes, avec une gravité recueillie, dans la barque de l'échelle de Salone.

## II

Des muletiers attendaient sur la rive, de grands gaillards dont la mine ne sembla point trop suspecte à nos méfiances juvéniles. Ils passèrent marché pour nous conduire d'abord à Salone, l'antique Amphissa, puis, vers le soir, sur la montagne, au couvent de Saint-Élie, à mi-chemin de Delphes.

La chevauchée sur Amphissa fut amusante. Point de chemin frayé ; des lits de torrents sans eau, des champs de sable blanc et des steppes de cailloux, sous une forêt odorante de lauriers-roses : çà et là, rencontre d'une file de chameaux qui du golfe, remontent, chargés de ballots vers l'Albanie. Ces vilaines bêtes allongeaient de notre côté leur cou de reptile et nous honoraient d'une grimace et d'une sorte de gloussement. A dix heures, sous un soleil terrible, nous visitons l'acropole d'Amphissa et ce qui reste de la vieille ville rasée par Philippe et relevée par Auguste. Le déjeuner se fit chez un brave homme de médecin, ami de Wescher. Dès le pilau, un visiteur étrange, avec une tête d'huis-sier de village récemment évadé du bagne, entra familièrement, s'assit et nous demanda,

sans autre préambule, si vraiment nous allions à Delphes pour y démolir la maison du capitaine Frangho. Il se retira, peu satisfait de notre réponse. Dix minutes plus tard, il reparissait à la porte de la salle, nous regardait sans mot dire et s'éclipsait, avec un mauvais geste de la tête. Nos cinq visages se rembrunirent.

A cinq heures de l'après-midi, nous gravissions à la file indienne, nous et nos sept mulets, les premiers degrés du Parnasse. La chaleur était lourde, le ciel orageux et nos pensées sérieuses. Au coucher du soleil, nous sonnions à la porte du monastère campé sur un promontoire de rochers et entouré de précipices. Au même instant, un orage très court, mais d'une violence inouïe, fondait sur nos têtes ; il passa comme un cyclone et courut se perdre sur le Péloponèse. Un incident nous étonna alors : nos muletiers, à peine payés, s'empresaient de redescendre la montagne sous des torrents de pluie, tels que des gens qui chercheraient à s'assurer un alibi. Pourquoi n'attendaient-ils pas, à l'abri de la sainte maison, la fin de l'orage ? Pourquoi aussi nous refusaient-ils leurs montures pour nous conduire, le lendemain matin, jusqu'à Delphes ? La nuit tragique qui s'avan-

çait devait éveiller ces questions dans nos esprits.

L'higoumène nous conduisit à la chambre des étrangers, une vaste salle toute vitrée du côté de la montagne, entourée d'un divan très dur, à l'extrémité de l'aile droite du couvent. Au-dessous, vingt ou trente mètres de précipice et, au fond, des rochers fort pointus, ornés de lentisques et de genêts. La porte unique de la chambre s'ouvrait sur la galerie intérieure de l'aile, long corridor, tout en bois vermoulu, vieille bâtisse d'un étage, qui semblait abandonnée aux souris. Une fois nos bagages rangés et nos faces rafraîchies, nous descendîmes au réfectoire. Le repas se fit attendre jusqu'à neuf heures et demie.

Ce fut un souper très simple : un quartier d'agneau rôti et du riz agrémenté de *yaourti*, de petit-lait aigre. Les moines nous regardaient de leurs yeux fixes. La salle était ténébreuse, mal éclairée par deux lampes à la lumière rousse. Je crois bien qu'alors, pour dissiper la tristesse vague qui nous possédait, Terrier se mit à conter une bonne histoire de Saint-Brieuc, où il avait été professeur. Mais nous ne devions point en ouïr la péripétie finale. Un moinillon, suivi de quatre autres, le bonnet de travers, se ruait au réfectoire en hurlant : « Phôtia ! Phôtia ! Au feu ! Au feu ! »

Il était dix heures. C'était bien l'incendie. L'aile droite du monastère, le pavillon commandant notre dortoir, flambait magnifiquement. Le feu poussé par le vent de la mer, filait vers notre logis. Il dévorait l'édifice par le dehors, du côté de la montagne. La galerie intérieure était encore intacte.

Il y eut un moment d'inexprimable confusion. Les vieux caloyers s'arrachaient la barbe. Les jeunes couraient follement en tous sens, la tête égarée.

Wescher, très calme, nous avait entraînés dans la cour. « Dans un quart d'heure, nous dit-il, notre chambre sera atteinte. Sauvons nos bagages. »

« Sauvons, répondis-je, et puisque l'église, toute de pierre, est isolée au milieu de la cour, déposons nos sacs dans l'église. »

L'église nous réservait un spectacle saisissant. C'est la coutume, en Grèce, de maintenir des fous ou des folles sous le porche des églises. Ils y font une cure d'âme. J'en ai trouvé partout, jusqu'au fond de la Messénie. Ici, il y avait une femme vêtue de noir, les cheveux en désordre, qui, excitée par la vue des flammes, s'agitait comme une démoniaque. Un garçon de quinze ans, son fils, à genoux, lui retenait les mains. Elle hurlait des imprécations.



Les bagages furent confiés au saint George enfumé de l'iconostase. En me retirant, j'aperçus, pendant à la voûte, la corde de la cloche. Certes, il était bien inutile de sonner le tocsin. A cinq ou six lieues à la ronde, dans le désert du Parnasse, pas un chrétien n'eût entendu l'appel du couvent. Mais j'ai toujours considéré le tocsin comme nécessaire à un incendie : je tirai donc la corde furieusement, heureux d'être bon à quelque chose dans cette aventure. Cette cloche avait une jolie voix claire qui montait vers le ciel en clameur très vaine dont je me sentais tout fier. Mais la folle, dont les nerfs n'aimaient point les cloches, eut alors un accès si épouvantable, que je lâchai la corde et revins faire la chaîne avec mes camarades.

Une chose manquait à cette chaîne, l'eau. Au milieu de la cour, une pauvre petite fontaine entourée des moinillons en larmes, emplissait une carafe en trois minutes. La maison de Saint-Élie semblait bien perdue. Mais un jeune papas d'Athènes, un pèlerin comme nous, eut alors une idée admirable. Il grimpa, armé d'une hache, au toit de la galerie, et rejeta les tuiles de la partie encore intacte sur le foyer de l'incendie qui, étouffé, s'éteignit lentement.

Nous invitâmes l'higoumène à faire un tour

en notre compagnie hors de son couvent. Sous le plancher béant de la galerie extérieure, au point de départ de l'incendie, à vingt-cinq pas de notre chambre, un cierge, attaché contre la muraille, achevait de se consumer. Le moine prit le sacré lumignon, le retourna entre ses doigts et tout à coup fronça les sourcils. « Il vient de notre église, dit-il, c'est le cierge de saint Spiridion le Thaumaturge. »

Sur cette parole consolante, nous allâmes nous coucher. Mais cette nuit-là, nous ne dormîmes que d'un œil. Les dogues du monastère, lâchés dans la campagne, ne cessèrent d'aboyer au-dessus du précipice ouvert de notre côté, flairant peut-être, parmi les rochers, quelque allumeur de cierges.

### III

Le lendemain matin, portés par les mulets de Saint-Élie, nous reprîmes silencieusement la montée du Parnasse. L'orage de la veille avait rafraîchi la nature. A nos pieds, le golfe, d'un azur très clair, frémissait ; au delà, les montagnes d'Arcadie plongeaient leurs cimes neigeuses dans le ciel limpide. La joie de la lumière,

la senteur âpre des herbes et des buissons, la grâce du désert, la vision vague des temps lointains, le ravissement de la liberté nous enveloppaient peu à peu comme d'une caresse exquise; balancés par le pas de nos montures, encore somnolents, nous entrions, vers dix heures, dans l'unique rue de l'étroit village. Delphes, aujourd'hui *Castri*, s'appuie le long d'un prodigieux précipice, au socle même du temple pañhellénique que les Romains ont pillé et que détruisirent les barbares.

Personne ne passait alors dans la poussière éblouissante du chemin. Quelques chiens, qui goûtaient la fraîcheur des rares coins d'ombre, levèrent, en grognant, le nez de notre côté; un petit âne roux, aux poils ébouriffés, se frottait béatement contre les augustes marbres épigraphiques, à l'endroit des fouilles d'Ottfried Müller. Tout au bout de la rue, se tenait le petit couvent, mesure croulanté et sordide, habitée par un seul caloyer dépenaillé et son inévitable moineau, aux traits délicats et las, aux longs cheveux noirs tressés comme ceux d'une fillette. Entre la dernière maison de *Castri* et le couvent se dresse une roche rouge, haute comme les tours de Notre-Dame; c'est la *Phédriade*; il en sort une source glacée, qui se perd aussitôt en

chantant dans l'abîme de la montagne. C'est la fontaine Castalie, où les Muses aimaient à baigner leurs pieds de marbre. Nous étions au bord de cette source, les hôtes inviolables du Dieu « dont l'arc est d'argent ».

Il nous a protégés, le Dieu vainqueur du serpent Python, et je suis sûr qu'éveillé, la nuit d'avant, sur son lit de neige, par le tocsin de Saint-Élie, il descendit de rocher en rocher jusqu'au couvent de Delphes, pour veiller sur nos jeunes têtes. Nous n'eûmes plus, sur le Parnasse, une minute d'inquiétude. Nous errâmes fort à notre aise, de plateau en plateau, à travers les pâturages alpestres et les bois de sapins, jusqu'à l'ancre Corycien, une grotte étrange, immense, à double fond, plus ténébreuse qu'une crypte de cathédrale romane ; nous fîmes de joyeux déjeuners dans la prairie plantée de mûriers, et arrosée par le Plisthos, qui verdoie, du côté de la Phocide, sous les roches Phédriades. Nous offrîmes, un soir, dans la galerie intérieure du couvent, un somptueux banquet, pilau, poulets maigres et courges farcies, au préfet de Salone, au maire de Delphes et au maréchal des logis de la gendarmerie d'Apollon. Au dessert, vers neuf heures, une ombre parut sous le porche de la cour, un palikare, d'assez petite taille, à la

tête grise, aux yeux sournois, la ceinture bourrée de pistolets et de poignards, sa carabine sous le bras, un long gland d'or à son bonnet rouge. Il nous contempla quelques instants, fit de la main un signe amical au gendarme et disparut sans bruit.

« C'est Frangho, dit le joyeux maréchal des logis, en se versant un huitième verre de vin de Santorin, un bien brave homme, ce Frangho, mon meilleur ami. »

On alluma les tchiboucks, et le moinillon aux cheveux de fille versa le café savoureux. Le préfet nous parla de l'incendie au sujet duquel le procureur du roi avait ouvert une enquête, tout aussitôt fermée.

« Le tonnerre était tombé sur Saint-Élie, pendant votre souper ; le couvent brûle une fois tous les vingt ans. C'était son jour. Messieurs les gendarmes n'ont pas encore pu arrêter le tonnerre. »

Du cierge de saint Spiridion thaumaturge, il ne fut pas question. Les moines de Saint-Élie avaient prudemment négligé d'en parler

La fumée bleuâtre de sept tchiboucks montait toute droite en spirales tremblantes. Les chauves-souris voletaient en piaulant sur la cour, et parfois nous effleuraient de leurs ailes froides.

Les hautes montagnes d'Arcadie, le Cyllène, berceau de Mercure, le Nonacris d'où sort le Styx, les Acrocérauniens, le Lycée pâliissaient solennellement au-dessus du Péloponèse, et la source des Muses chantait toujours, au pied des roches empourprées, sa douce complainte mélancolique.

#### IV. — LA GRÈCE DU NORD.

##### *L'Antre de Trophonius. Éleusis.*

Un dimanche, vers six heures du soir, nous montions sur les mulets d'Apollon, Terrier, Dugit et moi, pour faire, tout en regagnant Athènes, une promenade dans la Grèce du nord ; nous abandonnions Wescher et Boitte aux douceurs de l'épigraphie. Nous entrions, à nuit close, dans la petite ville d'Arakowa, qui est perchée, plus haut que Delphes, sur un bastion du Parnasse. C'était jour de fête, et les garçons dansaient la *palikare*, à la lueur des torches, sur la place. Le démarque nous donna l'hospitalité très gentiment et nous servit un joli souper où parut un plat que je n'ai jamais retrouvé depuis en Orient : un mélange de farce,

d'œufs et de riz, dans des cornets de fraîches petites feuilles de vigne. Cela est très bon, délicat, légèrement aigrelet (on mange la feuille); et quelqu'un de mes jeunes camarades de l'École d'Athènes, de ceux qui fouillent Delphes en ce moment même, me réjouirait véritablement s'il allait, de ma part, chercher la formule du ragoût, sur les hauts rochers de la Phocide.

A trois heures du matin, dans les frissons de l'aube, encore endormis, nous étions en selle. Par des sentiers fort raides, flanqués de précipices très sérieux, nous descendîmes lentement le Parnasse du côté de la Béotie; à six heures nous pénétrions dans un long couloir de montagnes à pic, revêtues de sapins, riches en pâturages. Le soleil nous lançait des rayons terribles; nous mourions de faim et de sommeil; à chaque instant j'éprouvais la sensation douloureuse du cavalier qui s'endort et chancelle sur sa monture. Deux heures plus tard, nous nous jetions, bêtes et gens, harassés, dans l'herbe épaisse d'une prairie, au bord d'un ruisseau. Je ne sais plus comment il se fit qu'une salade d'oignons crus nous fut alors présentée, mais elle figure dans mes notes, bien qu'effacée de mon souvenir. J'ai néanmoins gardé la vision claire du paysage alpestre qui servait de cadre à ce rustique

déjeuner. Les montagnes, très sombres sous leur verdure veloutée, se resserraient, à cet endroit, en un défilé de mine presque sinistre. Le chemin que nous avons suivi jusque-là se prolongeait, à gauche, vers les escarpements de la Phocide, et, tout près de nous, sur la droite était rejoint par la route de Thèbes, que nous allions prendre. C'était un superbe décor de mélodrame. Ici-même, il y a environ trois mille ans, à la rencontre de deux sentiers, OEdipe avait tué à coups de bâton son père Laïus, un vieillard d'humeur difficile, et ce fut le premier acte de l'effroyable tragédie des Labdacides.

De neuf heures à midi, nouvelle étape. Le corridor de rochers et de montagnes s'élargit; le soleil nous accable. Nous nous demandons anxieusement si Apollon ne se venge point sur nos têtes des recherches sacrilèges que Wescher commence, à cette heure, dans les décombres de son temple. La plaine, de plus en plus marécageuse, a pris les teintes pâles de la campagne romaine; l'herbe rude est parsemée de buissons épineux sur lesquels sautillent et crient d'énormes cigales d'un vert d'émeraude aux reflets de cuivre, les cigales d'Hésiode, et la triste vallée est comme bercée par l'aigre musique d'une multitude de crécelles. Voici cinq



ou six mesures aux murailles de terre crues ébréchées, à la toiture à demi effondrée, de chaume moussu; plusieurs cochons, à la fleur de l'âge, tout enduits de fange, se vautrent cyniquement dans la poussière et nous regardent d'un œil ironique. Nous sommes à Chéronée, patrie du bon Plutarque, où Philippe réduisit à la servitude Athènes et la Grèce, où Sylla battit les capitaines de Mithridate. Cette pauvre rivière où verdissent quelques flaques d'eau, c'est le Céphise, qui se jette là-bas dans le lac Copais. Sur cette ruine glorieuse, réconfortés par une légère omelette, nous dormons lourdement, dans l'ombre d'une chaumière, au chant des cigales.

A trois heures, nous disons adieu à Chéronée et poussons jusqu'à Livadia, un gros bourg entouré de vergers et de prairies. Nous mettons pied à terre à cinq heures.

Nos seigneuries étaient exténuées, et de plus en plus affamées. « On dinera tout à l'heure, dit notre excellent hôte; mais allons d'abord aux cavernes de Trophonius, endroit fameux chez nos ancêtres païens, et que tous les savants français ne manquent pas de visiter. »

On ne rencontre pas souvent Trophonius au détour d'un sentier. Notre estomac, maîtrisé par notre raison, à la mode platonicienne, daigna se

résigner à une plus longue attente. Précédés, entourés, suivis par tous les polissons de Livadia, nous ne tardâmes pas à atteindre les grottes miraculeuses du fond desquelles la voix des prophétesses, portée par les flots de la fumée mystique, rendait ses oracles aux dévots pèlerins venus de toutes les contrées du monde grec.

Figurez-vous un rocher, haut d'une vingtaine de mètres, qui de loin semble tout vermoulu; une paroi de pierre, criblée de trous telle qu'une écumoire. Au pied de l'étrange sanctuaire bruissent des eaux vives où les culs-de-jatte et les épileptiques du temps passé se plongeaient certainement, avec l'espérance d'une guérison divine. Tous les polissons avaient disparu, comme par enchantement. Le miracle commençait.

« Ils sont chez Trophonius, nous dit notre hôte, et vont accomplir le grand mystère. »

De chaque trou du rocher sortait, en filets bleuâtres, une fumée de paille humide, et, en même temps, des profondeurs du tabernacle, venaient à nous des voix chantantes, très douces à écouter, qui, toutes, modulaient la même parole, d'un sens assez limpide :

« Mian pindara, Kyrii ! Un sou, messieurs ! »

Et, l'instant d'après, une douzaine de jolies têtes rieuses, un peu enfumées, parurent aux

lucarnes de Trophonius. Puis, les polissons s'échappant avec des culbutes hors du vestibule infernal nous entourèrent en nous tendant leurs mains noires et empochèrent leur récompense.

Tout ce mysticisme avait exaspéré notre appétit, si mal satisfait depuis l'aurore par les oignons d'OEdipe et l'omelette de Plutarque; mais il était écrit que cette journée serait l'une des plus douloureuses de notre vie. Le pilaw et le poulet trophoniaques ne parurent qu'à dix heures. En un clin d'œil, ils s'évanouirent. Puis, nous gagnâmes trois maigres matelas, jetés à terre, dans une chambre basse, et nous couchâmes tout habillés. Au bout de dix minutes, nous étions relevés. Déjà les moustiques du Copais nous avaient dévoré le visage, au son de leurs odieuses trompettes, tandis que les insectes de ténèbres, cheminant en noires processions le long des rainures du plancher et de la muraille, ou tombant en pluie du plafond, rampaient sur nos corps et nous criblaient de brûlantes blessures. Il fallut nous réfugier dans la cour, nous éponger à la fontaine, et, assis sur les degrés du perron, attendre mélancoliquement l'arrivée des muletiers, tout en songeant aux fatigues de la veille et aux épreuves du jour qui allait commencer. A deux heures et demie, le sabot des mulets résonna au

loin sur les dalles de la rue, et, sans prendre autrement congé de l'honnête palikare qui nous avait hébergés, nous sortîmes, tête basse, silencieux, tels qu'une file d'ombres, de Livadia endormie.

A sept heures, nous faisons halte à un khani perdu au bord du Copaïs. Sur les lagunes qui reluisaient à perte de vue parmi les îlots de verdure, jusqu'au cirque lointain des montagnes d'Orchomène, le coassement des grenouilles éclatait, immense et monotone. L'aristophanesque musique assaisonna agréablement notre déjeuner, composé cette fois d'une salade de concombres. En vain avions-nous souhaité quelque-une de ces fameuses anguilles, si fort estimées jadis des gourmets d'Athènes; elles ne sont plus, paraît-il, qu'un souvenir littéraire.

Le long du Copaïs, nous n'avons rencontré qu'un seul être vivant, un grand serpent vert, qui traversa gravement notre sentier et fit sauter en l'air nos trois mulets. Vers midi, nous nous enfoncions dans le désert lamentable de la Bécie, une plaine indéfinie, toute blanche, au fond d'une cuve de collines grises, arides, absolument nues. Tout en haut du ciel d'un azur sombre, l'implacable soleil de juin. La route n'était plus qu'une fondrière de poussière blanche qui nous rejetait

à la face le rayonnement de la fournaise. Parfois, là-bas, accourait des collines une petite trombe grisâtre ou violacée qui se promenait follement sur la campagne désolée, et tout à coup s'affaissait sur elle-même et se fondait dans une nuée de poudre. J'allais à l'arrière-garde, machinalement balancé par ma monture, le parasol posé sur l'épaule gauche. Une page étonnante de Chateaubriand, la tempête de sable qui assaillit Eudore dans le désert africain de Saint-Antoine l'Ermite, allait et venait à travers ma mémoire. Mon muletier qui, jusqu'alors, avait piqué consciencieusement la croupe de ma bête, s'affaissa tout à coup avec quelques paroles d'un grec plaintif, que je ne compris point. Une chose était certaine : ce grand garçon était couché dans la poussière enflammée, disant des choses vagues qui m'inquiétaient. Je descendis pour l'assister. Il me fit entendre — sans employer l'optatif — qu'à cheval la marche lui serait moins pénible, et que certainement j'étais un seigneur miséricordieux.

« Monte, mon frère. »

Je tins l'étrier, il monta, me remit sa baguette en me priant d'éperonner assidûment l'*animal déraisonnable*, l'*alogo*. A peine en selle, il reprit ses forces et parut d'humeur riante, ce dont je

me réjouis. Au bout de cent pas, il me demanda mon parasol et se montra charmé de chevaucher ainsi, la tête à l'ombre, comme un évêque sous un dais. Et c'est ainsi, qu'à moitié suffoqué par la chaleur et la poussière, encourageant le mulet et admirant l'esprit du muletier, j'entrai solennellement dans Thèbes, par la rue principale, qui est la rue Epaminondas.

Dugit nous conduisit au palais de la préfecture. Ce palais n'était, il est vrai, qu'une vaste mesure, occupant l'un des côtés de la poudreuse place de Mantinée. Mais nous y trouvâmes de bien braves gens, qui nous prodiguèrent l'eau fraîche, le vin résiné, le pilaw et les confitures de roses avec la bonne grâce si fréquente chez ce peuple aimable. Le préfet de Thèbes avait un fils, garçon de douze ans, blond et pâle, qui était certainement la curiosité la plus singulière de la Béotie. Assis sur des coussins, les jambes repliées à la turque, un chapelet d'ambre entre les doigts, le fez oriental sur ses longs cheveux bouclés, le petit s'entretenait en français avec les doctes étrangers de toutes les questions possibles de philosophie, d'histoire, de littérature, d'antiquités et de politique. Cela était charmant et attristant. Il nous dit son avis sur M. Cousin et M. Guizot, sur Othon I<sup>er</sup> et Abdul-Azis. Nous

lui apporta en cadeau le *Manuel d'Archéologie* d'Ottfried Müller, en texte allemand. Il le reçut avec joie. Il y a de cela bien plus de trente ans et j'ai oublié son nom. Mais je l'entends encore dire, en hochant sa tête blonde, de sa voix grêle d'enfant souffreteux : « M. Thiers est aujourd'hui votre plus grand philosophe ». Il parlait de la bataille de Leuctres ou de celle de Navarin, d'Agamemnon et de M. Rouher gentiment et à volonté. Je crains que ce doux prodige n'ait pas vu beaucoup de printemps, et, que, trop aimé des Dieux, il ne soit mort très jeune.

A l'entrée de la nuit, à peu près reposés, nous prenions la diligence pour Athènes. C'est un voyage d'une huitaine d'heures, par la route du Cithéron. Mais quelle route et quelle diligence ! Cahotée, gémissante, crépitante, cette machine bondissait, se tordait, se renversait convulsivement sur ses essieux, tandis que le postillon fouettait avec rage ses quatre petits chevaux maigres qui galopaient trop vite, à notre gré, surtout au bord des précipices les plus classiques du monde. Nous aspirions souvent à descendre de ce coche furibond, afin de reconnaître, sans y être d'abord abîmés, le ravin au fond duquel fut exposé OEdipe enfant. Enfin, brisés mais vi-

vants, nous atteignîmes, à trois heures du matin, la baie et le village d'Éleusis. Le postillon, qui relayait, consentit à nous accorder une heure de répit, tout en buvant le mastique à notre santé. Et nous, assis sur la margelle d'un puits, tout en haut du village, nous écoutions rêveusement le soupir rythmé de la mer et le chant des coqs, tandis que la figure de Salamine, caressée par les premières blancheurs de l'aurore, se dessinait vaguement en face de nous, plus vaguement encore la grande silhouette d'Égine. Le fantôme d'Éleusis dormait encore dans ses voiles de brume et de rosée, argentés par les dernières clartés de la lune, dont le croissant s'inclinait, tel qu'une nef de lumière, sur les cimes bleuâtres de l'Argolide.

Peu à peu Éleusis s'est réveillée, et la pourpre du jour qui s'enflamme au delà de l'Hymette vient colorer d'une teinte vermeille la misère de la cité sainte. En route, maintenant, pour Athènes, par la Voie Sacrée, où ne se déploient plus les processions des éphèbes et des vierges suivant avec des cantiques le clergé de Déméter. Des paysans en fustanelles poudreuses y poussent leurs ânes chargés de petits fagots de bruyères odorantes ; un troupeau d'oies s'en va tout doucement vers le marché de la capitale. Le tourbillon de notre



diligence bouscule sans pitié bêtes et gens. L'Acropole, aperçue de profil, rayonne de toute la gloire de ses ruines, les lauriers-roses du Céphise attique embaument notre passage ; sous les oliviers de l'Académie, les rouges anémones font des taches sanglantes. C'est par ici que Chateaubriand entra dans Athènes, et je crois bien que c'est l'avenue la plus heureuse qui se puisse choisir.

Mais, ce matin-là, il nous importait peu de regagner notre logis par un côté de la plaine plutôt que par un autre : nous ne formions qu'un vœu, autant du moins que la fatigue nous permettait encore de penser et de vouloir : un bassin d'eau froide et notre lit.

V. — NAVARIN. — ZANTE. — MISSOLONGHI.

RETOUR AU PARNASSE.

## I

Quelques jours plus tard, vers la fin de ce mois de juin, notre ami de Maindreville, enseigne sur le stationnaire l'*Euménide*, me trouva, dans la bibliothèque de l'École, mollement couché sur une table, la tête soutenue par un

tome de l'*Oriens Christianus* et fumant le narghillé. « Nous partons demain soir, me dit-il, avec le ministre de France, M. Bourée, pour un petit périple, Navarin, Zante, le golfe de Lépante. Venez avec nous. Votre cabine est prête. Nous verrons des ruines fort touchantes et ferons danser des jeunes filles ioniennes fort aimables. »

Et le lendemain, l'*Euménide* levait l'ancre, entraînant le fidèle Terrier et moi sur la nappe d'azur du golfe Saronique.

Ce fut un voyage bien gai ; la diplomatie n'empêchait pas M. Bourée d'être l'homme le plus spirituel du monde ; le navire tenait bien la mer, le ciel d'été nous souriait et nos vingt ans n'étaient pas très loin derrière nous.

A minuit, nous doublions le cap Matapan, le Ténare au renom funèbre. L'*Euménide* filait tranquillement, à quarante mètres à peine de l'énorme rocher vertical, tout noir, qui est la terreur des voiliers dans la saison d'hiver. A la hauteur des tours de Notre-Dame, une petite lumière brillait, une petite cloche tintait. C'était l'ermite accroché, depuis le temps qu'il y a des ermites, sur la pointe vertigineuse du Matapan, qui nous souhaitait une mer clémente. L'année d'après, j'ai aperçu, en plein jour, à l'aide d'une lorgnette, la face ou plutôt la barbe de l'ermite.

Il était très vieux, ce stylite, couvert de peaux de bêtes et se tenait tout droit sur l'abîme, tirant toujours la corde de sa cloche. Dans les nuits de tempête, la pauvre lanterne et le grêle tocsin font de leur mieux pour dénoncer aux navires l'éperon terrible du Matapan. Mais l'ermite sait bien que, le plus souvent, si l'orage vient du côté du midi, il ne balance plus qu'une lampe mortuaire et ne fait plus tinter qu'une cloche d'agonie.

Navarin. Une bicoque délabrée au fond du golfe de Messénie. La baie et le port, théâtre de la grande lutte navale à laquelle la Grèce dut son indépendance, sont tristement dépeuplés ; deux ou trois vieilles barques, à l'ancre, se balancent lourdement le long de la marine. L'apparition du pavillon tricolore attire vers le rivage des palikares caducs, débris de l'âge héroïque, quelques vieilles dames desséchées et trois papas fort hirsutes, les guerriers, le beau sexe et l'Église. Tout le reste, les jeunes, est occupé là-bas à la moisson, autour du mont Ithome, et sur les bords charmants du Pamisos. Le ministre et l'état-major descendent à terre et montent à la citadelle, une ruine turque que les boulets de la bataille marquent encore de verrues respectables. On nous introduit dans une vaste cour

entourée de bâtiments vermoulus et de tanières ténébreuses ouvertes dans les bastions de la citadelle. Là, couchés mollement sur l'herbe, jouant aux cartes ou aux dés, pinçant de la guitare, fumant de longs tchiboucks, ou se promenant les mains derrière le dos dans les recoins ombreux de la cour, une centaine de messieurs grecs semblaient passer l'après-midi de la façon la plus agréable. Quelques-uns daignèrent nous saluer avec une réelle courtoisie. Plusieurs traînaient, au pied droit, non sans noblesse, un boulet de plomb. L'un d'eux, qui faisait gentiment sa toilette au soleil, portait sur les deux épaules une inscription en caractères attiques de la bonne époque. Ces seigneurs étaient les assassins du royaume hellénique.

Leur gouverneur, le capitaine Pignaud, un vieux philhellène français demeuré au service de la Grèce, était la personne que nous allions visiter ce jour-là. Le capitaine nous reçut dans son salon, entouré de sa famille, femme, fils, filles et petits-enfants. Il avait revêtu un uniforme polychrome ravagé par les mites, et sur sa poitrine brillait la croix d'honneur. On s'assit en cercle. Le capitaine, tout empourpré de joie, essaya, en une langue mêlée de grec, d'italien et de français, de nous témoigner sa gra-

titude. Il nous présenta ses enfants et nous parla du général Fabvier, de Botzaris et de Capo d'Istria. Par les fenêtres ouvertes entraient le grincement des guitares et un nasillement liturgique qui révélait un galérien d'Église.

« C'est le bon Spiro, dit le capitaine, un moine d'Arcadie qui a empoisonné son higoumène l'année dernière. »

« Je croyais le bague de Navarin plus peuplé ; on m'avait parlé, dit M. Bourée, de deux cent cinquante pensionnaires. »

« Deux cent cinquante-neuf, répondit l'excellent Pignaud, mais seulement en hiver, monsieur le ministre. En été, cent tout au plus. Voici : après Pâques, avec le soleil, cent cinquante s'en vont à la campagne ou dans les montagnes du Magne, ou bien chez eux. C'est qu'ils ont des affaires de famille ou désirent changer d'air. Ils partent le soir, après souper, par la porte de la citadelle, quand le portier joue à la *morra* avec les gendarmes. Ils reviennent presque tous au mois de novembre, car l'hiver est très doux à Navarin. C'est une économie pour le gouvernement et cela raffermirait leur santé. Et puis, ils sont ainsi plus dociles avec nous. Je sais que le bon Spiro filera l'un de ces jours pour prendre le frais dans les montagnes de Phigalie.

Il retournera à son poste avec une âme très pure. Et qu'importe à Sa Majesté Othon I<sup>er</sup> et aux beaux messieurs d'Athènes ? »

## II

Le lendemain, vers huit heures du matin, nous vîmes surgir en face de nous les hauteurs bleuâtres, puis la ligne toute blanche de Zante, la *Fleur du Levant*. C'était la fête des saints Pierre et Paul et, de très loin, le frémissement des carillons latins courait sur la mer joyeuse et nous saluait d'un cantique d'hospitalité. La charmante ville, pavée de dalles blanches, avec ses rues ensoleillées, bordées d'arcades, et le cadre magnifique de ses collines, chargées de vignes, de grenadiers, d'oliviers, de citronniers, de platanes, et la bonne grâce de ses habitants, italiens et grecs tout ensemble, italiens à la façon vénitienne et grecs de tradition ionienne, si voluptueuse et si douce ! L'an dernier, un caprice de la planète a secoué l'île riante et fait de tous ses charmes un amas de ruines. Nous y fîmes de bien chers amis, amis de quelques jours, et des connaissances assez pittoresques, telles que la vibrante madame T. qui avait deux maris ; le premier, divorcé, jouait les soirs au

whist avec le second, un juge mélancolique; et le fantaisiste capitaine S., officier anglais marié très jeune à une dame âgée, laquelle avait une fille toute gracieuse, aux yeux couleur de myosotis. Afin d'oublier un peu sa femme et peut-être de penser moins à sa belle-fille, il vint à notre bord, aussi confiant que Napoléon gravissant l'échelle du *Bellérophon* et nous pria de l'emmener, sous pavillon français, au golfe de Lépante.

Patras était alors une assez petite ville, bâtie sur un banc de sable, serrée de près par ses vignes et ses bois d'oliviers. Un patriarcal consul anglais, dont les cinq ou six petites filles semblaient toutes avoir de six à huit ans, nous y prodigua les collations nocturnes au champagne et les quadrilles. Mais cette petite Capoue ne put nous détourner du pèlerinage qui nous appelait de l'autre côté du golfe et, un matin, nous mîmes le cap sur Missolonghi. A deux lieues du rivage, l'*Euménide*, à qui le fond allait manquer, jeta l'ancre et le grand canot nous emmena à travers les lagunes.

Peut-être était-ce la première fois, depuis l'époque de l'Indépendance, qu'une marine de guerre abordait la cité où mourut Byron. Tous les habitants couraient vers la jetée. Notre pre-

mière visite fut pour le cimetière. A l'ombre de l'église, dont le naïf clocher est formé par un platane où la cloche repose entre deux branches, il y a trois monuments enfouis sous les lauriers-roses, le sarcophage de Marco Botzaris, la presse de fer que le colonel Stanhope fit venir d'Angleterre pour imprimer les proclamations, et, près d'un palmier qui garde encore dans son tronc un boulet turc, une pyramide de terre, couverte de pétunias et de géraniums, en souvenir de lord Byron. Au delà, les montagnes nues, toutes grises, presque sinistres de l'Étolie, sur lesquelles se levait un vent aigre qui nous promettait un retour en canot plein d'agrément.

La foule nous avait suivis au champ des morts. Quelques palikares authentiques de l'Indépendance, au gilet de pourpre ou d'azur brodé d'or, la ceinture gonflée de pistolets, vinrent nous conter d'inintelligibles histoires sur les derniers jours du grand *Lordos*. On nous fit, en toute hâte, des bouquets de ces glorieuses fleurs sépulcrales et Missolonghi nous reconduisit solennellement jusqu'à la porte du consul anglais, M. Broun, chez qui nous étions attendus pour partager le pain, le sel et beaucoup d'autres choses excellentes.

En route maintenant pour le Parnasse. De loin nous saluons les ruines de la pauvre Lé-



pante, enfermée dans l'enceinte carrée de ses murs à demi effondrés, avec ses minarets décapités et ses coupoles couvertes de lierre. Une heure d'arrêt en face de Vostiza, l'antique Ægium, premier foyer de la révolution nationale des Hellènes. M. Bourée désirait y avoir une statue dont on lui avait dit du bien à Athènes et qu'il eût envoyée volontiers au Louvre. Elle était couchée, comme un cadavre, dans la cave du démarque, un antiquitaire dépourvu de candeur. A la lueur jaune de quelques cires, il nous montra un marbre fort médiocre, un corps sans bras, une tête sans nez, le tout valant, disait-il, au plus juste prix, cinquante mille drachmes, « une bagatelle pour la France, qui est si riche, ajoutait le bon démarque, et qui aime bien la Grèce ». M. Bourée lui serra la main et lui donna le bonjour.

### III

Et voici de nouveau le Parnasse aux deux cimes lumineuses, et la misérable échelle de Salone, et le sentier sablonneux à travers une forêt de lauriers-roses, cette fois sans caravane de chameaux, et le formidable escalier de rochers qui mène au sanctuaire de l'Hellénisme.

A cinq heures du soir, nous défilons à cheval le long des mesures delphiques, nous visitons le fameux mur épigraphique abandonné depuis quelques jours par Wescher, puis nous allons dîner chez la Trianda Phillina, l'antique hôtesse d'Ottfried Müller, une relique de la sainte archéologie. Un dîner à la mode turque, sans table, chaque convive étant assis sur ses talons et la nappe étendue sur le plancher. La salle du festin était le grenier même de la maison, et l'on y pénétrait par une trappe où grimpait une échelle. Deux lampes à trois becs, lampes de sibylles ou de sorcières, éclairaient la fête. Au dessert, une vingtaine de jeunes palikares, en grand costume, apparurent rangés, très silencieux, contre les murailles. Au café, deux violons se hissèrent par la trappe du grenier et grincèrent un air de danse. Les palikares se prirent les mains et commencèrent autour de nous la ronde romaine. Tout à coup le grand capitaine britannique se trouva à la tête du chœur, puis les enseignes, puis le chirurgien de l'*Euménide*, l'École d'Athènes et la diplomatie se jetèrent dans le tourbillon; les violons lançaient des notes aiguës comme des cris d'éperviers; la vieille maison d'Ottfried Müller tremblait formidablement du haut en bas dans une nuée de pous-

sière ; par la lucarne grande ouverte, la lune nous caressait d'un rayon d'argent. La flûte de Pan, et le rire des nymphes, et le sanglot de la source Castalie accompagnaient vaguement au loin l'étrange bacchanale.

Vers minuit, en longue file indienne, précédés et guidés par l'un de nos danseurs muni d'un cor de chasse, et nous fiant à la loyauté de nos petits chevaux, nous descendions avec une rapidité folle la périlleuse corniche taillée sur la vallée du Plisthos. Une fois dans la plaine, ce fut, sous le couvert embaumé des lauriers, un galop fantastique. A deux heures du matin, nous montions en canot et nous rallions l'*Euménide* immobile, là-bas, sur le golfe où pétillaient des gerbes d'étincelles tombées des étoiles

Encore quatre jours à Zante. Notre grand capitaine anglais ne voulait plus nous quitter. Et plusieurs d'entre nous ne voulaient plus quitter Zante, l'Hyacinthe adriatique, fleur suave d'éternel souvenir.

## VI. — LA RÉVOLUTION DE 1862.

*La Chute d'un Trône.*

En cette année 1862, au printemps et en été, j'ai séjourné deux fois à Constantinople et j'ai visité Smyrne. Mais j'aime mieux recueillir à part tous ces souvenirs d'Orient qui traversent chaque année ma vie athénienne. Je laisse de côté, pour le moment, le Bosphore et les rives peu fleuries du Mélès, berceau d'Homère, et j'arrive à la Révolution grecque de 1862, à la période la plus pittoresque et la plus amusante assurément de l'École d'Athènes.

En réalité, depuis la révolte militaire de Nauplie, en février, le trône du Bavarois Othon I<sup>er</sup> penchait vers sa ruine. Tout le monde trahissait en dessous, le Parlement, les ministres, les généraux. On parlait vaguement d'intrigues diplomatiques ; les journaux flétrissaient la tyrannie du roi, l'avarice de la reine ; quand Amélie passait à cheval devant notre maison et traversait, au son aigret du clairon, la place du Palais, personne ne la saluait plus. Le pauvre Othon avait fait, en juillet, une touchante démonstration qui n'améliora point ses affaires. L'archevêque d'Athènes était mort presque centenaire ;

il avait été jadis le maître de grec d'Othon et c'était un personnage très vénéré pour sa sainteté que cet archaïque Misaïl. On lui fit des funérailles dramatiques. Quatre jours après sa mort, il fut revêtu de sa dalmatique de drap d'or, coiffé de sa tiare d'or et assis sur son fauteuil épiscopal, à sa place accoutumée, dans la cathédrale neuve. Le roi, la cour, les ministres prirent place dans le chœur. A la fin de la cérémonie, on défila devant le spectre, et tous, le roi le premier, le baisèrent sur la bouche. Puis on le porta, toujours sur son trône, au cimetière de l'Illissus. En tête, la musique jouait un air lamentable, avec des cuivres de l'autre monde. Des deux côtés du mort, les évêques, les moines, les papas. Derrière, tête nue, en fustanelle blanche, le roi. A midi, le cortège passa sous nos yeux, par un vent violent, dans un nuage de poussière brûlante, et la tête de l'archevêque, attachée par une bandelette au dossier du siège funèbre, alourdie par sa tiare, se balançait d'une façon affreuse. J'oubliais de dire qu'on n'avait point songé à l'embaumer. Othon marchait très ému, ayant encore sur ses lèvres la saveur douloureuse du baiser mortuaire.

Dans les premiers jours d'octobre, on apprit que le couple royal partait pour faire sur sa fré-

gate le tour du Péloponèse. Était-ce une fuite déguisée, une tentative pour ranimer dans les provinces leur popularité agonisante ? On ne l'a jamais su. Un soir, au coucher du soleil, je vis, de haut de notre terrasse, sortir la dynastie allemande. Le poste prit les armes, la petite fanfare donna sa ritournelle et, par la route qui monte, en dehors de la ville, autour de l'Acropole, ils disparurent pour ne jamais revenir.

Les chats étant éloignés, les souris s'apprêtèrent à danser.

A l'École française, nous attendions un changement de ministère, le divertissement ordinaire des peuples civilisés, et rien de plus. Un cabinet Canaris était en vue. C'était tout. Quant à moi, je me préparais à me rendre en Argolide afin d'y étudier, pour le mémoire dû, l'année suivante, à l'Académie des Inscriptions, les débris de la sculpture dans l'école de Polyclète. Un dimanche matin, je m'embarquais pour Nauplie, trois ou quatre jours après le départ d'Othon I<sup>er</sup>.

Je me rappelle clairement la douceur du ciel gris-perle, de la mer calme et toute blanche, les beaux profils d'Égine et de Paros, la grâce du golfe Saronique, le cadre austère du golfe d'Argos. En vérité, je ne croyais point naviguer, si mollement, sur un volcan.

A bord se trouvaient quelques étudiants d'Athènes allant, eux aussi, à Nauplie. Les cours se rouvraient justement à l'Université de la capitale, au *Panhellénion*. Je ne fus point surpris, dans ma grande candeur, du voyage d'agrément qu'ils se permettaient alors loin de leurs professeurs. Ils étaient enthousiastes, parlaient de liberté, de *démocratie*. J'ignorais encore que ce mot, pour les petits-fils de Solon signifie *république*. Et puis ils exaltaient Canaris. L'un d'eux connaissait le nom de Victor Hugo. A peine hors des piles du Pirée, nous étions les meilleurs amis du monde.

Nauplie est une très petite ville, avec un bon port et une simple enceinte fortifiée. Elle n'a qu'une porte, qui s'ouvre sur la route d'Argos. La masse énorme du rocher qui supporte le fort Palamidès la recouvre de son ombre. Au centre, une petite place plantée de platanes, autour de laquelle s'élèvent l'église, la caserne et l'extraordinaire hôtellerie où me conduisirent mes nouveaux camarades. J'en ai oublié l'enseigne ; mais je vois encore le crasseux Agamemnon, le fils de la maison, sommelier et cuisinier tout à la fois. On me donna la plus belle chambre, meublée d'un grabat, d'une chaise boiteuse et d'un cordon de sonnette. En plein jour, dans les rainures

du plancher, on y voyait cheminer les bêtes ennemies du sommeil humain. En sept nuits, je ne devais pas y dormir sept heures.

La nuit venue, après un frugal dîner, je descendis sur la place. Les étudiants qui n'étudiaient plus m'y attendaient. La place, les rues, toute la ville, le fort Palamidès s'illuminaient. La foule remplissait Nauplie joyeusement; les cloches sonnaient allégrement, les femmes riaient, les papas semblaient avoir dîné d'une façon très copieuse. Surpris de la fête, j'en demandai la cause.

« Nous avons la liberté, répondirent mes amis. Un ministère Canaris. Le télégraphe l'a annoncé tout à l'heure. Vous êtes Français. Réjouissez-vous avec les Hellènes. »

Bras dessus, bras dessous, nous parcourûmes les trois rues de Nauplie en criant : « Vive la liberté ! Vive Canaris ! »

Vers minuit, la ville était noire, muette. Résigné à ne point dormir, je me réjouissais de visiter le lendemain Argos et Mycènes. Par ma fenêtre veuve de rideaux la lune me regardait avec douceur. Trois heures sonnèrent à l'horloge de la caserne voisine. En même temps, on frappait violemment à la porte de l'hôtellerie. Je courus à la fenêtre. C'étaient deux officiers d'infan-



terie, en uniforme, qui venaient réveiller un camarade. Et tout aussitôt, tout autour des remparts, les sentinelles firent feu, et à la porte d'Argos éclata une fusillade sérieuse. J'arrachai le cordon de sonnette. Agamemnon parut, en chemise, plus blanc que sa chemise, une chandelle à la main. Ses dents claquaient.

« Agamemnon, *ti inè?* » (Qu'y a-t-il ?)

« *Ti pota* » (Rien.)

J'étais levé avant le soleil. On m'apprit que des rôdeurs avaient tenté, cette nuit, de gagner à la *démocratie* le poste de la porte. Mais il n'était peut-être pas prudent, disait-on, d'aller à Argos. En tout cas, je n'avais pas de temps à perdre.

Pour vingt-cinq francs, un fiacre préhistorique consentit à me conduire à la ville du Roi des Rois. Je vis, en passant, le fameux mur cyclopéen des Lélèges, dont les blocs moussus, tout fleuris, me parurent fort respectables. Argos semblait très calme. Le maître d'école m'assura que, dans le grenier de la mairie, je trouverais un tas de vieux marbres brisés, sans doute les reliques de l'Héræum de Polyclète.

« Revenez demain ou après, je vous y conduirai. Mais allez d'abord à Mycènes. C'est plus sûr. Demain, *pios xévri?* Qui sait ? Allez vite à Mycènes. »

C'était tout près. Des collines rocheuses, dénudées; çà et là un bouquet de thym ou de lavande; un horizon désolé. Au pied des collines, l'Inachus tout sec où étincelaient les cailloux. Le *Trésor d'Agamemnon* ouvert comme un moulin; un berger sauvage, assis à l'entrée, y gardait quelques jolies chèvres. De grosses tortues se promenaient lourdement dans le désert héroïque. J'aurais aimé à errer sur cette ruine jusqu'à la nuit tombante afin de rencontrer le fantôme de Clytemnestre. Mais le bon maître d'école m'avait dit, d'un ton de mystère, en me quittant :

« Monsieur, je vous conseille de rentrer à Nauplie avant le coucher du soleil. La plaine d'Argos est très fiévreuse, et depuis deux jours, l'air du soir y est fort malsain. »

Au retour, plusieurs figures patibulaires montèrent sans cérémonie à côté de mon cocher et sur le toit de mon carrosse. Elles s'éclipsèrent avec une étonnante légèreté à la hauteur du mur fleuri des Cyclopes, à dix minutes de Nauplie.

Cette nuit-là, on n'illumina point. Mes étudiants étaient invisibles. Des patrouilles parcouraient la ville. Les cafés se fermèrent de très bonne heure. Le lendemain, la porte d'Argos ne s'ouvrit qu'à midi. On devait la refermer à quatre heures. La fête de la liberté paraissait tourner mal. J'allai

chez notre consul, le seigneur Antonopoulos.

— Monsieur le consul, qu'y a-t-il ?

— Rien. *Ti pota*. L'autre nuit, des vauriens d'Argos ont voulu faire crier au poste « Vive la République ! ». On les a repoussés à coups de fusil. C'est tout.

Un officier d'artillerie, le capitaine S., qui avait été élève étranger de notre école de Saint-Cyr, se trouvait présent. « Monsieur, me dit-il, nos soldats ont crié « Vive le Roi !... Nous sommes fidèles à Sa Majesté. J'ai une chambre à l'arsenal que vous pouvez prendre s'il vous plaît. » — « Grand merci, capitaine. Du moment que la garnison demeure fidèle au roi, je suis tranquille. »

De midi à quatre heures je fis un petit tour de campagne. Il y avait des gens de mine équivoque, qui n'étaient sans doute pas tous des archéologues, du côté du mur des Lélèges. Une patrouille allait et venait à travers champs, à la débandade, d'un air fort peu militaire. Quelques bourgeois effarés se chauffaient au soleil, en dehors de la porte, les yeux fixés anxieusement sur l'acropole d'Argos. Quand je rentrai dans la ville, je remarquai que les boutiquiers suivaient du regard, avec méfiance, de petites troupes de fantassins, passablement débraillés, dont la gaité n'était pas naturelle. Toute cette nuit encore et le lendemain

le laisser-aller des soldats de plus en plus ivres et l'angoisse des citoyens paisibles s'accrurent. Et plus de nouvelles de mes jeunes amis. La porte d'Argos, le mercredi, ne fut plus ouverte que de midi à deux heures. La poste de terre n'apportait plus de journaux. Le bateau manquait. Le tremblant Agamemnon ne répondait plus à mes questions. « Demain, Seigneur, me dit-il en m'apportant mon pilaw du soir, il y aura peut-être du nouveau. »

Il y eut, en effet, du nouveau. A huit heures du matin, les cloches de la vieille église eurent comme un accès de joie folle et un chant religieux, parti du nez de cinquante papas, me fit courir à la fenêtre. Le clergé de Nauplie, très grave, très chevelu, cierges en mains, passait processionnellement sous les platanes de la place. Il chantait un *Te Deum* orthodoxe. Je descendis en toute hâte. Au moment où la procession atteignait la caserne, elle dut s'arrêter pour livrer passage à une vingtaine de polissons qui traînaient, attaché à une corde, le portrait du roi Othon, tout en hermine et en pourpre, imitation caricaturale du *Napoléon au sacre* de David, que le préfet venait de leur livrer. Devant la caserne étaient amassés pêle-mêle les officiers et les soldats. On appliqua au mur l'effigie royale et

un sous-officier la fusilla à bout portant. Les officiers riaient avec une extrême bonhomie. Le plus gai de tous était le capitaine S. qui l'autre nuit avait crié « Vive le Roi ! »

Le portrait, troué au cœur, fut brûlé solennellement, et les débris en furent portés triomphalement à travers la ville. Je commençais à comprendre qu'une grande nouveauté, plus considérable qu'un changement de cabinet, venait de se produire dans le royaume de Minerve. Je retournai chez le consul de France.

— Monsieur le consul, qu'y a-t-il ?

— *Ti pota*. Rien. Nous avons appris cette nuit la déchéance du roi. C'était un tyran.

Une dame d'aspect tragique et une jeune fille fort agréable étaient assises dans le cabinet consulaire. La dame était coiffée d'une construction multicolore où s'agitaient des cuivres, des scarabées, des plumes et des perles fausses. Elle répétait sans cesse :

« *Inè priklèo !* C'est épouvantable ! »

Elle me raconta toute l'histoire. La révolution avait éclaté à Athènes l'avant-veille. Le roi et la reine, prévenus sur les côtes de Laconie, étaient revenus le soir même en vue du Pirée. Les ministres plénipotentiaires des trois puissances protectrices, France, Angleterre et Russie,

étaient montés à bord de la frégate royale pour annoncer aux souverains la fâcheuse nouvelle. La reine, très vaillante, avait répondu :

« Messieurs les ambassadeurs, vous représentez les puissances qui nous ont assis sur le trône. Nous débarquerons sur-le-champ, nous monterons dans vos voitures, et vous nous reconduirez au palais. »

Mais les puissances protectrices ne protégeaient plus rien. La volonté nationale s'était affirmée, disaient-elles, et il y avait des soldats en armes, devenus tout à coup républicains, qui vagabondaient dans la poussière de la route d'Athènes. Les ambassadeurs gardèrent un silence glacial, et firent entendre qu'ils aimaient mieux rentrer seuls dans la capitale insurgée.

« Eh bien ! dit le bon Othon, allons-nous-en à Trieste. Mais je n'ai emporté que fort peu de linge, en vue de cette petite excursion. Je prie les puissances protectrices de m'envoyer quelques chemises *via* Corfou. »

La frégate avait alors tourné sa proue vers la haute mer et la dynastie bavaroise s'est enfoncée mélancoliquement dans le crépuscule.

Quand la dame aux scarabées eut fini cet affligeant récit, elle s'écria encore :

« C'est épouvantable ! »

Puis elle m'expliqua l'angoisse qu'elle avait à séjourner plus longtemps dans Nauplie. Les bateaux à vapeur suspendaient leur service, par ordre du gouvernement provisoire. La route de terre était suspecte. Quant à la ville elle-même, les soldats pilleraient certainement aujourd'hui, et peut-être même... Elle se tut, en jetant sur sa fille un regard d'une navrante éloquence.

J'essayai de calmer cette mère pathétique. Elle me fit comprendre que, si je prenais par les montagnes d'Argolide et par Corinthe et Mégare pour entrer en Attique, elle me suivrait volontiers, à pied comme à cheval.

« Trois personnes voyageant ensemble, répondis-je, par ce temps de troubles, à travers le désert des Atrides, c'est trop, madame. Deux, tout au plus. Voyons, voulez-vous que j'emmène d'abord, par le chemin du golfe d'Athènes, mademoiselle votre fille ? Après, je reviendrai vous chercher. Le danger est moins grand pour vous d'être exposée ici à la fureur de la soldatesque. »

Les cuivres de son turban tintèrent d'une façon terrible. Elle crut à une mauvaise plaisanterie, et cependant je ne plaisantais qu'à moitié.

« Monsieur, dit-elle d'un ton sévère, vous êtes Français, léger d'humeur et vous avez l'habitude des révolutions. »

La timide jeune demoiselle n'avait dit ni oui ni non. La négociation était arrêtée net. Jen'avais plus qu'à me retirer.

Durant deux longs jours, je me trouvai victime de cette révolution et victime plus pitoyable qu'Othon I<sup>er</sup> en personne. Les soldats avaient mis leurs officiers à la porte de la caserne et du fort. Ils rôdaient dans la ville, pillant les boutiques de comestibles. Les bourgeois se cachaient dans les caves. La terreur planait sur Nauplie. Si le bateau du dimanche ne faisait point escale, la situation devenait mauvaise. La ville ne se fermant plus, je passai mon temps à me promener entre la porte d'Argos et le mur cyclopéen, vouant aux Euménides Polyclète et sa Junon, l'Académie des Inscriptions, Clytemnestre, Eschyle, toute la sainte antiquité. Ma seule consolation était de voir partir en petits pelotons, sans officiers, les soldats de la garnison. Ils se dirigeaient vers l'isthme avec l'intention de faire du brigandage le long du chemin. Le samedi, dans la soirée, il ne restait que les colonels et les capitaines. Nauplie respira.

Le dimanche, à midi, le bienheureux bateau fut signalé. A neuf heures du soir, il leva l'ancre pour le Pirée. Je retrouvai mon capitaine S. qui ne jurait plus que par la République, et tous



les autres officiers, abandonnés par leurs soldats, qui se rendaient à Athènes afin d'y demander de l'avancement. Notre vapeur mit une lenteur désespérante à atteindre le port. Je venais d'assister au lever de rideau de la révolution. Le drame allait commencer, tantôt comique, tantôt sanglant.

\*  
\* \*

### *L'Interrègne et l'Anarchie.*

Mon camarade Gustave Deville m'attendait, au débarquement de l'*Amalia*, sur le quai du Pirée. C'était une nature ironique et charmante, ce Deville, l'un des plus chers compagnons de ma jeunesse, mort si prématurément en 1869, tué par l'épigraphie, à la suite de fouilles aussi stériles qu'homicides, en Samothrace.

« Regarde, me dit-il, et contemple la canaille déchaînée. Mais réjouis-toi. Nous voici revenus aux temps d'Aristophane et de Cléon. Et je t'assure que, cet hiver, on ne s'ennuiera point dans la cité d'Athéné aux yeux glauques. »

Et je le vois encore, ce Pirée, aux maisons rares alors, avec ses cabarets, ses *khanis*, alignés le long de la marine. Ah ! le beau monde patibulaire ! Les matelots ivres, les soldats ivres,

les douaniers ivres, puis, tous les coquins de l'Attique, les vieux brigands à demi-solde, les papas débraillés, les caloyers aux barbes sordides, les portefaix maltais aux guenilles flottantes, les bateliers et les cochers d'allure extravagante, tout cela vagabondait, hurlait, se roulait, se gourmait autour du port, au soleil pâle d'une après-midi de novembre. De temps en temps, d'un groupe d'ivrognes, sortait, tel qu'un hoquet, le cri à la mode :

« Zitô i Elefteria ! Vive la liberté ! Zitô i dimocratia ! Vive la République ! »

Et ces républicains de la veille, s'affermissant sur leurs jambes titubantes, regardaient d'un œil farouche du côté de la haute mer, vers Egine et les côtes d'Argolide. Si tout à coup le roi Othon apparaissait là-bas, dans l'azur sombre du golfe, sur la passerelle de sa frégate, en blanche fustanelle, la main sur la garde de son sabre !

« Presque tous ces drôles criaient Vive le Roi ! me dit Deville. Le pauvre homme pouvait débarquer l'autre soir. Au premier moment, il risquait un coup de fusil ou deux. Mais une fois monté en voiture, il était sauvé, acclamé, et les membres du gouvernement provisoire lui demandaient des décorations et des invitations à son prochain bal. L'un de ces messieurs sup-

pliait le roi, il y a quinze jours, de payer ses dettes, une vingtaine de mille drachmes. Le roi a payé. Mais hâtons-nous de reprendre le fiacre qui nous attend. La route, du Pirée à la ville, ne sera pas bonne au crépuscule. »

Quelle route, Seigneur ! Les casernes s'étaient lâchées dans la campagne, la première opération républicaine des militaires ayant été de tourner le dos à leurs officiers, d'en malmener quelques-uns, d'emprisonner deux ou trois colonels. Dans la poussière blanche du chemin, ils allaient en ziz-zag, en spirale, dérouté joyeuse, saluant de sifflets et de huées les voitures qui emportaient vers le Pirée des bourgeois très pâles et leurs filles tremblantes, enfouies sous des amoncellements de valises, de sacs, de cartons à chapeaux, de matelas, de coffres turcs, de bocaux de caviar, de portraits de famille et d'instruments de musique. Ce soir-là partait pour Smyrne le paquebot du Lloyd autrichien. Et les classes dirigeantes d'Athènes se dirigeaient avec épouvante vers le berceau d'Homère.

Tout en remontant, cahin-caha, le courant tumultueux de cette débâcle, Deville me contait les événements des derniers jours. Le mercredi, à dix heures du soir, une bande d'avocats, d'étudiants et de journalistes avait soulevé les

casernes, que l'on travaillait consciencieusement depuis quelques mois. Les soldats, suivis de tout le gibier de potence de la capitale, s'étaient portés en armes au palais royal, en avant de notre École française. Le palais était gardé par le général Hahn et douze gendarmes : la résistance était impossible. Le général parut au balcon et cria : « Je suis vieux, je demeure fidèle au roi, vous pouvez me tuer. Mais laissez sortir mes hommes, sans leur faire de mal. »

Les gendarmes sortirent sans armes ; le général ne fut pas tué, ce qui le surprit beaucoup. Alors, le gouvernement provisoire, rassuré, se nomma lui-même et, sans tarder, condamna à mort, l'inoffensif Othon I<sup>er</sup>. Le second décret fut pour confisquer le mobilier des souverains déchus, chevaux, voitures, cave, lingerie, vêtements, socques et pantoufles, cosmétiques et savons de toilette. Dès le lendemain, avant le jour, avait commencé l'exode effarée des gens de la cour, des familiers du palais, même de la légation bavaroise. La femme du consul général de Bavière, fuyant dans sa voiture sous les fenêtres d'un des nouveaux ministres, avait été arrêtée, elle devait, disait-on, emporter des papiers d'État. Le ministre descendit en robe de chambre dans la rue et, très poliment, le sourire aux

lèvres, visita les bagages, puis les rendit de très bonne grâce à la pauvre dame, ne retenant, pour sa peine, que la caisse d'argenterie. On avait fait une promotion énorme de généraux de division et de procureurs généraux. Le commandant de place du Pirée, ayant crié imprudemment Vive le Roi ! avait été pourchassé jusqu'au quai par la populace ; il s'était jeté à la mer afin d'atteindre à la nage la frégate française ; un misérable le fusilla, tel qu'un chien, à trois mètres du bord. Enfin, on signalait, sur toutes les montagnes de l'Attique, des mouvements de Klephtes. Des bergers Arnauts, de fort méchante mine, armés jusqu'aux dents, étaient descendus de l'Hymette, du Pentélique et du Parnés, et poussaient leurs chèvres maigres jusqu'au bois d'oliviers, Képhissia et Daphni. On soupçonnait même le ministre de l'Instruction publique d'appeler sur la capitale les plus notables capitaines de grands chemins du Péloponèse, de l'Épire et de l'Albanie.

« Évidemment, dis-je à Deville, nous ne nous ennuerons pas cet hiver. Mais je doute que nous nous amusions follement. »

A l'entrée d'Athènes, près de la vieille église byzantine qui est au carrefour des rues d'École et d'Hermès, une foule houleuse, en tête de la-

quelle paraissaient les étudiants, passa des deux côtés de notre fiacre qui dut s'arrêter avec résignation. Ils agitaient le drapeau bleu et blanc et criaient :

« Vive Mavromichalis ! Vive Boudouris ! »

Ballottés par cette cohue et saluant la multitude, les deux ministres de la Guerre et de la Marine, le premier chamarré de galons, l'autre en paletot noisette et chapeau mou, paraient triomphalement, traînés par les chevaux du roi, dans un landau du roi, conduits par les laquais du roi. Derrière les nouveaux maîtres marchait fièrement, en cadence, une populace sombre, aux yeux trop luisants, fustanelles fripées, dalmatiques de poil de chèvre, bonnets rouges de palikares et bonnets noirs de moines, des fusils à longue canne damasquinée, des couteaux de boucherie, des houlettes pastorales hautes et lourdes, excellentes pour assommer les moutons et les bourgeois. Puis, venait un charivari de cuivres, la musique d'un régiment, qui jouait une *Marseillaise* barbare. Dans les premières ombres de la nuit, à la lueur rouge de quelques torches de résine secouées par des gamins ivres de liberté reconquise, le cortège se déroulait avec la pompe d'un carnaval sinistre.

« Zitô i Gallia, zitô ! Vive la France ! » se mit

à glapir sous notre nez un polisson aux yeux bleus, marchand d'allumettes, notre fournisseur ordinaire, qui nous saluait en puissance amie.

Et le torrent s'écoula, au grincement de plus en plus furieux des cuivres, vers la campagne toute retentissante d'aboiements de chiens qui, sans doute, n'étaient pas encore au courant du nouveau régime.

Enfin, notre cocher fouetta ses bêtes et nous pûmes remonter la rue d'Hermès. Là, toutes les boutiques étaient closes. La figure du palais royal nous parut vraiment lugubre. Les citoyens allumeurs de gaz étant retenus, par les affaires publiques, à quelque club, tout le quartier monarchique était noyé de ténèbres. Pas une lumière aux fenêtres du château vide et mort, dont le peuple avait brisé les vitres. Le vent faisait frissonner les poivriers et les cyprès du jardin planté au milieu de l'immense place où pas une ombre ne passait. A la terrasse de notre maison, le drapeau tricolore se balançait tristement. Le vieux Petros, plus affairé que jamais, presque solennel, nous accueillit dans le vestibule sonore, une chandelle à la main.

« Le dîner est prêt, seigneurs », dit-il avec l'emphase dont il eut le secret.

Au dessert, tout en savourant le miel de

l'Hymette, le miel au goût de fleurs, je dis à mes trois camarades, Deville, Wescher et Terrier :

« Mes amis, mon âme est triste. Songez que j'ai passé cinq jours à Nauplie, prisonnier de cette révolution, solitaire et mélancolique comme le passereau du Psalmiste, *sicuti passer solitarius in tecto*. Je serai bientôt las de l'orgie aristophanesque qui commence ; je vous déclare qu'avant la fin de cet hiver je retournerai à Rome. J'aime mieux Pie IX que Cléon. En attendant, comme je suis très fatigué, je vous souhaite une bonne nuit. »

Je montai chez moi et ouvris une fenêtre. La ville semblait endormie. D'un lointain cabaret sortaient des cacaphonies patriotiques. Sur le versant oriental de l'Acropole s'avançaient un flamboiement vague et des éclats de trombones. C'était la jeune république, le ministre chargé de galons neufs et le ministre en paletot noisette qui achevaient leur promenade royale autour du sanctuaire d'Athéné, déesse de la Sagesse.



## Villa Impériale (1).

J'ai voulu revoir, l'automne dernier, la villa Hadriana, où j'avais passé jadis quelques heures heureuses en compagnie d'amis de jeunesse qui tous, aujourd'hui, ont quitté ce bas monde. Le beau livre publié par l'éditeur Fontemoing sur la villa impériale de Tibur, œuvre de M. Pierre Gusman, avait évoqué en mon souvenir des sensations lointaines de noblesse et de mélancolie. J'ai pris plaisir à le feuilleter de nouveau. Cette enquête archéologique sur le vaste ensemble de monuments enfouis depuis des siècles sous les ronces et les fleurs a pour moi un charme grave de poésie. Il est doux, après plus de quarante années, de fouler de nouveau les mêmes sentiers, de converser avec des ruines qui semblent garder l'écho de paroles et de rires entendus au prin-

(1) *Le Gaulois*, mardi 31 janvier 1905.

temps de la vie. Nous avons déjeuné à l'ombre de ces Thermes ; de cette terrasse, nous contemplions la solennelle campagne romaine, toute pâle au soleil de décembre, couronnée, au fond de l'horizon bleuâtre, par la coupole de Saint-Pierre. C'était, il m'en souvient, la veille de Noël. Nous revînmes pédestrement à Rome par la porte Saint-Laurent.

La nuit s'avancait ; avant de rentrer à la villa Médicis, nous entrâmes à Sainte-Marie-Majeure. Sur les pavés de l'église ténébreuse, confusément couchés dans leurs manteaux sombres, les pâtres et les bouviers de la campagne attendaient l'heure de la messe de minuit et rêvaient de Bethléem, des trois rois d'Orient, de l'étoile divine, du bœuf et de l'âne dont le souffle réchauffait Jésus. Certes, je ne tenterais plus de recommencer la même promenade. Le chemin de fer de Tivoli est, d'ailleurs, une belle invention. Il dépose les touristes tout près de la principale entrée de la villa impériale. Ce jour-là, j'eus la bonne fortune de pénétrer seul chez Hadrien, par la longue allée de cyprès qui lui font comme une entrée austère de campo-santo. En cette saison que brûlent les derniers feux de l'été les personnes prudentes, soucieuses de la mal'aria, ne se risquent point volontiers à travers

champs loin des vénérables murs de Rome. Il est alors bien agréable d'errer, à l'abri des importuns, parmi les débris de l'histoire, et, selon le mot de Ciriaco d'Ancona, « de réveiller les morts ».

C'est un mort de sympathique mémoire, que cet empereur romain, enfant de l'Espagne, élevé par Trajan, son père adoptif, pour le gouvernement du monde, affiné par la culture grecque, trop affiné même, qui acheva le temple de Jupiter Olympien à Athènes, au bord de l'Illyssus, rebâtit Jérusalem qu'il avait détruite, édifia les arènes de Nîmes et, parmi les roseaux du Tibre, son tombeau colossal, le Môle funéraire que l'Église purifia en dressant à sa plus haute plate-forme la figure d'un archange. Hadrien eut, comme la plupart des Empereurs romains, sa crise de démence. Il enleva, dans les forêts de Bithynie, Antinoüs, un petit berger qui gardait ses moutons à la façon de Ganymède. Quelques mois plus tard, Antinoüs, médiocre nageur, se noyait dans le Nil, sous les yeux de l'Empereur. Hadrien, désespéré, inscrivit le jeune homme au calendrier des dieux de l'Empire et chargea ses sculpteurs et ses graveurs de rendre à la postérité le front bas, le regard somnolent et la poitrine trop ample du pauvre garçon. Mais ce

prince trop épris de mythologie mit un terme aux persécutions contre les chrétiens, à cette orgie sanglante qui déshonora les derniers temps du règne de Trajan et reprit sous Marc-Aurèle. Ses officiers et ses fonctionnaires purent descendre dans les Catacombes sans être suivis furtivement par les valets de la police, ni dénoncés comme traîtres à l'Empire et à la patrie. Allons ! nous qui voyons jeter à l'exil, à la misère, les sœurs de charité, à ce païen, de race barbare, pour le respect qu'il eut des libertés de l'âme, pardonnons l'apothéose d'Antinoüs !

\*  
\* \*

Revenons à l'entrée de l'Impériale villa, à l'avenue des noirs cyprès.

Au pied de la montagne tiburtine, loin des bourgs épars dans la campagne latine, en plein désert, Hadrien fonda cette œuvre étrange, enclose en un parc immense, fermé par des fossés et des remparts, des palais et des temples, une hôtellerie de plaisirs et une caserne de prétoriens, des bibliothèques et des Thermes, des champs de course et de lutte, des théâtres, des cirques, des musées, des galeries pour la conversation des philosophes et des lettrés, des

promenades ombreuses pour les rêveurs et les poètes. Académie, abbaye de Thélème, cité voluptueuse et cité mystique, on y pouvait commenter Platon, Épicure et Zénon, jouer Sophocle, Ménandre et Térence, adorer, avec une dévotion archéologique, les dieux de l'Orient, de la Grèce et de l'Égypte, Mithra, Apollon, Osiris. On y vivait parmi un peuple de statues, les marbres les plus précieux du ciseau hellénique, le Faune de Praxitèle, le Discobole de Myron, le Centaure jeune du Capitole, le Centaure marin du Vatican, l'Uranie du Vatican, la Minerve de la villa Albani, une profusion d'Antinoüs, de joyeux satyres, le magnifique satyre en marbre rouge du Capitole et la procession lugubre des dieux de l'Égypte et, dans son temple funéraire, Sérapis, le dieu de la mort. Ajoutez les mosaïques du pavement des salles, combats d'animaux ou scènes champêtres, les vases de marbre enveloppés de fines sculptures, les vases de bronze, les candélabres de marbre, les colonnes de marbre ornés de feuillages, les monnaies, les bas-reliefs, les frises ou les chapiteaux sculptés, les statues et les bustes d'empereurs et l'icône d'Hadrien, maintes fois répétée : une figure rude, à la chevelure épaisse, presque crépue, au front pensif, au regard presque triste.

Cet empereur, qui s'occupait d'architecture comme Louis XVI de serrurerie, avait, croit-on, donné lui-même les plans de la villa. Les archéologues et les architectes, depuis Piranesi et Nibby jusqu'à M. Daumet et l'un de nos derniers pensionnaires de Rome, M. Sortais, ont identifié avec la plus étroite vraisemblance la destination originelle des monuments, dont il ne reste que des débris semblables aux décombres de Pompéi ou du Forum romain. Le livre de M. Pierre Gusman, fondé sur ces doctes et consciencieuses explorations artistiques, peut être considéré comme *Guide* excellent à la villa impériale. Mais ce n'est pas un *Guide* de poche.

Et les touristes qui ne s'embarrassent point d'inutiles bagages auront de la peine à le glisser dans leur valise. C'est avant de partir pour l'Italie qu'il convient de l'étudier à tête reposée.

\*  
\* \*

Hadrien fut assurément un amateur éclairé d'antiquités — oserai-je dire d'antiquailles ? Qu'il ait fait aménager dans son parc une vallée de Tempé, propice à la rêverie virgilienne, cela est bien. Mais son Styx, son pauvre petit Styx bourgeois, qui rappelle si peu l'horreur sacrée du Styx

arcadien, nous invite à sourire. Imaginez l'Enfer de Plougoff, grondant au fond d'un arrosoir. Je suis frappé davantage par la prédilection de l'Empereur pour les monuments de l'Égypte.

Prédilection toute éclectique. S'il voulut retrouver le Sérapéum de Memphis, il n'oublia pas d'édifier une Canope en souvenir de cette métropole de la volupté, voisine d'Alexandrie, ville de pèlerinage en l'honneur de Sérapis, où les malades venaient chercher de merveilleuses guérisons, ville de plaisirs et de fêtes où les personnes bien portantes adoraient avec un entrain désordonné Bacchus et Vénus. « L'infâme Canope », écrit Juvénal qui manquait d'indulgence.

Ce retour pédantesque à l'Égypte est, dans le monde romain, à Rome comme à la villa Hadrienne, le symbole du découragement, de l'affaissement moral, du renoncement; il fait penser à une coutume étrange, familière aux épïcuriens de la Grèce finissante et que reprirent les raffinés et les décadents de l'Empire : la tête de mort couronnée de roses et passant de main en main, au cours des banquets où les gens d'esprit délicat, qui espéraient mourir ensemble, les Comourants, dans la tranquille attente de la *suprema necessitas*, célébraient la vigile de leur dernier jour.

Hadrien n'eut pas le loisir de jouir en paix de sa villa. Il mourut, à l'âge de soixante-deux ans, au bord de ce golfe de Baïa, si cher à Néron parricide. A Baïa, comme au pied des montagnes latines, l'Empereur cherchait l'isolement, l'oubli de Rome.

La solitude fastueuse de l'Hadriana répond à cet état d'âme lassée de l'action et ennuyée de la vie qu'il est facile d'entrevoir dans les maisons épicuriennes de Pompéi et d'Herculanum. Maisons de lettrés, d'artistes, de voluptueux où l'on retrouve l'appartement du maître, les cellules des esclaves, la salle des festins, mais où le gynécée est si rare, le jardin si étroit, d'où la vie de famille paraît presque partout absente.

« C'est ici, écrivait Cicéron au confident de ses souffrances, Atticus, c'est ici qu'on se console le mieux de la vie. » Ils avaient, ces épicuriens, une philosophie logique comme une religion, qui désintéressait l'homme de toutes choses afin de l'apaiser, qui faisait autour de lui le vide et le silence, afin de l'assoupir, et le berçait doucement en je ne sais quel rêve de bonheur contemplatif. Elle le berçait ainsi jusque dans les bras de la mort.

Depuis longtemps elle lui a montré l'hôte inévitable qu'il doit accueillir avec sérénité.



Peu à peu elle l'a détaché même de sa vie séduisante, de ses richesses et de ses plaisirs.

Qu'importe qu'il les quitte demain ou aujourd'hui, pourvu qu'il s'en aille avec un grand air, le visage paisible, et qu'il soit prêt à toute heure ! « Car nous vivons, dit le manuscrit brûlé à Herculanium, dans une cité que rien n'abrite contre la mort. » Et, dans le même temps, les stoïciens professaient la même doctrine mélancolique. Épictète, leur plus grand docteur, prêchait le renoncement volontaire, l'ascétisme des anachorètes. « Regardez-moi, disait-il aux déshérités ; comme vous je suis sans patrie, sans maison, sans bien, sans esclave ; je n'ai que la terre, le ciel et un manteau. » Et bientôt Marc-Aurèle, affranchissant son âme des liens terrestres, proclamera la beauté de la vie intérieure en paroles dignes de l'Imitation : « Retire-toi en toi-même, nulle part tu ne seras plus tranquille. » — *Cella continuata dulcescit*, dira le vieux moine du moyen âge.

Une tour d'ivoire est une belle chose, un abri contre la sottise ou la malice des hommes, une retraite propice, selon la vocation du solitaire qui s'y enferme, soit à l'exaltation, soit au sommeil de l'esprit. Mais un prince n'est point un cénobite. Un pasteur de peuples qui s'éloigne de

son troupeau est toujours un personnage de nature inquiétante. Rappelez-vous ce pauvre dernier roi de Bavière et, sur les rives de ses lacs, dans le désert de ses montagnes, l'extravagance archéologique de ses rêves et de sa vie. Un moment, j'ai cru voir, dans l'ombre d'un portique, cheminant familièrement côte à côte, les deux majestés, l'Empereur en sa blanche chlamyde athénienne et le roi sous sa baroque ferraille de chevalier du Cygne. A leur approche, les lézards bleus ou verts fuyaient éperdûment parmi les ronces, tandis qu'un rouge-gorge, du haut d'une colonne solitaire, gazouillait sa complainte rustique, comme au temps d'Évandre.

## Chez Trophonius (1).

Y a-t-il une relation entre la recherche scientifique, entre l'œuvre purement rationnelle de l'esprit et la passion qui porte au merveilleux les esprits les moins propres à la science ? Est-ce un pur accident, cette situation psychologique de l'heure présente, l'ardeur avec laquelle en France les hommes, munis d'admirables méthodes, accumulent chaque jour les découvertes les plus inattendues ou entreprennent d'arracher à la nature ses plus grands secrets et l'empressement maladif que beaucoup d'âmes inquiètes mettent à consulter les Pythies, à interroger les vases d'Éleusis ? Les disciples de Pasteur tuent, l'une après l'autre, les bêtes microscopiques qui dévoraient l'espèce humaine ; on converse, à l'aide d'un fil, entre Paris et Bruxelles ; les corps

(1) *Journal des Débats*, 11 et 14 août 1897.

opaques deviennent transparents et indiscrets comme de simples vitres ; bientôt on annoncera, à l'heure et à la minute, l'invasion, les tempêtes sur terre et sur mer. Souhaitons même que l'on ne trouve point, l'un de ces matins, les rayons *X* qui éclaireraient l'état intérieur des consciences et les profonds replis du cœur. Car ce serait la fin du monde. Or, tandis que la science triomphe du mystère et réduit de plus en plus l'angoisse que la raison éprouvait en face de l'inconnu, voilà que les foules, et les foules élégantes, courent anxieusement aux révélations rimées des thaumaturges. L'ange Gabriel, qui oublie sans doute les mésaventures dont Boccace le gratifia jadis, en un conte plein de saveur, donne des consultations en plein Paris. Nous sommes revenus au temps extraordinaire d'Alexandrie, Il ne faut ni s'en étonner, ni s'en affliger. Au fond de cette apparente contradiction on aperçoit l'action de l'esprit de curiosité, et les prodiges accomplis par les sciences positives ne font qu'encourager les âmes éprises de merveilleux. Pourquoi, se disent beaucoup de curieux très sincères, pourquoi l'événement de demain se déroberait-il à la vision de l'inspiré plus que ne fait le microbe caché dans les ténèbres de l'organisme ? Ainsi, entre les di-

lettantes du miracle qui montent, très émus, l'escalier des somnambules et les savants qui se penchent, très calmes, sur leurs creusets, l'analogie du point de départ est intéressante. Après tout cette infatigable curiosité qui tourmente l'esprit humain et provoque le labeur scientifique parut, à ses origines, un acte religieux, mêlé d'enthousiasme et de mysticisme. Les investigations des premiers physiciens ont provoqué les rites des premiers oracles. Louis Ménard a montré que la primitive divination, en Grèce, n'avait été qu'une météorologie instinctive. Pour deviner les changements de temps et de vents si capricieux sur les mers de l'Archipel et du Péloponèse, il fallait bien observer le ciel, c'est-à-dire consulter Zeus, l'assembleur de nuages, le maître de l'orage, le dieu armé de la foudre. On allait alors aux chênes de Dodone, et la réponse de Zeus murmurait dans le bruissement des feuilles. Les colombes noires, perchées sur les hautes branches de ces arbres, ou les migrations des oiseaux donnaient encore les mystérieuses révélations que les devins de l'âge homérique ou du siècle d'Œdipe, tels que Tirésias, interprétaient sans embarras.

Mais ni Tirésias, ni la voyante de Delphes, ni les sphinx sacrés, ni les sibylles qui écrivaient,

un peu partout, les solennels grimoires, n'annonçaient l'avenir d'une façon très claire. Et nous touchons ici à la grave déviation qui a séparé l'esprit prophétique de l'esprit scientifique. La parole des prophètes semble toujours sortir de tourbillons de fumées que les plus ingénieux d'entre eux faisaient produire à leurs cassolettes à parfums : le chef-d'œuvre du genre, ce sont les prédictions de Nostradamus, prophète officiel de Catherine de Médicis et de Charles IX. OEdipe lui-même, s'il avait lu cet amphigouri, y eût perdu son latin. La curiosité du lecteur ou de l'auditeur que satisfait pleinement la clarté limpide de la langue savante, est aiguillonnée, exaspérée jusqu'à la souffrance par le galimatias des thaumaturges. Les personnes malveillantes soupçonnent très vite en ce verbe extravagant un artifice de charlatanisme bon pour duper les plus naïfs. Mais ce sont des esprits chagrins qui n'ont point l'habitude des larges vues du côté de *l'au-delà*. *L'au-delà*, c'est un horizon très lointain, très brumeux, peuplé de vagues formes flottantes : on y aperçoit ce que l'on peut et, par conséquent, ce que l'on veut. Promenez-vous, vers le soir, en automne, à l'heure des brouillards, sur les côtes de Bretagne : que voyez-vous surgir, là-bas, au fond des vapeurs grises ? Un

vaisseau, un promontoire, une tour d'église, une meule de foin ? C'est tout bonnement le toit de la prochaine chaumière. Mais le grand art de la Pythonisse est de convaincre les bonnes âmes, une fois la brume dissipée, que c'était bien une tour ou un vaisseau. Et si c'est un vaisseau, elle vous dira, en vers, l'âge du capitaine.

Eh bien ! la bonne dame d'Eudor qui évoqua devant Saül l'ombre de Samuel (j'ai vu, criait en tremblant Saül, des dieux qui montaient de l'abîme), et la magicienne de Delphes, et toutes les sibylles formidables dont Michel-Ange a peuplé la chapelle Sixtine, et Mlle Lenormand elle-même, fût-elle assistée par trois archanges, non, aucune de ces historiques tireuses de cartes n'aurait maintenu longtemps sa renommée et son trépied, si le fidèle incliné ou même agenouillé à ses pieds n'avait été son coadjuteur très efficace. C'est l'illusion du croyant, c'est-à-dire le trouble de son imagination, qui produit tout le mystère. Phénomène d'auto-suggestion. Les anciens chez qui les oracles remplissaient une fonction à la fois religieuse et sociale, ont décrit plusieurs de ces cérémonies où les dévots contemplaient réellement les constellations en plein midi. La plus curieuse est rapportée par Plutarque dans son dialogue sur le démon de Socrate. Il s'agit

de la descente d'un certain Timarque dans l'ancre de Trophonius, près de Livadia, sur les frontières de Phocide et de Béotie. Ce brave homme vit, au fond du trou mystique, des îles mouvantes, lumineuses, de toutes les couleurs ; puis un gouffre noir, où s'agitaient des étoiles voilées par le brouillard. Une voix parlait à Timarque pour l'encourager et lui expliquer la féerie. Toutes ces étoiles étaient des âmes humaines ; celles qui remontaient étincelantes vers le haut étaient des âmes des sages qui s'en allaient au ciel ; celles qui s'éteignaient étaient les âmes sur le point de reprendre un corps ; celles qui se dégageaient de leur nébuleuse étaient les âmes dont le corps venait de mourir. Pausanias nous apprend comment les initiés atteignaient le lieu de la consultation. Les prêtres vous engageaient, les pieds en avant, en bas d'un puits, dans un trou fort étroit ; brusquement, vous étiez saisi par un torrent impétueux et vous assistiez au spectacle décrit par Timarque. Et, tout en regardant le jeu des étoiles infernales, on entendait l'oracle, ou même on assistait à la vision de son propre avenir. On remontait, toujours les pieds en avant, à la lumière du jour, à moitié fou. Beaucoup de personnes, à la suite de leur visite à Trophonius, perdaient pour toujours la faculté de rire.



J'ai vu, moi aussi, l'autre de Trophonius. Mais c'était à un âge où le rire ne se perd point facilement. Je veux vous conter cette aventure.

\*  
\* \*

Ce n'est point une petite entreprise de rendre visite à Trophonius, au fond de son antre : Aujourd'hui, rien n'est plus facile que d'aller à Corinthe, et le vieux proverbe : *Non licet omnibus*, a fini son temps ; mais on peut encore l'appliquer à la Grèce du Nord. Nous prîmes la route la plus longue et la plus laborieuse : d'Athènes à Delphes et de Delphes, à travers le réseau montagneux du Parnasse, jusqu'à l'entrée de la plaine de Béotie. Nous n'avions point l'intention, mes amis et moi, de faire un pèlerinage néo-païen et de réveiller, parmi les ruines des sanctuaires, l'ombre des dieux morts. Les uns voulaient recueillir des inscriptions sur le socle du temple d'Apollon ; les autres, les derniers venus à l'École Française, se proposaient simplement de contempler les paysages les plus nobles du monde et de puiser à la source Castalie, à l'eau sainte des Muses, un peu plus de poésie et de jeunesse de cœur pour tout le reste

de la vie. Delphes était alors un pauvre village d'une seule rue, perché sur le soubassement même du temple, au bord d'un abîme, au pied des roches Phédriades, toutes rouges, d'un si prodigieux élan, au-dessus desquelles se dressent les deux cimes de la montagne. Les travaux d'Homolle, qui ont obligé les habitants de Delphes à planter plus loin leurs maisons, ont certainement rendu à la lumière les traces du culte mystique, les vestiges de l'oracle dont la voix auguste était écoutée avec adoration jusqu'aux plus lointains confins de l'hellénisme. Mais, de notre temps, le *Palæo-Kastro* delphique n'avait rien à dire aux archéologues sur la grande prophétesse, et je n'ai jamais connu de la Pythie qu'un bric-à-brac très vénérable, le serpent de bronze qui s'enroulait autour du fatidique trépied, serpent qui n'a plus ni queue ni tête, et qui se dresse encore mélancoliquement, à Constantinople, tout au fond de l'*At-Meïdan*.

« Puisque la voyante d'Apollon se dérobe à nos consultations, si nous poussions jusqu'à Trophonius, cet ancien architecte de temple, devenu dieu souterrain et somnambule lucide ? »

Il fallut grimper sur les contreforts du Parnasse pour atteindre la petite ville d'Arakhova. La nuit y fut assez pénible, grâce au charivari

des tambourins, au son desquels les palikares dansèrent jusqu'à l'aurore. Et déjà, au soleil levant, nous cheminions, sur nos mulets, à la file indienne, entre des montagnes terriblement raides, hérissées de sapins tout noirs, par des sentiers bordés de fraîches prairies. Une Suisse hellénique. Vers dix heures, le corridor alpestre se rétrécit encore, et nous aperçûmes un chemin qui se détachait de celui que nous suivions et s'inclinait du côté de la Phocide.

— Halte ! Messieurs, et chapeau bas. C'est ici qu'Œdipe s'est querellé avec son père Laïus et l'a tué d'un coup de bâton. Paix à ces deux âmes lamentables !

Après une pause rapide au défilé sinistre, nous reprîmes notre route sous un soleil accablant. A midi, nous arrivions au désert où fut Chéronée. Trois chaumières délabrées et deux habitants à la face brûlée par la fièvre gardaient la patrie de Plutarque et le champ de bataille où succomba la liberté grecque. Un frugal déjeuner — œufs durs et oignons crus — puis une courte sieste bercée par l'antienne stridente des cigales, et en route pour Livadie. Nous voici bientôt dans la région marécageuse du lac Copaïs ; à chaque pas, nos mulets dérangent les serpents verts qui dorment sous les

buissons ; une heure avant le coucher du soleil nous entrons enfin dans Livadie.

C'est un joli bourg, avec des eaux vives qui bruissent joyeusement et arrosent les jardinets où se pressent les figuiers, cerisiers et les vignes. Notre approche avait été signalée par une douzaine de gamins charmants, déguenillés, aux cheveux blonds jamais peignés, qui nous firent cortège jusqu'à la maison de notre hôte.

— Désirez-vous, nous dit celui-ci, interroger Trophonius avant le dîner ? C'est tout près d'ici. Et puis les enfants vous attendent.

— Eh ! par Jupiter ! qu'ont-ils à nous attendre ?

— Ce sont les petits Trophonius, répondit le brave homme. Il n'est point possible de s'en passer.

Ils guettaient, en effet, notre sortie, les yeux allumés, très joyeux. Au bout d'un quart d'heure de marche, sautant par-dessus les ruisseaux, nous parvînmes à l'habitable sacré, au tabernacle du prophète.

Figurez-vous un rocher à pic, dernier promontoire d'une suite de collines, mais un rocher très semblable à une éponge monstrueuse, ou même à quelque colossale écumoire, percé, criblé de trous naturels, d'une fort médiocre ouverture.

— C'est là, dit notre hôte, avec la satisfaction d'un Conservateur de musée montrant à ses visiteurs le plus précieux morceau de sa collection.

— Eh bien ! et tous ces polissons, que sont-ils devenus ?

— Ils sont chez Trophonius. Écoutez !

Et du fond de ces trous, où ils s'étaient glissés, plus lestes que des couleuvres, des entrailles du rocher, en haut, en bas, partout, sortait une chanson enfantine que nous ne comprenions point, une mélodie très douce, traînante, presque triste. C'était Trophonius qui s'éveillait de son long sommeil, l'oracle qui secouait son rêve et nous donnait la bienvenue.

Un vieux *papas*, trop barbu et trop chevelu, rôdait autour de nous avec l'intention visible de nous livrer, pour quelque menue monnaie, les trésors de son érudition.

— Autrefois, seigneurs, disait-il, il y a fort longtemps avant notre Seigneur Jésus-Christ (un grand signe de croix descendant jusqu'aux genoux), on entrait en enfer par ce rocher. Le Diable (autre signe croix) s'y tenait assis au fond du puits, et prédisait l'avenir. On était riche, alors, à Livadie : les pèlerins y laissaient beaucoup de drachmes. Maintenant nous sommes si pauvres !

Tout à coup la révélation mystique se compliqua. De chaque ouverture montait une fumée rousse, une fumée de paille humide ; et, du haut en bas de son antre, Trophonius toussait, éternuait et ne chantait plus que d'un gosier suffoqué, — c'était bien mieux au temps du vrai Diable, soupirait le pauvre papas. On entendait le tonnerre, et le rocher était tout rouge d'éclairs. Les temps d'aujourd'hui sont bien mauvais !

Cependant les devins s'échappaient l'un après l'autre de leur boîte enfumée, la face couleur de suie, les mains noires, la bouche rieuse, et sautaient comme des chevreaux, heureux de respirer l'air des simples mortels. Ils demandaient des sous, qu'on appelait alors des *pindaras*, pour les frais du culte. Ils parurent satisfaits de notre magnificence, car ils nous suivirent au retour, avec leur petite chanson triste, que je voudrais bien entendre encore.

Le vieux papas aussi nous suivait, ayant eu son aumône, le dos courbé, tout songeur, symbole inconscient de ce christianisme oriental des gens de la montagne, de la steppe ou de la mer, qui a gardé un souvenir attendri et presque un regret du paganisme naïf des ancêtres.

## Lointains souvenirs offerts à la statue d'Ernest Renan (1).

### I

Aux premiers jours de février 1865, mon directeur de l'École française d'Athènes, Daveluy, me fit appeler en sa *loggia* orientée vers l'Acropole et la mer, toute verdoyante de clématites et de rosiers grimpants.

— M. Renan, me dit-il, venant d'Égypte, arrive de Smyrne. Il passera ici quelque temps. Mme Renan l'accompagne. Je désire que demain, vous lui serviez de *cicerone* pour sa première visite aux ruines d'Athènes.

Le lendemain, par les ruelles escarpées de la vieille ville turque qu'habitèrent Chateaubriand et Byron, nous grimpons tous trois à l'Acropole.

(1) *Journal des Débats*, 12 septembre 1903.

Quand il fut arrivé aux derniers degrés des Propylées, tout en face du Parthénon, Renan s'arrêta pour respirer un peu et s'essuyer le front :

— Ah ! dit-il, quel air léger et pur, et puis, comme on se sent ici au-dessus des sottises, des misères, des médiocrités du monde !

Il ajouta : « au-dessus des sots » ; mais sans amertume. Les sots ne s'étaient point encore syndiqués en toute puissante corporation. M. Homais, en 1865, vendait d'assoupissantes têtes de pavots, très modestement et ne craignait point de porter une calotte.

Nous arrivions au Parthénon. Loyalement je dois déclarer que, là, Renan n'éprouva aucune secousse mystique, aucun élan de piété païenne, ne fit rien entendre des litanies de la fameuse prière. Il n'y eut point de coup de foudre, d'éblouissante révélation. La Prière dut être imaginée et méditée lentement, dans les conditions que j'indiquerai tout à l'heure. Si demain, à Tréguier, mon témoignage souffle sur quelque belle vision symbolique, je m'en consolerais bien volontiers. Pendant plus de deux heures, nous errâmes de ruine en ruine, et c'était merveille d'ouïr les paroles de notre hôte, l'inoubliable conversation archéologique, les fines pensées de Renan sur Phidias et sur Athènes.



De l'Acropole, nous descendîmes au plateau de la colline où se voit encore le dé de pierre, piédestal des orateurs politiques, du haut duquel Périclès, immobile comme une statue, parlait au peuple. Renan salua courtoisement, mais sans enthousiasme visible, cette relique parlementaire. Il proféra même, à ce monument, tout en promenant sa main potelée d'archiprêtre sur la pierre rugueuse, quelques mots terriblement durs à l'adresse des démagogues, charlatans d'éloquence, qui sont la peste des républiques, il cita quelques traits d'Aristophane, contre les corroyeurs et charcutiers d'Athènes, maîtres de l'opinion et de l'État. Combien je regrette de n'avoir pas noté, le soir même, les épisodes de notre promenade ! J'aurais eu du plaisir à le signaler aux hommes de Bretagne qui écouteront demain les hommes venus de Paris.

Le soleil penchait sur Salamine. Renan me dit :

— Et l'Aréopage ? Menez-nous à l'Aréopage. Le rocher où saint Paul a parlé vaut mieux pour l'histoire que la tribune de Démosthène.

Je lui montrai de la main ce long rocher en dos d'âne, escarpé de tous les côtés, abordable seulement par la face tournée vers la mer, qui semble un escabeau posé sur le seuil de l'Acro-

pole. Cinq minutes plus tard, nous gravissions, parmi les rocailles, le sanctuaire d'Arès.

Renan semblait ému, il allait et venait, comme cherchant la trace de quelqu'un ou de quelque chose. Il était plus calme tout à l'heure, sur les degrés d'Athéna.

— Est-ce bien l'Aréopage? disait-il. Mais qu'importe? Il faut tenir à la tradition, à la légende. Pour nous, cette pierre est sacrée. C'est le second berceau du christianisme.

Il s'assit au point culminant de l'Aréopage, contemplant la plaine, la mer, les montagnes, les îles qu'avaient embrassées jadis le regard de saint Paul. Et, dans les jours qui suivirent, je l'ai aperçu souvent, de loin, vers le soir, assis à la même place de « la pierre sacrée ». Parfois, il se tournait vers l'Acropole, et, dans sa méditation d'historien et de poète, rapprochait certainement et comparait entre elles les deux grandes étapes du pèlerinage accompli par l'humanité, la période rationaliste vivifiée par le génie d'Athènes, la période mystique, d'idéalisme transcendant, inaugurée par le christianisme. Cherchait-il alors la conciliation rêvée par tant d'âmes excellentes entre la sagesse rationnelle et l'Évangile, cet accord pour lequel le moyen âge a tant peiné? On ne saurait l'affirmer.

Mais je crois bien qu'en ces heures de contemplation solitaire, la *Prière sur l'Acropole* surgit et grandit à la lumière de sa conscience. Quel dommage qu'il n'ait point retrouvé un second « papier jauni », souvenir de son voyage d'Athènes, témoin de son grave tête-à-tête avec l'ombre de saint Paul !

Rien que quelques lignes sur cette parole de l'apôtre :

*Ubi spiritus Dei, ibi libertas,*

qu'il serait bon de crayonner, cette nuit, au charbon, sur les murs de Tréguier.

## II

Et maintenant, cher monsieur Homais, voilez votre face, arrachez le gland d'or de votre calotte, votre calotte elle-même ! Ce que je vais conter vous sera une grande douleur. Et le Bloc en éprouvera une petite secousse.

Quelques semaines après cette visite aux débris les plus augustes de l'ancien monde, j'abordais en Égypte, muni de lettres affectueuses de Renan pour Mariette et les représentants de la France, sur la terre des Pharaons. Ma première

entrevue, à Alexandrie, fut d'un de mes compatriotes lorrains, le docteur Gaillardot, médecin sanitaire de notre nationalité en cette ville d'où l'on surveille le périlleux retour du pèlerinage de la Mecque. Un soir, tout en fumant son tchibouk, Gaillardot me dit :

— Écoutez une histoire qui va vous étonner. (Je rappelle au lecteur que l'incident se produisit trois ans après *la Vie de Jésus*, quelques mois avant la publication des *Apôtres*). J'ai accompagné Renan, au retour de son voyage sur le Nil, en Syrie, à Beyrouth, à Gazir, où reposent, dans un petit cimetière de chrétiens maronites, les restes de sa sœur Henriette, morte de la fièvre pernicieuse au pied du Liban, lors du premier voyage en Orient. Un matin, Renan me dit :

— Gaillardot, convoquez, en mon nom, les curés du rite latin de cette région. Vous leur donnerez à chacun un petit écu, un cierge et un dîner. Il faut que, dans la plus proche église catholique, ils célèbrent un service funèbre pour l'âme de ma sœur Henriette, au jour anniversaire de sa mort, dans quelques jours.

— Ma surprise fut si vive, continua le docteur, que je ne pus la dissimuler. Renan sourit, et dit :

— Mon bon ami, je veux une chose très sage.

Ma sœur est ensevelie en cette terre lointaine, à perte de vue de la France, dans un pays de braves gens, bons chrétiens, un peu primitifs, à qui l'on dira peut-être un jour que moi je fus une figure de l'Antéchrist, ennemi mortel de leur foi. Or, je ne veux pas que les cendres d'Henriette courent quelque risque pour le mauvais renom de son frère. Faites donc comme je désire. Ceci ne sera, de ma part, ni une capitulation de conscience, ni une manifestation hypocrite.

J'abrite simplement la paix d'une tombe sous la bénédiction de ces vieux prêtres du Liban qui donnèrent à ma sœur l'hospitalité de leur rustique Campo-Santo, dans l'ombre de leurs cyprès, entre la montagne et la mer.

— Et ce qu'il souhaitait s'accomplit sur les roches ensoleillées de Gazir, « et près des eaux de la sainte Byblos, où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes ».

— Renan avait raison, poursuivit Gaillardot. Ce fut une cérémonie très simple et très touchante. Et notre ami put quitter la Syrie persuadé que le Liban chrétien respecterait le sommeil dernier de sa sœur Henriette.

## III

Elle est déconcertante, je l'avoue, pour les grands esprits géométriques, impuissants à saisir les nuances de la vie morale, et qui croient que l'homme, après avoir renoncé à la foi traditionnelle, après être sorti de la vieille Église, ne gardera plus aucun contact avec le christianisme, même avec l'Église. C'est la théorie des gens de conscience épaisse à qui manquent les sens les plus délicats de l'âme, le respect des souvenirs d'enfance et de jeunesse, la vénération des traditions les plus hautes du genre humain, le profond instinct de l'histoire. Or, tout au moins en sa qualité d'historien et de savant, Ernest Renan avait conservé d'intimes attaches avec le christianisme. La préoccupation d'études communes sur l'admirable mouvement religieux de l'Italie au treizième siècle m'offrit plus tard l'occasion fréquente d'entretiens avec le grand écrivain. Il est un signe qui, je crois, ne peut tromper, c'est l'accent d'enthousiasme avec lequel un historien prononce certains noms, évoque la mémoire de quelque grande crise du temps passé. Quand il me disait : « Et le vieux

Joachim? » Ou bien encore : « Et sainte Douceline de Provence, qui a connu Jean de Parme ? » sa voix, d'ordinaire un peu mordante et facilement ironique, se tempérerait en caresse, presque en dévotion. Le Calabrais Joachim de Flore, que Dante mit en son paradis; le général des Franciscains Jean de Parme, que Rome obligea à déposer sa charge, ont, je le sais, quelque peu côtoyé l'hérésie ou le schisme. C'étaient des chrétiens singuliers, qui vécurent dans l'attente d'une troisième révélation, d'un troisième et définitif Testament, celui du Saint-Esprit. Mais l'Église, la maternelle Église italienne, a cependant octroyé à Joachim la béatitude, à Jean le chapeau de cardinal. Ernest Renan se trouvait à son aise dans cette chapelle où l'on pouvait entrer, d'où l'on pouvait sortir à son heure et à son gré. Et ce « vieux Joachim » n'avait-il pas inscrit, en une page magnifique de ses prophéties, la parole de saint Paul que je citais plus haut, et qui dut revenir plus d'une fois à la pensée du pèlerin de Minerve-Athéna assis sur « la pierre sacrée » de l'Aréopage :

« Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté. »

O maître ! parmi les pesantes couronnes de verroteries et de clinquant qu'on enverra de-

main autour de votre statue, laissez-moi glisser ce bouquet de souvenirs lointains où j'ai recueilli les pâles asphodèles de l'Acropole, les rouges anémones de Gazir, les lauriers roses de la Calabre, les roses franciscaines de l'Ombrie !



## Vérité historique. Vérité symbolique (1).

Un fait demeurera, pour les Français, jusqu'à la fin des temps, incontestable, je dirais même parole d'Évangile, s'il ne s'agissait d'Ernest Renan et de l'un des gestes les plus significatifs de sa légende. Tant que la mémoire des hommes retiendra le nom et le souvenir du grand virtuose, il sera clairement établi, par son propre témoignage consigné à la *Revue des Deux Mondes*, qu'en mettant le pied sur l'Acropole d'Athènes l'ancien sulpicien fut pris comme d'éblouissement, reçut un choc analogue à celui qui fit tomber saint Paul sur le chemin de Damas et prononça, en l'honneur d'Athèna (on l'appelait alors Athéné), cette prière, ou cette litanie, glorification de la Raison pure, de la

(1) *L'Opinion*, 28 mars 1908.

Sagesse et de la Beauté, c'est-à-dire du génie grec et de sa vocation idéaliste, contradiction éclatante du christianisme.

Toutes les occasions sont bonnes pour rendre aux candides auditeurs ou lecteurs la *Prière sur l'Acropole*. On la lut en musique à la statue même de Renan, à Tréguier. L'autre jour, à propos du grand Italien Carducci, mon confrère M. Richepin la rappela aux personnes qui n'y pensaient point. On oublie trop le demi-aveu de Renan, le papier (jauni, si je ne me trompe), retrouvé longtemps après et portant la *Prière* rédigée, toute palpitante encore, au retour à l'hôtel (c'était l'hôtel d'Angleterre, rue d'Éole, détail ignoré de ces messieurs). On ne réfléchit pas assez à la figure même de cet acte de foi païenne et rationaliste, œuvre laborieuse d'érudition, plus semblable à la docte compilation d'une Encyclopédie allemande qu'à un élan spontané et naïf de mysticisme. Je vois encore, en notre bibliothèque de l'École française d'Athènes, où Renan venait travailler à son gré, les monuments de philologie germanique d'où il était si facile de tirer le trésor d'attributs théologiques ou métaphysiques ou esthétiques d'Athènes. Quant au témoignage gênant du *cicero* de Renan, *testis unus, testis nullus!* Est-ce

que les dénégations d'un petit jeune homme — même orné, depuis ce jour lointain, de quarante-trois printemps — peut prévaloir contre la parole du maître, la conviction de ses disciples, la conscience du genre humain ; Renan fut, cet après-midi d'un hiver grisâtre, pour quelques minutes et comme par illumination, le dernier prêtre officiant sur l'Acropole ; il consacra, sur les marbres rompus du Parthénon, la dernière colombe ; les instincts ecclésiastiques qui persistaient en son âme apparurent alors avec cette noblesse tempérée d'ironie qui lui fut si chère. Ah ! s'il pouvait parler, il dirait au contradicteur obstiné de sa légende, en citant l'Évangile de la Passion : *Amice, ad quid venisti ?* — Mais je ne demande pas mieux que de transiger. Et j'offre un procédé d'entente qui n'eût point déplu à Renan : le *distinguo* entre la vérité historique, qui séduit les gens d'esprit simple, et la vérité symbolique, qui enchante les raffinés, les lettrés subtils, les chevaliers errants et les cavaliers de « chevaux factices ».

Or donc, un matin de février 1865, le directeur de l'École française d'Athènes, Daveluy, me manda en son cabinet et me dit :

« M. Renan vient d'arriver à Athènes avec Mme Renan (il revenait d'Égypte). Je vous prie

de lui servir de guide pendant quelques jours. Lui-même, il désire votre compagnie. »

A une heure de l'après-midi, nous montions tous les trois à l'Acropole, parmi les rouges anémones et les pâles asphodèles. La visite dura deux heures. M. Renan connaissait d'avance tous les mystères archéologiques. L'incomparable ruine se déployait à ses yeux telle qu'un livre où il lisait à haute voix, sans jamais hésiter. A aucun moment il n'eut l'émotion plus littéraire encore que religieuse dont témoigne la *Prière*. Il admirait et expliquait, comme il eût fait en une séance de l'Académie des Inscriptions. Mais il ne fit entendre ni *Magnificat*, ni *Gloria in excelsis* en l'honneur de Minerve aux yeux glauques.

Ceci est la vérité toute nue. Ce fut peut-être, dira-t-on, le lendemain ou le surlendemain que le coup de foudre éclata. Ce qui signifie : un élégant travail de rhétorique païenne occupa et amusa l'esprit de M. Renan. Il le confia à loisir à ce fragment de papier, que, plus tard, il retrouva fortuitement. Mais que nous sommes loin du ravissement de saint Paul !

Cependant la *Prière* est un si bel ouvrage d'orfèvrerie alexandrine qu'on ne saurait l'abandonner comme une fiction romanesque.

La litanie d'Athènes dut chanter dans la pensée de Renan, verset par verset, alors qu'assis sur la colline opposée à l'Acropole, appuyé contre le dé de pierre qui fut la tribune de Démosthène, le pèlerin d'Athènes contemplant, chaque soir, les Propylées et le Parthénon dorés par les rayons du soleil couchant. En ces quelques pages de prose harmonieuse sont encloses les sensations délicates du merveilleux dilettante au temps de son séjour à Athènes. La *Prière* eut ainsi une réalité symbolique ; gardons-la comme symbole. A ce titre elle me paraît même de beaucoup antérieure au voyage en Grèce.

Vous en retrouverez le vague dessin dans la première étude hellénique de Renan, l'article sur les *Religions de l'Antiquité*.

## Noëls du temps passé (1).

Noëls lointains, Noëls de ma jeunesse, nuits de Noël toutes blanches de neige, toutes sonores de cloches et d'orgues, rues étranges, éclairées vaguement par les joyeuses lumières des fenêtres, où glissaient, silencieuses et hâtées, des files de vieilles dames allant à la messe de minuit, bien encapuchonnées, munies de petites lanternes ; Noëls du temps passé, chaque année, au coin de mon feu, les pieds sur les chenêts, seul, maintenant, dans ma maison muette, hantée de souvenirs, j'aime à évoquer votre chère image, dans le pétillement des étincelles. Et, sous la voûte de ma vieille paroisse, antique chapelle de Capucins dont il ne reste plus maintenant une seule pierre, il me semble enten-

(1) *Gaulois*, 25 décembre 1907.

dre chanter l'Évangile de la généalogie sacrée :  
*Abraham autem genuit Isaac, Isaac autem genuit  
Jacob...*

Puis voici, loin de la France, trois nuits de Noël d'une couleur singulière, à Pise, à Rome et dans la campagne d'Athènes.

\*  
\* \*

A Pise, où je venais d'arriver, lors de ma première descente en Italie, le maître d'hôtel de la *Vittoria* me dit, ce soir-là :

— Si Monsieur se propose de venir à la cathédrale, pour la messe de minuit, je lui recommande le Campo-Santo, qui demeurera ouvert jusqu'à la fin de la *fonction*.

La place du Dôme dormait sous un linceul de neige. La haute église, la Tour Penchée, le Baptistère, entre cette blancheur et le ciel noir, apparaissaient tels que des fantômes de marbre. Un fanal brillait à la porte du Campo-Santo. Le bourdon de Pise sonnait pesamment. Deux ou trois ombres cheminaient à travers la neige, allant aux trois portes de bronze du parvis. Je dus me frayer un sentier vers le reliquaire où reposent les plus grands morts et les plus

grands souvenirs de la république. Le concierge sembla très surpris de ma visite.

— Il ne nous vient jamais personne, me dit-il. Ils ont trop peur des revenants.

Quelques lampes fumeuses s'espacèrent le long du cloître. L'empereur Henri VII, couché sur son sarcophage, murmurait-il la parole mélancolique inscrite à ses pieds : *Calicem vitæ dedisti mihi in mortem ?* Ça et là, dans les demi-ténèbres, les bustes ou les stèles de pierre se dressaient avec une rigidité spectrale. La neige du jardin, les pins et les buissons tout blancs projetaient sur les fresques immenses de Gozzoli une pâleur douloureuse. Les misérables de Sodome s'agitaient éperdument parmi les convulsions et les flammes de leur ville. Les démons et les damnés des scènes infernales étalaient des grimaces vivantes. Tout au bout du cloître, le *Triomphe de la Mort*, gratifié d'une large lanterne, rendait au Campo-Santo tout entier un flamboiement de terreur.

Comme j'approchais du tableau sinistre, je crus qu'on marchait derrière moi. Ce n'était rien, rien que l'écho de mes pas sur le pavé funéraire et mon ombre vaine que la lanterne d'Orcagna dessinait là-bas, entre deux tombeaux.



La cathédrale était vide, les nefs très sombres. Tout au fond, les lumières de l'autel et du chœur faisaient luire, au bord des stalles, les capes écarlates des chanoines. L'archevêque, mitré, en chape blanche, était assis sur son trône, immobile. Dans la tribune du chœur les jeunes clercs psalmodiaient un nocturne admirable. Les deux ou trois ombres aperçues tout à l'heure sur la neige et moi-même, nous étions les seuls fidèles. Un bedeau bienveillant m'expliqua la raison de cette solitude :

— Ils ont trop peur du froid, dit-il.

Et, promenant un regard prudent autour de lui, à la fois ironique et attristé :

— Et puis, entre nous, c'est à cause de Garibaldi !

\*  
\* \*

L'année d'après, j'étais, à Rome, l'hôte de l'Académie de France. Le charmant Jean-Jacques Ampère, l'ami de cette grande maison, vint, vers dix heures du soir, au salon des pensionnaires, où l'on faisait de la musique et des parties de dominos.

— J'ai un landau, en bas, et cinq places à donner. Qui m'accompagne à la messe de minuit de Sainte-Marie-Majeure ?

Tout le monde voulut en être. Nous nous empilâmes à huit dans la voiture d'Ampère. Il y avait Guiraud le musicien, le peintre Delaunay et, je crois aussi, Falguière.

La nuit était magnifique, une nuit de lune romaine. Des degrés de la basilique, au bout de la longue avenue que revoyait Chateaubriand mourant, nous pûmes contempler les clochetons de Saint-Jean-de-Latran tranchant sur l'azur et couronnés d'étoiles. La vaste église, encore obscure, semblait, au premier coup d'œil, déserte. Mais, en réalité, elle était pleine de monde. Seulement, les fidèles étaient couchés au pied des piliers, au seuil des chapelles, sur les dalles du pavement. Pauvres gens venus de très loin, pâtres ou bouviers de la campagne, paysans de Marino, de Tivoli, d'Albano, désireux de voir, le lendemain, Pie IX officiant dans Saint-Pierre et qui s'étaient arrêtés et endormis, enroulés dans leurs manteaux de poils de chèvre, à Sainte-Marie-Majeure. Je me rappelle, en un recoin de l'église, une famille : la mère, une jeune femme vêtue et coiffée d'une façon hiératique, berçant son petit ; le père, robuste *ciociardo*, assis, les yeux fixés sur l'enfant, et caressant un énorme chien de berger, tout frisé, à figure honnête.

— Quel dommage, dit Ampère, qu'ils n'aient point amené leur bœuf et leur âne ! La jolie scène, digne des *Mystères* du bon vieux temps !

Cependant, le chœur et l'autel s'illuminaient. Tout à coup, notre aimable ami se frappa le front, retrouvant un souvenir :

— Messieurs ! tout à l'heure, il y aura exactement sept cent quatre-vingt-dix années qu'un attentat inouï arracha de cet autel le pape Grégoire VII. La papauté et l'Église connurent, cette nuit-là et le lendemain, les heures les plus terribles de leur histoire. Quelle messe de minuit, mon Dieu ! et quelle fête de Noël !

— C'était le temps où Grégoire VII luttait contre ses barons romains, plus brigands que barons. Un certain Cencius, qu'il avait dégradé de sa dignité féodale, entouré d'une bande de spadassins, se jeta sur le Pontife au moment où, incliné à l'autel de Sainte-Marie-Majeure, il levait le calice pour la communion. Ils entraînent Grégoire et, chevauchant à travers Rome, l'enfermèrent en une forteresse du baron, au bord du Tibre, près du temple de Vesta. Tout ce jour de Noël, Cencius tenta vainement d'arracher à l'indomptable Pape son abdication. Mais le peuple de Rome, les moines, les milices du Capitole s'étaient levés et vinrent

au château sacrilège pour délivrer le captif. Ils brûlèrent les portes ; envahirent les tours, rapportèrent en triomphe Grégoire, à la lueur des torches, jusqu'à la basilique. Il remonta à l'autel profané à la première heure de ce jour et, parmi les acclamations de ses fils, l'évêque universel acheva solennellement sa messe de minuit.

\*  
\*  
\*

« Mais ce n'est plus ici la vieille église de Grégoire VII. Traversons la place, allons à Sainte-Praxède, l'un des plus antiques sanctuaires de Rome. Et je vous y conterai une autre tragédie pontificale. »

Sainte-Praxède, surbaissée, irrégulière, a je ne sais quel aspect de catacombes. Les raides mosaïques de son abside ont l'air farouche des mosaïques de Ravenne. La messe de minuit commençait, avec peu de lumières. A l'entrée du chœur se pressaient de très humbles fidèles venus des rues misérables des *Monti*, aujourd'hui disparues. M. Ampère nous fit signe de demeurer près de lui au seuil de l'église. Là, en pleines ténèbres, il évoqua la mémoire d'un temps plus troublé encore :

— Moins de quarante années après Grégoire VII, Gélase II, chassé de Rome par les Frangipani, clients de l'empereur Henri V, après avoir erré autour de sa métropole, rentra secrètement, se cacha chez ses amis et vint officier un jour à Sainte-Praxède. Les Frangipani, avertis par leurs espions, envahirent l'église, lancèrent contre l'autel des flèches et des pierres. Gélase s'enfuit par une porte dérobée, l'étole au cou et, suivi d'un clerc portant la haute croix pontificale à trois branches, s'échappa hors de la porte Saint-Jean. Vers le soir, on l'aperçut, assis sur le bord d'un sentier, près de Saint-Paul hors les murs : il pleurait. Autour de lui, des femmes agenouillées pleuraient.

Et très grave, à voix basse, se parlant à lui-même :

— Ah ! les tempêtes qui ont secoué cette petite barque de l'Apôtre ! Et la barque vogue toujours !

\*  
\* \*

La matinée qui suivit notre visite aux églises de l'Esquilin fut marquée par un incident tragique dont bien peu de témoins vivent encore. Comme nous déjeunions, un peu somnolents, à la villa Médicis, un coup d'ouragan éclata dans

le « salon des pensionnaires » ; la porte de la salle à manger s'ouvrit avec fracas, et Carpeaux, le béret sur l'oreille, la moustache convulsive, apparut, criant :

— Tous ! tous ! courez ! ah ! mes amis, l'*Ugolin* est en train de geler ! Au secours !

C'était vrai. Le groupe devait être moulé le lendemain de Noël. Le sculpteur, sentant venir le froid avec le vent de tramontane, avait, le soir, chargé ses modèles, Ugolin père et les quatre fils Ugolin, de veiller dans l'atelier et d'y entretenir le feu. Ces messieurs avaient trahi (tradition de famille selon Dante) et fait réveil-  
lon en une taverne de Porta Pinciana, puis s'étaient endormis le nez sur la table, et voilà que leurs icônes allaient se démembrer et tomber en ruines.

Ce fut une course folle jusqu'au fond des jardins. L'atelier de Carpeaux se trouvait au plus loin, sur les vieux murs. Déjà le dos du seigneur de Pise se piquait d'écaillés brillantes. Un doigt s'était détaché des mains qu'il mord avec une si pathétique frénésie. Le pied gauche d'Anselmuccio prenait visiblement une entorse. Était-il temps encore de sauver cette argile modelée longuement avec tant d'amour ?

Le sauvetage, dirigé par Carpeaux et Fal-

guière, sous les yeux de M. Schnetz, fut patient, ingénieux, égayé par de faciles plaisanteries sur cette famille légendaire condamnée à mourir de froid, étant déjà morte de faim. Enfin, après trois heures de clinique à l'eau tiède et d'intelligentes compresses, les Ugolin ressuscitaient. Mais je crois que le bronze a gardé quelques traces de cette alerte.

\*  
\* \*

Une année plus tard encore, sous le ciel d'Athènes. La saison était si clémente, les nuits si douces, que la liturgie de minuit, au couvent de Daphni, sur le chemin d'Eleusis, attira, par un charme de rareté, la jeunesse de l'École française. Nous partîmes à trois, vers dix heures du soir, montés sur les petits chevaux nerveux dont l'encolure et le poitrail rappellent souvent les Panathénées sculptées par Phidias. Nuit de pleine lune, air tiède, légèrement parfumé de senteurs champêtres, air « de lait et de miel » vanté par Chateaubriand. Au delà du bois d'oliviers où le Céphise coulait à pleins bords, la campagne s'étalait, d'une blancheur nacrée, jusqu'à la muraille du Parnès, rehaussée çà et là par le velours sombre des bouquets de pins.

Cette route d'Eleusis est l'une des plus glorieuses dans les souvenirs du monde antique. C'est la *Voie sacrée* qui menait les initiés aux grands mystères de Déméter et de Perséphone, aux révélations des choses d'outre-tombe. A mi-chemin du bois d'olivier et du défilé éleusinien, sur la gauche, est un très vieux monastère dont l'Église et le cloître gardent les tombeaux de ces ducs français d'Athènes qui, au treizième siècle, revêtirent l'Acropole auguste d'un reflet de grâce féodale. Aux jours de la guerre d'Indépendance, ce couvent, sans cesse assiégé, tantôt par les Turcs, tantôt par les Grecs, reçut de graves blessures que les bons moines n'ont guère réparées. Les Français de passage en Attique devraient faire le pèlerinage de cette ruine, où notre passé chevaleresque a laissé sa parure.

Ces nuits de Noël ou de Pâques, qui, pour les orthodoxes, marquent le terme de carêmes très sévères, semblent toujours plus bruyantes et agitées qu'édifiantes. Daphni était encombré de chrétiens affamés qui n'attendaient, pour rompre le jeûne, que le moment où se rouvrirait l'iconostase de l'autel, après la communion. C'étaient des bergers du Parnès, quelques femmes venues d'Eleusis et, mêlés à ces honnêtes fidèles, des personnages à mine patibulaire, bonnets sor-



dides, dalmatiques de fourrures ravagées, bourrés de pistolets et de poignards. J'oubliais de noter que la Grèce, ayant, deux mois plus tôt, renversé son roi allemand, avait résolu de goûter quelque temps les douceurs de la république. Le brigandage florissait autour de la capitale, brigandage bien original : les députés à l'Assemblée nationale, venus des régions sauvages du Magne, de la Phocide, de l'Étolie, de l'Acarnanie, avaient amené leur clientèle de *Klephtes* ; les ministres eux-mêmes ne dédaignaient point ces farouches attachés de cabinet, et la vie parlementaire d'Athènes, surtout les jours de scrutins importants, prenait ainsi un aspect à la fois pittoresque et inquiétant.

\*  
\* \*

Tout alla pour le mieux jusqu'aux dernières oraisons de la *liturgie*. Déjà, sous la voûte de la petite église tout illuminée, résonnait le cri : « Jésus est né ! Vive Jésus ! »

Déjà, des fustanelles sortaient les tranches d'agneau rôti, quand un charivari inattendu éclata dans le cloître, une tempête de clairons et d'orphicléides. Puis, un cri, plus aigu encore que la clameur des cuivres : « Vive Alfred ! »

Or, en ces jours, les Hellènes, déjà fatigués du parlementarisme, cherchaient anxieusement un roi neuf. Un fils de la reine Victoria, Alfred, un neveu de l'empereur Alexandre, Nicolas, étaient en vue. Et, la veille, entre alfredistes et nicolaïstes, on avait échangé des horions à l'Assemblée et dans les cabarets de l'Agora.

Aux amis de l'Angleterre venus avec leur orchestre, les partisans de la Russie, entassés dans l'église de Daphni, répondirent en criant : « Vive Nicolas ! »

Et, brandissant leurs énormes houlettes, dégainant leurs couteaux, oubliant la naissance du Dieu des pacifiques, ils se poussaient vers le cloître.

Les moines, effarés, soufflaient sur leurs cierges. Retranchés entre deux tombeaux de barons latins, nous laissâmes s'écouler la foule de ces furieux. Dès le porche de l'église, le corps à corps commença.

La bataille fut brève. L'higoumène, d'un geste et en trois paroles, sut apaiser les cœurs. Il invitait les amis des deux grandes puissances rivales à souper au réfectoire du couvent. C'était un moine psychologue.

Nous reprîmes nos chevaux et, par la *Voie sacrée*, retournâmes vers Athènes. Le croissant

de la lune montait, pareil à une faucille d'or, au-dessus de l'Hymette : le golfe d'Egine scintillait ; du côté d'Eleusis, les femmes et les jeunes filles suivaient, en chantant des noëls campagnards, le chemin où passaient, deux mille années plus tôt, leurs aïeules, les initiées aux Grands Mystères.

## En voiturin (1).

Une œuvre dont l'Italie a le droit d'être fière, ce sont ses chemins de fer. Jetez les yeux sur une carte de la péninsule : le réseau est, dès à présent, complet, à quelques tronçons près, et le pays tout entier est sous le réseau. Au nord, les mailles en sont aussi serrées que le demandait une grande région de plaines, peuplée de villes riches, très voisines les unes des autres : de Bologne à Reggio de Calabre, l'Apennin, chaîne fort encombrante, est si bien discipliné, transpercé et subjugué, qu'en vérité il ne compte plus. Florence marche sur Rome par une ligne triple, parfois quadruple; Naples donne la main, par des voies directes, à Brindisi, à Tarente, à Métaponte, à Reggio ; et vous pouvez vous pro-

(1) *Journal des Débats*, 12 et 19 août 1895.

mener en vagon tout le long de la mer, de Vintimille au canal de Messine et, de là, tout autour du golfe de Tarente, jusqu'à l'éperon de la Terre d'Otrante, et d'Otrante à Venise et à Trieste. Si seulement il y avait des hôtelleries décentes sur tous les chemins de la Grande Grèce, à Potenza, à Tarente, à Cosanza, à Catanzaro, à Cotrona ! Si l'on pouvait recommencer sans fatigue extrême, avec le sommeil assuré, le beau voyage de François Lenormand ! Cela viendra bien un jour, quand ces vieilles provinces farouches auront été tirées de leur torpeur et de leur misère par la civilisation européenne, qui court toujours à la remorque des locomotives. Mais quel progrès accompli en trente années et quel dommage d'avoir été le contemporain et la victime des derniers voiturins !

Je sais bien que les dilettantes, les lettrés, les rêveurs qui s'impatientent des longueurs du temps que dévore le rapide de Paris à Marseille, regrettent pour la France, l'époque préhistorique des diligences et, pour l'Italie, celle des voiturins. On contemplait le pays, alors, on visitait les cathédrales, on jouissait des petites villes ensevelies dans la gloire de leurs souvenirs, on respirait le parfum de l'histoire. Oui, mais alors on voyageait bien peu, et les ennuis de la

route gâtaient singulièrement le charme du voyage, et, aujourd'hui, si l'on se donne la peine de s'arrêter aux petites stations, si l'on daigne ne point courir, d'une seule traite, de Turin à Rome, je vous assure que le pays se présente encore, comme jadis, avec toute sa grâce, les cathédrales avec toute leur noblesse, l'histoire avec tout son parfum. Quant aux *vetturini* qui régnaient autrefois sur les chemins d'Italie, pour ma part, je ne les ai jamais regrettés, bien qu'ils aient eu l'honneur de cahoter Chateaubriand, Mme de Staël, Stendhal et Lamartine.

Il y avait trois catégories de ces voiturins italiens. La première, la plus distinguée et la plus sûre, c'était le petit courrier qui portait les dépêches. On trouvait, dans le coupé de sa machine, deux places qu'il fallait retenir trois jours à l'avance. Il allait assez rondement, ayant des relais prêts et, au besoin, une escorte de gendarmerie pour veiller sur la poste. Le courrier de Sienne à Rome partait chaque deux jours, à onze heures du soir, de la place Piccolomini et ne mettait que vingt-six heures pour frapper à la Porte du Peuple. Au petit jour, il vous arrêtait au bas de la colline de Radicofani où attendait toute une cour des miracles, mendiants, lépreux, culs-de-jatte, aveugles et capucins dépe-

naillés ; à sept heures du soir, il roulait dans les rues mortes de Viterbe et, tout à coup à l'issue de la ville, on se trouvait entouré par une douzaine de carabiniers pontificaux, le sabre au clair, qui ne vous quittaient plus qu'aux bords du Tibre, à Ponte-Molle. Le long du lac de Bolsène, avec la lune, cette chevauchée, sur les dalles consulaires de la voie Flaminienne, semblait fort poétique. Et c'était un si merveilleux désert ! Et l'on allait vers Rome, dans la lumière romaine, à ce soleil prodigue de rayons et de reflets d'or, tant aimé du Lorrain, et, dans la mélancolie des solitudes, un seul son de voix humaine vous accompagnait parfois, un cri douloureux d'enfant presque nu et jaune de fièvre : *Un baiocco, signore, che muoio di fame !* (Un sou, monsieur, je meurs de faim !)

Pour les gens moins pressés d'arriver très vite, et que n'effrayait pas une dépense de quinze ou vingt francs par jour, il y avait la voiture individuelle, la voiture à deux places, caduque, dépeinte, ravagée, qui menaçait ruine, dont le cheval apocalyptique était attelé à l'aide de cordes, dont le cocher hirsute, crasseux, d'humeur sombre, éveillait toujours en vous la pensée du gendarme. C'est néanmoins ce *vetturino* que je préférais. La bête (je parle de l'homme) était dé-

plaisante, mais on était le maître de l'expédition, et, au prix de quelques verres de vin blanc, versés aux portes des *osterie* de la campagne, on s'arrêtait, se détournait de la grande route et repartait à son gré. L'un de ces *vetturini* m'a laissé un souvenir assez vif. Je l'avais pris à Civita-Vecchia, afin de rejoindre, porté par sa carriole, le chemin de fer des marennes toscanes, à la station de Montalto, à vingt kilomètres de Corneto. On était à la fin d'octobre. Il pleuvait. La voiture semblait si délabrée, le cheval, d'un blanc douteux, était si mal assuré sur ses jambes aux genoux saignants, l'automédon louchait d'une façon si peu cordiale, qu'à peine assis sur le coussin de drap constellé de souillures, je regrettais d'être parti. Le vent, qui venait de la haute mer, secouait le soufflet du char et causait au cheval un réel ennui. L'homme, taciturne, maugréait contre le vent, la pluie, la Madone et le diable. Il paraissait mécontent du prix convenu. Nous sortions de Civita un peu tard dans l'après-midi. Les gens de l'hôtel Orlando m'avaient dit, avec une visible sollicitude :

— Arrivez à Corneto avant la nuit. Ce n'est pas une bonne route quand on n'y voit pas clair.



Je ne demandais pas mieux. Mais l'autre n'était pas pressé, son cheval non plus. Au haut de la première côte il s'arrêta, se tint debout sur son siège et regarda la ville. Et ce regard était si passionné, si intense, qu'il ne louchait presque plus. Or, c'était le baigneur, la cage renfermant les pires coquins de l'Italie, qu'il contemplait avec une expression saisissante de colère et de tendresse. Cet homme avait certainement ramé sur les galères de l'Église.

La pluie tournait à l'averse. Le cheval, tête basse, résigné, frissonnait sous la douche d'eau froide.

— Partons-nous ? lui dis-je, d'un ton de grande douceur.

Il fouetta nonchalamment la bête détrempée, qui semblait fondre dans l'humidité ambiante. La route me parut bien longue et solitaire à l'excès. Déjà, sur le ciel gris, baignée de brouillard, se dressait Corneto, hérissée de tours. Le galop de deux chevaux sonna derrière nous. Deux gendarmes filèrent à droite et à gauche de la voiture. Le brigadier regarda au fond du soufflet que les caprices du vent et de la pluie avaient réduit à l'état de ballon qui se dégonfle. Il me salua d'un geste rapide. Puis il échangea avec mon cocher un salut tout à fait familier.

Les deux gendarmes, galopant dans la boue, disparurent du côté de la vieille métropole étrusque.

— Vous connaissez ces messieurs ? dis-je à mon compagnon d'aventure.

— Je connais tous les gendarmes de Pio Nono, répondit-il sans aucune bonne grâce.

Au fond j'étais bien aise de la rencontre. J'y trouvais une sécurité contre l'homme aux yeux louches. D'ailleurs, nous arrivions et, sans plus de conversation, il me débarquait sous le porche de l'hôtellerie de *Tarquin le Superbe*.

Le soir, après dîner, au petit café *Étrusque*, je revis le brigadier pontifical, il lisait l'*Osservatore* en face d'un verre d'eau. Il accepta une tasse de chicorée. Je lui fis part de mes inquiétudes au cours de ce pluvieux après-midi.

— Vous vous trompiez, monsieur. Checco est galant homme. Il a, c'est vrai, sur la conscience, un *fatto di sangue*, un assassinat. Mais c'est un rival d'amour qu'il a tué. Il a renvoyé à la famille la montre et le portemonnaie de sa victime. Il s'est enfui à la *macchia* où nous l'avons repris. On l'a condamné à dix ans de bagne. Le Saint-Père l'a gracié, à cause de sa bonne conduite chrétienne, au bout de deux ans. Mais il lui reste là-bas, au bagne de Civita-Vecchia, un

jeune frère, Pepe, assez mauvais petit drôle qui a brûlé méchamment quelques fermes des Tortonias et des Borghèse. Celui-ci en a pour trente ans de galères. Checco l'aime tendrement, car Pepe est sa seule famille au monde, le père et les oncles étant aux bagnes d'Italie pour la fin de leurs jours. Il y a des familles comme cela, qui sont très malheureuses. Mais fiez-vous à Checco demain, si je n'avais point confiance en lui, je vous accompagnerais volontiers jusqu'à Montalto.

Quelques années plus tard, après la chute du pouvoir temporel, j'ai revu Checco à Rome ; il conduisait le coupé du cardinal Chigi. A ses côtés était assis un jeune laquais qui lui ressemblait fraternellement. Pepe a sans doute obtenu sa grâce, à la suite du 20 septembre 1870, comme condamné politique et victime du gouvernement des curés.

\*  
\* \*

La troisième catégorie des voiturins d'Italie était la plus pittoresque et la plus amusante : c'était le coche, où s'empilaient voyageurs, chiens et bagages. Coche couvert, attelé de trois ou quatre chevaux, avec une banquette en avant

pour les personnes curieuses de contempler la nature et de respirer un air pur. Le postillon s'asseyait où il pouvait et ne tenait parfois à sa voiture que par un point mathématique. On trouva ces voiturins jusqu'au jour où toutes les lignes ferrées se furent rejointes. Ils vous conduisaient d'une station à l'autre, pour des prix qui variaient selon la mine et la nationalité apparente des voyageurs.

Il en est un que je n'oublierai jamais, le *vetturino* campanien que je pris, un matin de février, pour me rendre à San-Germano et au mont Cassin. J'avais passé à Capoue une nuit affreuse, une nuit de grande tempête, où le vent faisait rage et secouait l'hôtellerie des *Délices d'Annibal*. Le chemin de fer italien s'arrêtait alors à Prezensano, c'est-à-dire en pleine steppe, et la ligne pontificale ne dépassait pas Ceprano, frontière de l'État ecclésiastique. De Prezensano au mont Cassin, le voyage en voiture devait durer deux heures et demie. Un petit cocher tout guilleret, qui stationnait en face de la gare, mesure démantelée, me fit de son fouet un geste d'invitation fort gracieux. Le fiacre, auquel trois haridelles étaient attachées, n'avait rien de séduisant. Imaginez une caisse dont le soleil et la pluie avaient rongé la peinture primitive,

dont les portières, dépourvues de vitres, étaient aveuglées par des planches, dont tous les cuirs étalaient les ravages d'un long service. Mais c'était le seul véhicule présent à l'arrivée du train. Le cocher guilleret me demanda dix francs, payables à l'entrée dans San-Germano. J'en offris cinq. Marché conclu. Il ouvrit une portière et, dans les ténèbres du coche, j'entrevis les formes vagues de tant de personnes entassées, une vieille dame tenant sur ses genoux la cage d'un écureuil, un sergent d'infanterie, deux nonnes très desséchées, une façon d'huissier de village, tout en noir, qui me regarda, par-dessus ses lunettes vertes, avec une méfiance si mal déguisée, que je sautai sur la banquette d'avant, heureux d'échapper à tout ce beau monde. Le cocher referma la portière. Les cinq voyageurs et l'écureuil rentraient dans la nuit profonde. Pasquale fouetta ses trois bêtes et nous partîmes d'un train d'enfer, d'un élan si brusque et avec une secousse si violente que le coche craqua et parut se disloquer et prêt à tomber en décomposition sénile.

De l'intérieur partit un cri d'angoisse folle, un cri unique. Le joyeux Pasquale riait, fouettait de plus belle, et nos chevaux, aiguillonnés encore par une bise glaciale et la pensée récon-

fortante de l'écurie, bondissaient allégrement.

— Votre Excellence arrivera avant midi à l'hôtellerie du Soleil, me dit l'automédon.

J'avais un voisin, sur la banquette du coche, un curé de santé florissante et de soutane rapiécée, luisante ; le vent nous coupait la figure et se jouait si cruellement dans les replis de cette soutane que j'offris au pauvre homme la moitié de ma couverture. Il accepta sans cérémonie et en prit tout d'abord les trois quarts.

Le paysage manquait de charme. La route passait au pied de collines rocheuses, toutes grises et toutes nues ; des montées et des descentes perpétuelles ; puis de longs couloirs, où le vent qui nous venait de face, faisait renifler les trois bêtes et ralentissait leur fougue ; aux endroits les plus propices à quelque guet-apens, nous passions devant des baraques de planches où des soldats, des bersaglieri, veillaient sur la sécurité publique. En cette année (1863), le brigandage napolitain donnait à Victor-Emmanuel pas mal de fil à retordre. Il sévissait aux extrémités du royaume de Naples : au midi, dans la région inaccessible de la haute Calabre ; au nord, dans le pays même où nous cheminions, théâtre d'action excellent, grâce aux frontières pontificales. Une fois le coup fait, ces messieurs, qui

se disaient bourbonniens et serviteurs fidèles de l'autel et du trône enjambaient le Garigliano et se réfugiaient chez le Saint-Père. Tous les jours les carabiniers italiens en fusillaient cinq ou six, le long d'un mur. Et la photographie de ces exécutions très sommaires, têtes et poitrines horriblement trouées, égayait, à Naples, les devantures de boutiques dans la rue de Tolède, côte à côte avec le portrait de Garibaldi coiffé de sa calotte brodée par la main des Grâces.

— Il y a des brigands par ici ? dit le curé avec une nuance marquée d'inquiétude, tout en humant une prise de tabac, et tirant à lui un nouveau morceau de ma couverture.

— Certainement et beaucoup. Il est fort heureux que Pasquale nous mène si rondement à San-Germano.

Pasquale n'avait pas la conscience tranquille. Perché sur le marchepied de droite, devant moi, il surveillait, non pas les brigands, mais ses quatre roues. La petite roue de notre côté le préoccupait particulièrement. Et nous n'étions pas à deux lieues de Prezzeno, qu'il arrêta brusquement la voiture. L'intérieur croyant à une agression bourbonnienne poussa un hurlement de terreur. C'était simplement un clou qui venait de sauter hors du cercle de la maudite

petite roue. Pasquale prit une pierre et planta un autre clou.

On repart. Au bout de cinq minutes, nouvel arrêt. Le cercle tout entier se désintéressait de sa roue et faisait entendre, avant de l'abandonner tout à fait un fâcheux bruit de ferraille. L'intérieur, plongé dans sa nuit, clamait ; le sergent d'infanterie blasphémait ; les deux nonnes arides criaient qu'elles voulaient descendre. Pasquale planta trois clous au cercle rebelle.

Nouveau départ, mais cette fois, très lent, presque solennel, une marche de corbillard. Nous faisons encore trois cents mètres en un petit quart d'heure. Puis, ce fut la fin de toutes choses. Le cercle de fer, définitivement libre, courut follement, sur une descente, en avant des chevaux ; la roue se désarticulait. Pasquale pleurait, suppliait la Madone : il pressentait à la fois la rupture du contrat verbal de louage et celle de sa roue. Je lui dis qu'une bonne roue vaudrait mieux pour nous que toutes les litanies du monde. Le bon curé, lui, ne disait rien : il aspirait des poignées de tabac et, tirant sur ses genoux le dernier pan de ma couverture, il s'enveloppa confortablement les jambes et se laissa aller à la volonté de Dieu.

Il y avait à quelques pas, une chaumière ap-



puyée aux murs d'une grange, et, dans l'ombre de la grange trois petites filles blondes, vêtues de rouge, près d'un vieux qui fumait sa pipe. Un recoin de Téniers, perdu dans cette rocheuse et venteuse Capanie. Le vieux me donna un morceau de pain et un verre de vin, tandis que Pasquale essayait sur sa roue une tentative suprême de conciliation. Mais le désastre était irréparable. Tout le monde était descendu hors du catafalque, au grand froid, dans les tourbillons de poussière blanche. L'huissier parlait vaguement d'indemnités et de procès. Le curé avait à son tour quitté la banquette du coche : le vent soulevait son maigre manteau par-dessus son chapeau immense. Je lui retirai des mains la chaude draperie qu'il s'était petit à petit appropriée.

— J'admire, mon révérend, lui dis-je, avec quel art l'Église tire à elle la couverture.

Le pauvre homme ne comprit point, et j'eus honte de mon inutile impertinence. Puis, comme nous n'étions plus très loin de San-Germano, il s'en alla tout seul, d'un pas fort leste, du côté du mont Cassin, dont le glorieux monastère se détachait là-bas, sur la moire azurée de sa montagne.

— Il s'en va, pour ne pas payer sa place, gémit Pasquale. Mais le diable est aujourd'hui contre moi !

Il prit alors un grand parti, le seul qui fût raisonnable. Il monta sur l'un de ses chevaux et courut à la ville chercher une voiture valide. Les nonnes tremblantes abritèrent leur vertu sous le toit de la grange. La vieille dame conta des histoires à son écureuil. L'homme de loi se fit offrir une bouteille par l'homme d'épée.

Le soir, à l'hôtellerie de San-Germano comme je soupais près du feu de la cuisine, j'eus ma récompense d'une journée si agitée. J'avais prié qu'on m'aménât un *vetturino* qui me conduisit seul, le lendemain matin, par Aquino, la cité natale de saint Thomas, à Ceprano, où je trouverais le chemin de fer romain. L'homme montait l'escalier et disait, d'une voix discrète, à la servante ne soupçonnant pas que je pouvais l'entendre :

— *E Inglese?* Est-il anglais ?

Je l'accueillis fort mal et lui fis honte de sa mauvaise pensée. Un peu confus, il me proposa un prix modéré ; mais, à lui seul, le mot de l'astucieux Napolitain valait toute une comédie de Goldoni.

## Au Campo-Santo de Pise (1).

Tout au fond d'une ville morte, appuyé aux remparts crénelés sur lesquels veille encore le lion de marbre de l'antique commune, près de la merveilleuse cathédrale où n'entrent guère les fidèles, et de la tour paradoxale, penchée sur le vide, où les lourdes cloches se balancent à la plus haute galerie, est le cloître des morts, qui dorment en paix dans la terre sainte apportée de Palestine, au temps des Croisades. Et ces témoins d'un passé héroïque, le Campo-Santo, la Cathédrale, le Campanile et le Baptistère sont une des dernières reliques de la vieille Italie, avec un petit nombre de cités encore intactes, Sienne, Pérouse, Assise, Ravenne. Pise n'est pas encore livrée au tumulte vulgaire de la vie

(1) *Journal des Débats*, 28 septembre 1897.

moderne, aux tramways électriques, aux bicyclettes furibondes, aux glapissements de nos chacals de carrefours ; on n'y voit pas encore les pompeuses et triviales bâtisses qui commencent à dévorer Florence, après avoir déshonoré Rome.

C'est une ville où les touristes ne s'arrêtent plus qu'entre deux trains, s'abandonnent aux griffes d'un cicérone, courent fiévreusement à la prairie où s'élèvent les quatre monuments et s'enfuient à la gare, sans retourner la tête, bien décidés à ne jamais revenir à ce sépulcre. Une fois quatre heures, ils disparaissent jusqu'au lendemain à midi, et l'on peut, sans trouble, évoquer au fond de cette solitude, une grande histoire évanouie.

C'est au Campo-Santo que vous trouverez les plus touchantes révélations.

Pour bien le visiter, afin d'en comprendre le symbolisme original, prenez, dès l'entrée, à gauche, le petit côté du cloître. Là sont deux vestiges très nobles du moyen âge pisan et de l'Italie gibeline, les chaînes du pont de l'Arno et le tombeau de l'empereur Henri VII. Gênes prit jadis la vénérable ferraille, la donna aux Florentins, ennemis séculaires de Pise. Florence les rendit en 1848. C'est tout ce qui reste

d'une des plus glorieuses cités maritimes d'autrefois, dont le pavillon flottait sur toute la Méditerranée et qui pouvait livrer bataille, dans les eaux d'Anatolie, à la flotte de Venise, afin d'enlever à Saint-Marc les ossements de saint Nicolas. Le sarcophage de l'empereur Henri, le César attendu, salué, adoré par Dante, marque la fin de cet empire romain féodal dont la mystique suzeraineté, à l'époque des Othons, couvrait la chrétienté. Et c'est aussi la fin du parti gibelin, de la vassalité germanique, qui n'était point encore, pour l'Italie, le parti national.

Le pauvre empereur qui mourut près de Pise d'une façon mystérieuse, empoisonné, dit-on, dans l'hostie de la communion, sommeille mélancoliquement sur son oreiller de marbre, enveloppé d'une robe brodée d'aigles. Paix à sa majesté douloureuse ! Ici repose la profonde théorie politique dont a vécu le moyen âge jusqu'à la papauté d'Avignon, le dogme des deux grands pouvoirs qui occupa la pensée de saint Thomas d'Aquin, de Dante, de Marsile de Padoue et de Pétrarque. Je regrette seulement qu'on n'ait point gravé sur cette tombe la parole triste qui fut consacrée à ce mort : *Calicem vitæ dedisti mihi in mortem !*

Et maintenant, tout du long du cloître, vous

lisez une foule de noms dont plusieurs sont éclatants : Béatrice, comtesse de Toscane ; le pape Grégoire XIII, Nicolas de Pise, Léonardo Fibonacci, le géomètre de Frédéric II. En face des fresques qui représentent les scènes de la Bible, j'ai recueilli une modeste inscription que je connaissais depuis bien longtemps et qui doit être inédite. Je la transcris en toute sa candeur de bonne vieille langue française et de maladroit orthographe : « Cy gist Achilles Guibert de Chevigny, fils de Pierre Guibert, escuier, sieur de Chevigny, conseiller secrétaire du roy, voulant faire le voiage d'Italie et s'en retournant de Rome en France, estant tombé malade à Livourne, pour changer d'air, se fit porter en cette ville de Pise, où, après avoir receu les saints sacrements ordonnez par nostre mère sainte Église, il mourut et fust enterré en ce saint lieu, le XXI jour d'aoust MDCLXXXIV, ageé (*sic*) de XXVI ans.

« Priez Dieu pour le salut de son âme.

« Fait par le très cher amy de la nation et Maison de France, l'abbé Gaëtani, archidiacre de ce diocèse. »

Ce vieux prêtre toscan, « cher amy » de la France, berça maternellement, au soleil de Pise, les derniers soirs du petit mousquetaire ; puis

il l'ensevelit, en terre palestinienne, parmi les fleurs du Campo-Santo, à côté de l'empereur de Dante et tous deux attendent, dans l'hôtellerie mortuaire, que l'archange d'Orcagna, qui sonne là-bas, le *Triomphe de la mort*, jette le signal de l'éternelle résurrection.

Nous voici en face de la peinture fameuse où le moyen âge manifesta l'angoisse de l'autre vie et son hautain mépris pour les grandeurs et les joies de la vie présente. Le *Triomphe de la Mort* est une œuvre assez complexe. La scène la plus apparente, les chevaliers et les dames à cheval, en chasse, brusquement arrêtés par les trois cercueils ouverts dont les cadavres sont diversement décomposés, cette scène ne donne pas à elle seule la clef de toute la vision. La brillante compagnie semble surprise, plutôt qu'effrayée, par la lugubre rencontre. Ils chevauchaient gaiement et ne pensaient point à la mort. Ils montrent du dégoût ; leurs chiens eux-mêmes témoignent de leur déplaisir ; mais c'est tout. Ils vont tourner bride et tout à l'heure ils auront oublié l'avis de Dieu.

Ceux-ci, des jeunes gens et des jeunes femmes, à l'ombre des orangers chargés de fruits d'or, écoutent le chant d'une cithare ; ils ne veulent pas non plus penser à la mort.

Et cependant, entre ces deux groupes, je vois le gouffre de l'enfer où les démons font leur terrible besogne de tourmenteurs ; il y a une tiare et une mitre et des têtes de moines dans les abîmes. Mais les voluptueux, les seigneurs, les pages, les châtelaines, possédés par les choses de la terre, ne seront certainement pas prêts au grand voyage quand la visiteuse funèbre heurtera leur porte. C'est plus haut, sur les âpres rochers, dans le désert, que vivent en priant, entourés de bêtes pacifiques, une biche, un faisan, un lièvre, les bons ermites que la dernière heure ne surprendra point, car, d'avance, ils sont morts au monde. Penchés sur leur missel, assis au seuil de leur cabane, ils se soucient fort peu des diables qui, sur le rocher d'en face, font un bruit d'enfer. La même pensée revient un peu plus loin, dans une fresque voisine, près des terreurs du *Jugement dernier*.

C'est l'exaltation de la vie érémitique, supérieure au monachisme et à la cléricature, dédaigneuse de la mort et de ses vains triomphes, une leçon assez imprévue d'immobilité et de renoncement que les âmes méditatives, lasses de l'agitation communale, ont voulu donner à la cité tragique sur laquelle planait toujours le souvenir d'Ugolin :



Voici le crépuscule, il faut sortir. Les joueurs de paume, les mendiants, les guides, les faux aveugles, les culs-de-jatte ont quitté les alentours du Baptistère; la façade de la Cathédrale se détache telle qu'un reliquaire de marbre sur le ciel pâle. Déjà s'éteint la rumeur lointaine des vivants: les morts sommeilleront bien tranquilles.

## Umbria (1).

Le livre que je viens de fermer est d'un charme profond. Il est l'œuvre d'un écrivain très délicat, d'un artiste et d'un rêveur qui sait retrouver, parmi les traits de la réalité présente, l'image des choses passées et peupler de visions historiques, éclatantes de gloire, les vallées silencieuses, désertes, ensevelies dans le berceau bleu des lointaines collines, ou les très vieilles villes jadis animées par le bruit des armées ou des révolutions, la clameur des massacres, la fanfare des cortèges impériaux, des entrées pontificales, et maintenant abandonnées, solitaires et qui se résignent, avec une grâce mélancolique, à l'oubli des hommes. M. Schneider a sa façon de voyager, qui n'est pas celle de tout

(1) *Journal des Débats*, 15 mars 1905.

le monde. Il a choisi, en Italie, une province que les touristes traversent sans s'y arrêter, la Toscane méridionale et l'Ombrie. Autrefois, par la ligne primitive de Florence à Rome, on passait au pied de Pérouse et ce nom sonore obligeait les honnêtes gens à gravir en omnibus la montagne où vécut Raphaël adolescent ; il était bien difficile alors aux personnes douées de quelque pudeur de ne point monter, le lendemain, à la blanche Assise, afin d'écouter, gazouillant dans l'azur, les hirondelles de saint François. Le reste de la terre franciscaine, Spello, Montefalco, Spolète n'avaient plus rien à dire aux voyageurs qui ne portaient point, en guise de bréviaire, les *Fioretti* ou la *Légende dorée*.

M. Schneider fut là-bas, en deux longues promenades, l'une au printemps, l'autre à l'automne, le pèlerin de cœur et d'intelligence avisée qui convenait aux souvenirs attendrissants ou pathétiques de l'Ombrie. Ce prosateur très fin est un poète qui, dans la figure pittoresque d'une contrée, recherche passionnément l'âme assoupie sous l'image visible. « Cette âme, dit-il, j'essaye de la faire voir et de la faire aimer. Elle est éparse dans les paysages, elle dort dans les vieilles pierres des monuments, elle est fixée pour jamais dans les tableaux et

les fresques des maîtres ombriens. J'ai donc le plus possible cheminé dans la campagne ; dans les haies, dans les sillons, j'ai fait la battue des souvenirs, j'ai déniché les traditions, fait envoler les légendes ; j'ai médité aussi devant les panneaux peints et les fresques murales... L'Ombrie est, avec Rome, la vraie patrie de l'âme, et chacun peut à son gré y choisir sa volupté. »

Volupté de très rare essence, où se mêlent des sensations fort diverses, même contradictoires. L'Ombrie historique n'est point l'Ombrie légendaire : ici, comme d'ailleurs en toute l'Italie, la tragédie côtoie sans cesse l'idylle ; parmi les roucoulements de colombes et le bêlement des moutons mystiques, on entend hurler les loups et glapir les vautours. Le bon et saint loup de Gubbio, que François d'Assise arracha aux horreurs du brigandage, qu'il convertit aux vertus de charité et dont il fit un personnage apostolique, ce glorieux loup fut le symbole des violences féodales au temps où le « petit [pauvre] » de Jésus-Christ appelait à lui et consolait comme par une homélie nouvelle des Béatitudes, les serfs martyrisés par leurs seigneurs, les humbles bourgeois et les artisans tyrannisés par les duretés du régime communal, les exilés que l'éternelle guerre civile jetait sur tous les chemins de

l'Italie, les lépreux, objet d'épouvante, qui, la face couverte d'un masque sinistre, agonisaient le long des sentiers, et ce monde obscur d'irréguliers et de naufragés échoués en dehors de toute hiérarchie humaine, voleurs, écoliers vagabonds, clercs équivoques, spadassins en quête d'emploi, patarins suspects à l'Église, ermites pratiquant dans les trous de rochers sur les plateaux de l'Apennin, au fond des steppes, un christianisme sauvage. Il fallait que la bénédiction du Père Séraphique s'étendit sur la misère sociale de l'Ombrie : alors seulement cet adorable pays, où le ciel est si doux, l'air si léger et si pur, les vallées si verdoyantes et la race si aimable, parut rayonner d'un sourire idéal. A partir de cette heure bienheureuse, nous pouvons l'imaginer, à notre gré, tout peuplé de figures angéliques, auréolées de lumière, revêtues de la tunique et de la capuche franciscaines, et cheminant, au son des luths et des flûtes, par les prairies scintillantes de rosée, empourprées de roses : un tableau de Fra Angelico, à l'orée de chaque bouquet de bois, en vue de collines ombreuses, au bord de claires fontaines.

Parmi les échos de l'histoire recueillis par M. Schneider, nous n'entendons pas seulement des chants liturgiques, la libre psalmodie des

petits frères mineurs, des tintements de cloches et *le Canlique au Soleil*. Des cris de guerre, des fracas d'armées, des plaintes de mourants, l'image douloureuse d'une incomparable défaite semblent se réveiller au passage du spirituel touriste tout le long de ce merveilleux lac de Trasimène, si joliment décrit par sa plume. « Il est d'une rondeur presque parfaite, rond comme une coupe aux bords très évasés et très plats. Par ce temps un peu voilé, l'eau est opaque et laiteuse ; un venticello y fait courir de longs frissons de moire. Trois îles : l'Isola Maggiore, l'Isola Minore, l'Isola Polvese, que le soleil atténué de septembre enveloppe d'un poudroïement, dormant sur la nappe... Deux voiles blanches glissent doucement. » Un jour, il y a deux mille cent vingt-deux ans, ce lac délicieusement bleuâtre, à l'arrière-plan de ses futaies de châtaigniers, au moment où le soleil se couche, roula dans ses eaux rouges de sang les légionnaires de Flaminius, embourbés, épuisés par la tentative désespérée de fuir à la nage, à travers les grandes herbes traîtresses, les Numides d'Hannibal. L'horreur de cette panique fut encore accrue par l'épouvante du tremblement de terre, où les soldats de Rome virent le geste méchant des dieux. Cette bataille inouïe est évoquée,

d'après Tite-Live, par l'écrivain d'une façon réellement éloquente. Voici d'abord « le froid et rusé Punique. Depuis le Serchio jusqu'au Trasi-mène, il traverse les boues pestilentielles, dodeliné sur son éléphant gitule... » Puis Flaminius : « Pauvre consul présomptueux ! A Arretium, il taxe de lâcheté la prudence de ses capitaines, accourt fanfaron à la prière des Cortonais dépouillés, traîne des provisions de chaînes et de fouets pour les prisonniers à venir, s'endort la veille au soir au bord du lac comme un simple touriste, sans reconnaître les lieux, ne comprend rien au matin dans le tumulte et le brouillard qui l'enveloppent, se bat comme un brave qu'il est, tombe d'un coup de lance et disparaît dans sa défaite. On ne put retrouver son cadavre. Le patriotisme romain n'a jamais insulté ses mânes. On sent dans le récit de Tite-Live une pitié généreuse pour ce malheureux et une gravité presque solennelle comme en présence des infortunes sacrées. C'en est une, en effet, et qui donne au paysage je ne sais quoi d'auguste. Des souvenirs et des choses s'est ainsi composée lentement une âme, éparse entre le lac et les monts. »

Ici, Childe Harold, touché par la tristesse de ce drame, consacra quelques vers de son pèleri-

nage à la mémoire du consul vaincu et, plus loin, dans cette île où se jetèrent sans doute les débris lamentables des légions meurtries, saint François d'Assise vécut seul, tout un carême, du jour des Cendres au jeudi saint, nourri d'enthousiasme et de la moitié d'un petit pain. Aussi les poissons du Trasimène, rassurés par l'ascétisme du Père, venaient à lui très volontiers, et, sortant de l'eau limpide leurs têtes recueillies, bouche béante écoutaient ses sermons.

Ici, un matin de septembre, passa la flotille pontificale menant Jules II et son Sacré-Collège au siège de Bologne. Plus loin, toujours à l'horizon prochain du lac, c'est le monastère de la Magione, où se réunissent pour conspirer contre la vie de César Borgia, les Orsini, les tyrans de Sienne et de Pérouse, et les propres lieutenants du Valentinois. César, averti par ses espions, attira plusieurs de ses capitaines à Sinigaglia, les prit d'un élégant coup de filet et les fit étrangler sans absolution.

Pérouse, en chacun de ses carrefours, garde la trace sanglante du temps des Baglioni, condottières et princes, contre lesquels l'Église romaine lutta si âprement. Mais voyez la variété des caractères et des rôles soutenus par les deux



Pontifes d'éclatant renom qui ouvrent le seizième siècle. Jules II entre dans Pérouse soumise, escorté de quelques cavaliers et d'une douzaine de cardinaux. « Gian Paolo écrit Machiavel, pouvait, ce jour-là, par un attentat audacieux, se couvrir de gloire. » Gian Paolo n'osa pas lancer ses spadassins sur le Pape magnanime. Léon X, quinze ans plus tard, appelle à lui Baglione, l'attend non au Vatican, mais au château Saint-Ange. A peine le pérugin a-t-il franchi le pont-levis, les sbires l'arrêtent, on le verrouille en un cachot, et, au bout de deux mois, on lui coupe la tête. Machiavel avait écrit, dans le *Prince* : « On peut espérer que Sa Sainteté Léon X rendra le Pontificat plus vénérable par sa bonté et mille autres vertus. » Il tentait d'espérer ainsi, alors que disgrâcié, ruiné, il mourait d'ennui et presque de faim. Mais il les connaissait bien, ces Médicis, et la phrase tragique citée par M. Schneider semble étrangement mêlée d'ironie et de supplication.

## Nouveaux « *Mirabilia Urbis Romæ* » (1).

Bien souvent, depuis des années très nombreuses, des personnes lettrées, prêtes à faire le voyage de Rome, m'ont posé la même question : comment doit-on se préparer au spectacle et à l'intelligence, soit historique, soit esthétique, de la Ville Éternelle ? Par quelle veillée d'armes, ou plutôt de lectures, peut-on se rendre digne de fouler le sol d'une cité au seuil de laquelle les pèlerins du vieux temps se prosternaient avec amour et dont ils baisaient la pierre en pleurant et en criant : « Salut à toi, Rome trois fois sainte, baignée du sang des martyrs ! » Jusqu'aux environs de l'an 1880, je répondais toujours de la même façon : « Prenez les gravures de Piranesi ; la *Lettre à Fontanes*,

(1) *Journal des Débats*, 10 décembre 1902.

de Chateaubriand ; pour les ruines de l'âge classique, le *Voyage* de Gœthe ; pour la grande impression pittoresque de l'ensemble, le *Voyage* de Taine ; ne négligez pas, si vous avez assez de force de caractère pour échapper à la séduction de l'ironie, les *Lettres* du Président de Brosses. Il a bien rendu, comme fit jadis du Bellay, certains traits originaux de la vie ecclésiastique de Rome, et, bien que, depuis la conquête italienne, cette vie se soit repliée et quelque peu dérobée, on peut encore y reconnaître çà et là les croquis crayonnés par le spirituel Bourguignon. Les *Promenades dans Rome* de Stendhal, sont bonnes à feuilleter, et les anecdotes atroces que cet écrivain a semées dans son *Histoire de la Peinture en Italie* sont toujours bien savoureuses. » J'ajoutais un dernier avis : une fois entré dans Rome, il convenait de fermer les livres et d'ouvrir les yeux, la révélation directe, émouvante ou caressante, d'une telle ville étant d'autant plus prompte qu'on l'embrouillait moins de littérature.

Mais depuis près de vingt-cinq ans, j'étais passablement embarrassé lorsque des touristes frappaient à ma porte et sollicitaient une petite consultation. Un personnage formidable, figure d'Apocalypse, basilic ou dragon tricéphale, l'in-

génieur, l'archéologue et l'architecte, s'est abattu sur Rome peu d'années après la chute du pouvoir temporel. La vieille capitale du monde chrétien, telle que l'avaient formée vingt-cinq siècles d'histoire, de révolutions, d'invasions, de dévastations, la cité universelle farouche et pompeuse, tragique et souriante s'est vu approprier aux conditions d'une capitale italienne sans cesse croissante. On a bâti sur les déserts intérieurs de Rome, démoli les quartiers populaires, aligné de longues avenues fastueuses, supprimé le Transtévère, enfermé le Tibre en une cage de granit, prodigué les ponts en feraille rigide, édifié des casernes sur les vignes des couvents dépeuplés, tandis que d'implacables antiquaires fouillaient, creusaient, bouleversaient d'abord le sol du Colisée, puis le Forum, amoncelant des hypothèses et des tas de briques, changeant les ruines vénérables en débris informes, multipliant les barrières, les tourniquets, les gardiens assermentés et méfiants, persuadés enfin qu'au fond des abîmes ouverts par leurs pioches ils découvrirait la relique insigne, le tombeau de Romulus. Ils l'ont trouvé, en effet. *Quære et invenies*. Fasse le ciel qu'ils ne songent point à chercher, sous l'Aventin, le tombeau d'Évandré, prince arca-

dien, qui eut là son toit de chaume, où, selon Virgile, chantaient les oiseaux dans un rayon d'aurore,

*Et matutini volucrum sub culmine cantus.*

Les alentours de l'Aventin étaient encore, en l'année 1900, la dernière solitude inviolée de Rome. C'est le désert pathétique de la voie Saint-Sébastien qui mène à la porte Capène, à la chapelle du *Quo Vadis?* à Cecilia Metella, aux catacombes de Saint-Calixte, aux nécropoles de la *via Appia*. A l'approche du soir, l'ombre sinistre des Thermes de Caracalla rampe vers les basiliques séculaires toujours closes, images d'une chrétienté et d'une civilisation mortes. Je voudrais bien que cette région demeurât sacrée, à l'abri de la profanation archéologique... seulement pour cinq ou six années encore.

La figure de Rome étant ainsi profondément altérée, les écrivains qui l'ont aimée et reproduite en son état ancien semblent d'une lecture moins intelligible et n'intéressent plus que les personnes, nées sous Louis-Philippe, qui séjournèrent, antérieurement à 1870 ou 1875, dans la Ville Éternelle. Sans doute, les monuments subsistent, mais la vie qui s'attachait à eux, vie végétale ou vie humaine, est désormais abolie

et le cadre naturel qui les reliait entre eux, les contrées vagues, les sombres avenues de grands arbres, les rues de mine [inquiétante, les jardins de monastères ont été recouverts par la ville nouvelle. On ne comprend plus rien aux gravures de Piranesi, depuis que tout élément pittoresque, populaire ou ecclésiastique a été éliminé des ruines comme des places publiques, des carrefours, même de l'intérieur des grandes basiliques. Vous ne reverrez plus ni la grande nef de Saint-Pierre, un jour de procession papale, ni la place Navone, avec ses charlatans, ses bateleurs, ses marchands d'antiquailles et de bouquins, et sa potence, ni l'arc de Titus, avec les échopes qui s'y étaient incrustées, ni le Forum *aux bœufs*, avec les gueux, dignes de Callot, qui rôdaient parmi ses décombres, ni le Colisée chargé d'arbres et de buissons, où le soleil d'avril faisait éclore des nappes de fleurs. Des descriptions de Taine, les trois quarts au moins sont lettre morte aujourd'hui : cherchez donc, vers minuit, sa place Barberini, « la place mortuaire », où pleurerait un mince jet d'eau retombant en une vasque marécageuse. La fontaine, toute neuve, lance une colonne d'eau bruyante entre quatre énormes candélabres qui portent chacun je ne sais combien de lanternes

à gaz éblouissantes. Cherchez, parmi les horreurs de la *via Merulana*, la merveilleuse avenue dont se souvenait Chateaubriand la veille de sa mort : « Voyez-vous toujours ce chemin fleuri qui va de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Marie-Majeure ? » On y marchait sous les platanes entre des murs de couvents parés de glycines, de clématites et de roses grimpantes. On n'y voit plus, flottant aux fenêtres des maçonneries, que des guenilles qui font regretter douloureusement les roses d'autrefois.

Or donc, l'ancienne littérature descriptive, comme le témoignage des arts du dessin, ne répondant plus à l'aspect présent de Rome, il fallait un livre nouveau à l'usage des voyageurs d'esprit cultivé, un *cicerone* qui fût bien au courant à la fois des résultats positifs obtenus par la recherche des archéologues et des souvenirs de l'histoire, j'entends de l'histoire médiévale, pontificale, impériale ou féodale, cette histoire sanglante, parfois satanique, l'ineffable tragédie qui commence par l'épouvante des invasions barbares, se prolonge dans les misères de la papauté, les violences de l'éternelle guerre civile et le deuil de l'Église jusqu'aux drames de la Renaissance, jusqu'aux splendeurs de la papauté triomphante. Il s'agissait d'écrire, en

quelque sorte, d'après le modèle des vieux *Mirabilia urbis Romæ*, le guide non plus du pèlerin allant vers le tombeau des grands Apôtres, mais du touriste lettré, du voyageur qui, au contact du passé, sait évoquer en lui-même une vision originale, une émotion toute personnelle. Ce livre, M. Maurice Paléologue vient de nous le donner sous le titre de : *Rome, notes d'histoire et d'art*, « suite d'esquisses, écrit-il, et de réflexions auxquelles le site romain, l'art, la légende, l'histoire ont tour à tour servi de thème ». L'auteur avoue que l'œuvre est incomplète et quelque peu décousue. La première de ces imperfections est une réelle qualité, l'autre était une nécessité. M. Paléologue a bien raison de ne conduire son visiteur qu'en présence des ruines, des monuments ou des peintures de premier ordre. Combien de touristes, dans leur hâte de tout explorer à la course, pêle-mêle sans choix artistique, essoufflés, mangeant mal, ne dormant que d'un œil, n'ont remporté de Rome qu'une impression confuse, le souvenir de leur *Bædeker* et, par-dessus le marché, la fièvre ! Trois semaines de tranquilles promenades éclairées par la lecture de ce livre, je dirais volontiers de ce *Bréviaire romain*, laisseront dans la pensée et l'imagination du pèlerin une



trace excellente et le désir de revenir à Rome. Quant au « décousu » de l'ouvrage, il me paraît n'être que la conséquence inévitable du « décousu » même de la Rome moderne. Dès lors que, en moins de trente ans, la ville des Tarquins, d'Auguste, de Grégoire le Grand, de Boniface VIII, de Jules II, de Sixte-Quint et de Pie IX a rejeté son vieux manteau de pourpre si étrangement bariolé par l'histoire de broderies multicolores, pour revêtir l'apparence banale, trop souvent emphatique, d'une capitale européenne, les *Mirabilia* flottent çà et là, isolés, à demi submergés par la monotonie des quartiers neufs, tantôt somptueux (*Via nazionale*), tantôt misérables (les *Prati*, l'avenue qui va de Saint-Jean-de-Latran à Sainte-Croix-de-Jérusalem). Au tableau d'ensemble qu'essayaient de tracer autrefois les écrivains, succède naturellement le catalogue descriptif et méthodique.

Mais ce catalogue est une œuvre d'artiste formé aux leçons de l'histoire. La superstition archéologique ne possède point M. Paléologue. Il ne prend point parti entre les systèmes qui se disputent la reconstitution du Forum. Il n'allume point de cierges sur le tombeau de Romulus. Mais il fait passer dans la tristesse des décombres d'inoubliables drames, l'ostension

du cadavre de César et la comédie jouée par Antoine près de la face pâle du dictateur ; la tête livide de Cicéron outragée, et ses yeux percés à coup d'épingle par Fulvia, femme du triumvir ; le supplice d'une pauvre petite vestale dont la lampe d'argile s'était éteinte, ou cassée, au temps de Domitien, supplice que raconte Pline le Jeune.

On sait que de grands travaux historiques, l'*Histoire de Rome au moyen âge*, de Gregorovius, les livres de Mgr Duchesne, du P. Lapôte, de Pastor ont rendu l'image singulièrement dramatique de la vieille Rome pontificale. M. Paléologue eut l'heureuse idée de rattacher aux basiliques, aux antiques églises, au château Saint-Ange, au Vatican, à Saint-Pierre, quelques-uns de ces plus émouvants souvenirs. C'est le trait le plus original de son livre. Désormais le touriste trouvera le commentaire saisissant de ces pierres muettes, impassibles témoins de scènes effroyables ou magnifiques. Parfois même l'écrivain détache du *Journal* de Burchard, le chapelain d'Alexandre VI, quatre lignes peu banales. L'archevêque de Cosenza, coupable de simonie, avait été descendu dans le *Sammarochio*, la plus horrible des oubliettes du Saint-Ange : « quatre murs sans la moindre fenêtre,

un lit de planches, une pailleasse, une couverture, un bréviaire, la Bible, les Épîtres de saint Pierre, un baril d'eau, trois morceaux de pain, une bouteille d'huile, une lampe ; l'eau, le pain et l'huile devant être renouvelés tous les trois jours ». Et cette bonne âme de Burchard ajoute, en soupirant : « Que le Seigneur tout-puissant daigne accorder patience au pauvre prisonnier ! »

Le Saint-Ange est, du haut en bas, hanté par des fantômes terribles. Mais c'est au fond du *Sammárocho* que vous rencontrerez, penché sur sa Bible, à la lueur de sa pauvre lampe, le plus lamentable de tous, un prince de l'Église qui adis fabriquait de fausses bulles aux approches du carême.

## A la Villa Médicis (1).

Chaque année, sous la coupole du palais Mazarin, où flotte la brume grisâtre de novembre, l'Académie des Beaux-Arts distribue aux nouveaux Grands-Prix de Rome des médailles, des éloges et d'utiles conseils. Assis sur quatre rangs de banquettes, dans la glorieuse *Corbeille*, ces jeunes gens, barbes blondes ou barbes noires — les sculpteurs — écoutent gentiment la harangue du président annuel, une barbe grise, mais illustre.

— Heureux, jeunes artistes ! Vous allez donc à Rome, Rome, l'orgueil et la joie de notre jeunesse, Rome où poussent les palmes qui ornent aujourd'hui les poitrines et les basques de nos vieux maîtres, Rome le sanctuaire de l'art. Le

(1) *Le Gaulois*, mercredi 23 novembre 1904.

divin Sanzio, Michel-Ange, ce colosse ! Allez et travaillez. Travaillez beaucoup. Ne songez pas à la fortune ; oubliez Paris. Aimez l'Italie. Voyagez en Italie quand vous aurez bien travaillé. L'Italie ! Terre de beauté ! Oubliez que le mont Cenis est percé d'un tunnel orienté vers Paris. Là-bas, vivez cordialement ensemble, en bons camarades. Ah ! les beaux ombrages de la Villa Médicis ! Féconde communauté d'idées, d'impressions, d'inspirations. Honorez votre directeur. Écoutez respectueusement ses avis, ses critiques. Il représente la tradition. La tradition est une chose vénérable. La dédaigner, c'est sauter dans l'inconnu, divertissement périlleux pour ceux qui ne sont pas très forts en gymnastique. Allez, mes jeunes amis. Vous partez avec du talent. Vous nous reviendrez peut-être avec du génie. *Amen !*

Ils partent donc, mais non plus comme ils partaient jadis, au temps de candeur religieuse où les Grands-Prix prenaient le chemin de Rome, passionnés et naïfs, pèlerins de l'art cheminant vers la Sixtine ou les Stances avec la foi profonde, assurés de voir, sur les sept collines de la Ville Éternelle, se lever l'aurore de leur renommée. En ces âges lointains, dont le livre de mon ami Maréchal — *Rome, Souvenirs d'un*

*musicien* — réveille en moi l'image, on voyageait en troupe joyeuse, à petites journées, comme sous Louis XIV. Toutes les routes menaient à Rome, on prenait volontiers la plus longue, le sentier des écoliers, la merveilleuse corniche de Gênes à la Spezia; on savourait à loisir cette délicate volupté, l'attente prolongée d'un bonheur certain. On sortait de France vers la mi-décembre.

Maréchal et ses camarades, retenus à Paris par la guerre de 1870, ne partirent qu'à la fin de février 1871. Par un long détour, par le Mans, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, ils arrivèrent lentement à Nice, sur le seuil de l'Italie.

Au delà de la frontière, au bord de la mer bleue de Gênes, la tristesse de leur cœur se dissipait peu à peu. Songez qu'à Niort ils avaient contemplé les débris d'une armée française, l'armée de Jaurès, cavaliers sans chevaux, artilleurs sans canons, fantassins sans chaussures, une armée de spectres suivant un drapeau en loques, relique sacrée, et l'amiral général, qui conduisait ce deuil!

La petite caravane — ils n'étaient que trois — après avoir goûté la mélancolie de Pise, la noblesse de Florence, la grâce riante de Sienne, la désolation farouche d'Orviéto, atteignit, au

delà de l'ancienne frontière pontificale, le désert de Monte-Rotondo. Là s'était accompli chaque année un rite traditionnel. Les anciens y accueillaient, embrassaient fraternellement les nouveaux. Ils avaient quitté de grand matin la Villa Médicis en petites carrioles champêtres.

Les centaures de l'Académie, Henri Regnault, Aimé Morot, montaient des chevaux d'apocalypse. On banquetait dans l'unique *locanda* de l'endroit, puis, par la via Nomentana, on reprenait la route de Rome. Sur le pont, en face d'un des plus solennels aspects de la campagne romaine, le directeur attendait ses nouvelles ouailles.

On gravissait, dans les premières ombres de la nuit, la pente du Pincio. Il était nécessaire de ne pénétrer dans la villa qu'en pleines ténèbres, afin de faciliter d'enfantines charges d'atelier, éternellement les mêmes, qui remontaient à Colbert, et dont les *nouveaux*, bons enfants, feignaient d'être les dupes.

Mais en 1871, deux mois après la mort de Regnault, toute gaieté étant éteinte, la réception fut dépourvue de brimades. On dîna sur la table, couverte d'une nappe blanche, avec l'argenterie de la maison, d'une façon naturelle, et non plus comme auparavant avec des fourchettes

de fer, trois chandelles mortuaires et le maître d'hôtel lugubrement travesti en capucin. On n'avait pas, cette fois, le cœur à la comédie. C'en était fait de l'allégresse, de l'insouciance d'autrefois.

\*  
\* \*

En réalité, le caractère et l'humeur de ces jeunes gens n'étaient pas seuls alors à se modifier. Un grand changement se préparait dans la vie romaine, dans la vie italienne, une évolution dont les amis de l'Académie de France n'ont peut-être pas un sentiment très clair et dont j'essaye d'esquisser quelques traits.

Oui, sans doute, lorsque, dans la cérémonie automnale des Grand-Prix, les maîtres chantent, sur la lyre, les félicités que Rome réserve à leurs disciples, les charmes de la Villa Médicis, la douceur du rêve artistique sous les chênes-verts du *Bosco*, ils ont bien raison, car ils parlent de leur propre passé, évoquent les souvenirs de leur jeunesse. Oui, la Villa était alors — sous l'ancien régime pontifical — un incomparable séjour de paix, de méditation, de travail. Rome semblait très lointaine, isolée, singulière,



d'autant plus captivante qu'elle différait plus de Paris, que pour arriver à la Porte du Peuple on devait, en un long et charmant voyage de voiturins, traverser la moitié de l'Italie, Lombardie, Toscane, Ombrie : lier connaissance avec Léonard de Vinci et les Sforza, avec Dante, Savonarole et les Médicis, et, sur les rives du lac de Pérouse, rencontrer l'ombre de saint François d'Assise !

Le Grand-Prix entrait dans Rome à demi initié déjà à l'Italie, déshabitué de l'admiration conventionnelle, de la discipline académique, de l'atelier où il avait peiné, espéré et désespéré tour à tour, de la vie parisienne, du quartier Latin, de l'arbre de Robinson.

Et, dès les premiers jours, Rome s'emparait des yeux, de l'esprit et de la conscience du nouveau venu par deux sensations très diverses : une sensation d'éblouissement et de respect religieux ; un sentiment de sécurité et de bien-être intime, comme le retour du voyageur au foyer paternel. Sans être un chrétien très fidèle et très pur, il se trouvait comme enveloppé de grandeur et sur le seuil d'un sanctuaire ; sans être très ferré en archéologie, ni bien au courant de l'histoire, par la seule apparition du Forum, par les tragiques ruines impériales du Palatin, la figure

sauvage du Tibre et les noms des lieux sans cesse entendus, Albano, Tusculum, Tivoli, la Via Appia, Ostie, il entrevoyait le prolongement d'une gloire très ancienne au delà des origines chrétiennes, l'œuvre d'une civilisation antique dont les augustes vestiges convenaient à la magnificence de l'Église universelle.

Les ruines de la vieille Rome n'étaient point, comme aujourd'hui, encloses de barrières, surveillées par des personnages galonnés ; on y pénétrait librement, sans tourniquets, ni tickets ; on y coudoyait la pittoresque vie populaire, le forgeron, le bouvier, le moine, le pèlerin. On y accédait par d'étroites ruelles marquées parfois d'un nom sinistre ; on en sortait par d'admirables avenues ombragées de grands arbres, et qui allaient, solitaires, silencieuses, jusqu'aux vieilles portes majestueuses, flanquées de tours, dorées par le temps, jusqu'à l'immense campagne où se déroulent, comme une file de spectres, les arches brisées des aqueducs. A la Villa Médicis, la plus haute demeure de Rome, loin des rumeurs de la ville, c'était encore la solitude. De leurs terrasses, de leurs ateliers soutenus par les vieux remparts, les pensionnaires contemplaient la steppe verdoyante de la Villa Borghèse et plus loin, par-dessus les

monts de la Sabine, le dôme bleu du Soracte répondant à la coupole bleuâtre de Saint-Pierre.

Cet isolement, peuplé de visions grandioses, d'émotions généreuses, assurait aux jeunes artistes la condition essentielle de toute fécondité intellectuelle, de la parfaite œuvre d'art, le recueillement.

\*  
\* \*

La vie romaine achevait la rénovation poétique et morale des pensionnaires. Rome, métropole religieuse du monde, les enchantait par l'originalité de la civilisation pontificale, la beauté de ses fêtes, de ses fonctions, où le Pape apparaissait à la fois comme évêque suprême et comme roi. L'harmonie du décor historique de Rome et de l'ancien régime ecclésiastique les charmait. Les Prophètes et les Sibylles de Michel-Ange, la Dispute du Saint-Sacrement et l'École d'Athènes n'étaient point alors seulement les bijoux d'un incomparable musée, mais les témoins d'une vie séculaire, l'âme même de l'Église manifestée par le génie de deux grands chrétiens.

Rome, cependant, ne troublait point la noblesse de ses visions par les distractions de la vie mondaine. Des trois ordres de la société, deux se dérobaient à la familiarité des hôtes de l'Académie : l'aristocratie papale, très fermée, qui vivait en ses palais parmi ses tableaux et ses souvenirs ; la bourgeoisie, médiocrement fortunée, timide, somnolente, qui ne faisait point la fête et se couchait de bonne heure. Restait le petit peuple, inculte, brutal et naïf, les artisans utiles aux artistes, modèles ou praticiens de marbre, les compères habitués des *Osterie*, les hôtes farouches du *Transtévère* ou de la *Regola*, les gens de la campagne romaine, qu'il ne faut pas confondre avec les figurants d'opéra imaginés par Léopold Robert ; les paysans énergiques, minés par la fièvre, enfantins et sauvages de Schnetz, d'Hébert, de Carolus Duran.

J'ai connu, il y a quarante ans passés, dans l'atelier d'Ulmann, un jeune assassin, Luigi, dont l'image est au musée du Luxembourg : un adolescent nu, assis de profil, une épée brisée à la main, sur les ruines de la cité.

Ces *popoladi* de Rome manquaient sans doute d'élégance morale ; ils plantaient trop volontiers leur terrible petit couteau entre les épaules du

prochain ; mais, dans leur violence même, ils agissaient tels qu'une force de la nature ; les uns rappelaient les campagnards du temps d'Évandre ; les autres, les dangereux artisans de la *Suburra* au temps de Catilina.

C'était un vestige de l'antique Italie. Les pensionnaires allaient à eux, entraînés par la sympathie qui attire l'artiste vers les réalités bien vivantes. Les plus grands artistes de la Renaissance, Michel-Ange et Benvenuto Cellini n'avaient point fait autre chose.

Goëthe, jeune homme, s'écriait : « Que je suis heureux, à Rome, de vivre enfin chez un peuple purement sensuel ! » Chateaubriand écrit : « Ceux qui n'ont plus rien en ce monde doivent venir à Rome pour y vieillir. » Parole joyeuse ou pensée attristée, c'est, au fond, le même sentiment, l'amour d'une ville sans pareille, caressante et consolante, très maternelle aux chrétiens, indulgente aux païens, un cloître tout inondé de soleil, tout empourpré de fleurs, où passait le souffle de l'histoire la plus grande du monde, où il était si doux d'errer, de se souvenir et de rêver !

Eh bien ! cherchez-la maintenant, vous ne la trouverez plus. C'est une capitale moderne, affairée, bruyante, où la bourgeoisie de la

banque, du comptoir et de l'usine monte comme une marée, où fourmillent les fonctionnaires, où le patriciat et l'Église semblent submergés, d'où le petit peuple, dont on a démoli le Transtévère, la Ripetta, la Regola, les Monti, s'exile aux abords ou au delà des murs, dans les énormes mesures de la porte Saint-Laurent, de la porte Saint-Paul, de la Porta Angelica. Les automobiles, les cafés-concerts, les brasseries à musique, les globes électriques, les hurleurs de journaux, les expositions d'art y sévissent tout autant qu'à Paris, à Vienne, à Chicago. Les bâtisses insolentes et vulgaires heurtent Saint-Jean-de-Latran, affrontent le Colisée, grimpent à l'assaut du Vatican.

Et le candide Grand-Prix, en abordant cette Babel, se frotte les yeux, étonné, anxieux. Étonnement, anxiété, désillusion, ironie, impatience, indiscipline, licence — artistique — toute la gamme psychologique évolue en son esprit. Il se décourage, il s'ennuie, il s'irrite, il s'acquitte de ses obligations par un envoi révolutionnaire. Et, six mois plus tard, l'Académie des Beaux-Arts, en séance publique, donnera sur les doigts à l'Académie de France.

Donc, il y a quelque chose de gâté dans ce Danemark-là.

L'apostolat esthétique de Rome décline visiblement. Mais le remède au mal ?

L'Académie des Beaux-Arts peut le découvrir et rajeunir la Villa sans couper un seul arbre, sans arracher une seule fleur du jardin Médicis.

## Rome à la veille de Mentana (1).

Entre la convention de septembre 1866, qui suivit la cession de la Vénétie, et la bataille de Mentana (3 novembre 1867), Rome présenta un aspect singulier. Les Italiens, aussi bien que les sujets du royaume ecclésiastique, sentaient vaguement que Florence, imposée comme capitale à Victor-Emmanuel par le Cabinet de Paris, n'était qu'une halte, longue peut-être, de la chevauchée royale entre Turin et Rome. On dressait, au bord de l'Arno, une tente pour abriter la Maison de Savoie, qui y séjourna juste le temps de ruiner les finances florentines : Pie IX, désespéré par le départ de l'armée française, hantée par le souvenir de sa fuite à Gaëte, en 1848, organisait hâtivement la force défensive

(1) *Journal des Débats*, 17 octobre 1911.



de sa royauté temporelle. Il appelait de Bretagne, de Vendée, de Belgique, de Suisse trois ou quatre bataillons nouveaux de zouaves.

Un officier français, le colonel d'Argy, formait à Antibes une légion de volontaires, les Antiboini. Le bon Kantzler, généralissime des troupes purement romaines, s'efforçait d'inspirer des résolutions héroïques à ses enfants de cœur en pantalon rouge. Il augmentait le nombre de ses gendarmes si odieux au petit peuple de Rome. On étayait de tous côtés le vieil édifice apostolique ; mais on n'y passait plus la nuit qu'en tremblant.

Il y eut cependant encore une belle journée dans ce déclin mélancolique de l'Église. Pie IX reçut solennellement, au camp des Prétoriens, en présence de toute son armée, la légion d'Antibes. Au milieu du champ sauvage enclos par les murailles antiques, couronnées de tours à demi effondrées, était dressé, sous un dais prodigieux de velours cramoisi frangé d'or, le trône du Pontife. Pie IX, tout en blanc, debout, entouré de sa Maison militaire et de ses prélats, assisté du cardinal Antonelli, bénissait d'un beau geste épiscopal compagnie par compagnie. Quand ce fut le tour des Antibois, le vieux colonel d'Argy arrêta son cheval de ba-

taille face au trône, leva le sabre et cria en français : « Vive le Pape-Roi ! » Quelques voix, dans la foule, répondirent : « Re d'Italia ! » La figure de Pie IX était rayonnante ; mais ce fut son dernier rayon.

L'automne de 1867 s'annonça très sombre. Garibaldi s'était réveillé tout à coup sur son roc de Caprera et ses partisans semblaient attendre de lui un coup de main pareil à l'agression dirigée si heureusement, en 1860, contre François II de Naples. Au nord et au midi de la péninsule, le condottière enrôlait sans trop de mystère la jeunesse italienne, et les ouvriers internationaux de toute démolition politique en Europe passaient les Alpes.

L'armée papale paraissait bien peu homogène. Zouaves et légionnaires, Bretons et Belges se regardaient de travers. Il était trop certain que les soldats pontificaux, les fils du Tibre fauve, ne brûleraient pas une cartouche. En 1870, ils s'enfermèrent allégrement dans leurs casernes, au nom de la fraternité italienne, tandis que le canon du roi ouvrait la brèche facile de Porta Pia.

Dès le mois d'octobre, les bandes garibaldiennes se mettaient en mouvement vers Ceperano, sur la frontière du Napolitain, et dans le

massif montagneux du Cimino, entre Pérouse et Spolète. A Rome, les bataillons de mercenaires s'essayèrent tous les jours à de savantes manœuvres sur la place Saint-Pierre, à la Farnésine, entre Saint-Jean-de-Latran et Santa-Croce. Je les ai vus alors bien souvent, zouaves ou Antiboïens, courir de la grande basilique à la petite église, à travers les mûriers, baïonnette en avant, ou se défilant, avec toute l'astuce que commande une sereine théorie, le long des vieux murs. Cette année-là, l'*ottobroda* fut grise et pluvieuse, et la fête des vendanges ne passait plus en chantant, vers le soir, sur le parvis de Saint-Jean. Au fond de la plaine, les montagnes latines, si belles à contempler de la terrasse de la basilique, étaient comme drapées d'un voile funèbre et les pins-parasols qui avoisinent la porte San-Giovanni se dressaient comme éplorés dans le brouillard de ces tristes jours. Mais, sous le portique de la haute église, se tenait à l'affût, chaque après-midi, à demi dissimulé derrière les grilles, un personnage dont la face mélodramatique et la barbe noire trop longue présentaient le type classique du conspirateur italien. Sans bouger, durant des heures, il suivait d'un regard dur l'évolution des soldats mercenaires. Parfois, il prenait une note rapide

sur un carnet ; ou bien il jetait un coup d'œil méfiant du côté de cet étranger qui, assis sur le parapet de la terrasse, assistait si fidèlement, lui aussi, aux manœuvres de cette infanterie maudite. Un jour qu'une averse m'avait obligé à m'abriter sous le portique, l'homme vint brusquement à moi et me dit, d'un ton de pompeuse courtoisie :

— Monsieur, est-il vrai que la France envoie au Pape une armée nouvelle et qu'on prépare au Quirinal l'appartement du maréchal Canrobert ?

— Monsieur, répondis-je très poliment à la barbe farouche, je l'ignore, mais la chose n'est point impossible.

Aux environs du 20 octobre, garibaldiens et zouaves échangeaient les premiers coups de fusil dans la région d'Anagni et les maquis de Ceperano. Le jour où je vis le sombre observateur de Saint-Jean-de-Latran épier, du haut de mon propre siège habituel, sur la crête du rempart, les lointains de la voie Prénestine, il me parut que l'heure était propice pour mettre mon passeport en règle et m'apprêter, selon les événements, à un retour franchement précipité vers le baccalauréat de novembre, que les affaires particulières de Pie IX ne me permettaient point d'ajourner.

Je me rendis donc, le lendemain matin, à Monte-Citorio, où je dus expliquer à des sbires très nerveux pourquoi j'étais venu à Rome, à quel titre je logeais à l'Académie de France, n'étant point artiste et prix de Rome, pourquoi je choisissais, pour m'en aller, la route de Pise, pourquoi enfin, étant donné, sur ce passeport délivré jadis en vue de l'École d'Athènes, sept années consécutives de visas italiens, je me trouvais toujours quelque part en Italie. Quand l'interrogatoire fut terminé, on me conduisit dans une grande salle très clarteuse et l'on me dit d'attendre.

J'attendis une bonne demi-heure, au milieu de la salle, debout, seul, avec une sensation singulière de curiosité inquiète. Tout autour des quatre murailles étaient rangées cinq ou six tables enveloppées d'écrins de soie verte par le haut, de jupons de serge verte par le bas. Impossible de surprendre même l'ombre de la spia que pouvait recéler ce savant appareil. D'ailleurs, silence parfait. J'eus le loisir de rappeler à ma mémoire tous les exemplaires de confessionnaux étranges aperçus dans les églises d'Italie, de Venise à Syracuse. Puis je songeai au Saint-Office et aux grands Papes inquisiteurs à Pie V, à Clément VIII. J'étais certain, absolu-

ment certain, que quelqu'un se tenait caché derrière chacun de ses écrans verts, et souhaitais vaguement d'aller me promener n'importe où. Tout à coup un frémissement léger glissa sur la soie d'un écran, une tête très fine de prêtre surgit lentement par-dessus, puis une main qui me tendit le passeport avec une grâce bénissante.

— Dieu vous garde, me dit le prêtre, d'une voix onctueuse. Mais ne tardez point à quitter Rome : le visa ne vaut que pour trois jours, à partir de ce soir à minuit.

Et la tête plongea derrière l'écran. J'étais libre.

Sur la place Colonna, dans le Corso, il y avait quelque émoi.

Les gens se parlaient tout bas, avec des mines d'effarement. Des groupes graves regardaient vers la porte du Peuple. Des gamins couraient du même côté. Je suivis le courant. En chemin, j'appris d'un obligé barbier qu'on se battait ferme du côté de Viterbe et que Garibaldi marchait, dans la région étrusque des États romains d'acropole en acropole, à la tête de 20.000 chemises rouges. On le croyait maître de Terni et de Narni. La figure des boutiquiers s'allongeait visiblement, d'aimables galopins, les *monelli* en

bonnets de papier, échappés des ateliers de marbre du Baduino, parlaient d'attendre, le lendemain, le général à Ponte-Molle. Sur la place du Peuple, grande surprise. La porte colossale de Paul V était fermée aux trois quarts, et, en avant d'elle, à l'intérieur, on élevait une barricade de fassines et de briques barrant la voie, de Santa-Maria-del-Popolo à la caserne des carabiniers. La foule maintenue à distance respectueuse par les gendarmes, contemplait l'opération pontificale avec le calme triste qui est le propre du peuple romain. Quelques barbes noires de carbonari pointaient çà et là, assis sur les degrés de l'obélisque le dos appuyé à l'un des lions de granit accroupis autour des fontaines, le garibaldien mystérieux de Saint-Jean-de-Latran, les yeux à demi-clos, la face presque joyeuse, voyait passer en songe la marche triomphale du grand condottière et la fuite lamentable de la cour apostolique. Midi sonna et les augustins des Santa-Maria-del-Popolo firent tinter l'Angelus. Les monelli jugèrent à propos de siffler. Mais les gendarmes se retournèrent avec de mauvaises figures, et les jeunes patriotes, très graves, portèrent leurs regards vers la coupole de Sixte IV, où se posait, présage sinistre, un vol de corbeaux.

*Ave Maria, gratia plena*, murmura [derrière mes épaules une voix connue.

C'était un de mes plus chers amis de la villa Médicis, un peintre d'humeur gaie, que cette agitation du Saint-Siège divertissait singulièrement.

— Tu sais, me dit-il, cela va mal. On ferme Rome. Demain, tu seras la souris dans la souricière. Et j'en suis fort aise. Tu nous conteras le soir, après dîner, des histoires de Papes de l'ancien temps.

La montée du Pincio était gardée militairement. Nous rentrâmes à l'Académie par l'escalier de la place d'Espagne. A la villa, on avait des nouvelles sûres venues par l'ambassade. Les garibaldiens étaient battus et dispersés au midi. L'armée ecclésiastique se portait au nord. On attendait à Civita-Vecchia l'escadre française portant l'armée du général de Failly. Le lendemain, jusqu'au soir, les trains marchaient encore sur le ligne des Marennes. Il me restait vingt-quatre heures.

Je n'oublierai jamais la fin de cette journée. Rome, sous la pluie fine, semblait vide et morte. Partout des patrouilles de carabiniers. De loin en loin, un prêtre ou un moine, marchant très vite, avec un visage d'enterrement. Les cloches de l'île *Sonnanjé* muettes comme en un jour de



Vendredi-Saint. Autour de Saint-Jean-de-La-tran, sur les avenues de l'Esquilin, le désert absolu. Au campanile de Saint-Jean, dont les chanoines avaient oublié les vêpres, un capucin scrutait, à l'aide d'une longue-vue, la campagne désolée de Marino et d'Albano. Le Forum, du Colisée au Capitole, avait une beauté tragique de Campo-Santo. Je ne l'ai jamais plus admiré et mieux aimé qu'à cette heure-là. Au crépuscule, je lui dis adieu, en murmurant, dans l'ombre des Saints-Cosme-et-Damien, la parole désespérée de Jérémie : *Quomodo sedet sola civitas plena populo ? Facta est quasi vidua regina gentium.*

Et quelle nuit lugubre ! Après le dîner, je descendis de l'Académie au Corso. La place d'Espagne, la via Condotti étaient noires, sans une âme ; au Corso, de lourdes et lentes patrouilles de gendarmes ; contre les murs du palais Rospigliosi, immobiles, toujours des gendarmes. Le café de Rome, en face de San-Carlo, était encore ouvert. A travers les glaces ternies par le brouillard, à la clarté de deux lampes mortuaires, Angelo, le garçon légendaire qui ressemblait à un *famulus*, très fané de très vieux cardinal, Angelo, tout blême, les bras croisés, se tenait devant le comptoir.

Un unique client, dans un coin, lisait l'unique journal autorisé en cette maison, *l'Osservatore romano*. C'était un enseigne de vaisseau, en uniforme, mon cher camarade de collège Bénier, qui commande aujourd'hui *l'Aréthuse*. Il était venu de Civitta, apportant des dépêches à l'ambassade. Son aviso précédait de quarante-huit heures la flotte accourant au secours de Pie IX. Nous nous fîmes fête l'un à l'autre, parlant des temps lointains, jusqu'au moment où Angelo, soufflant l'une des deux lampes, nous invita, d'une voix sépulcrale, à battre en retraite.

Au dehors, il pleuvait à verse. Suivis à vingt pas par trois gendarmes, nous remontâmes la via Condotti. A Bocca di Leone, Bénier me quitta pour rentrer à l'hôtel d'Angleterre.

Je gravis l'interminable escalier de la Trinité-des-Monts. Le long de l'Esplanade menant à la villa Médicis, sous une averse violente et la chute des feuilles mortes, je voyais surgir au loin, comme d'un abîme de ténèbres, la figure vague de Saint-Pierre et du Vatican où brillaient aux trois étages du palais pontifical, les trois lampes éternelles, la dernière lueur veillant, encore, à travers les brumes du Tibre, sur la nécropole apostolique.

Le lendemain, de trop bonne heure, Ambro-

gio, le domestique des pensionnaires, lequel était un peu fou, me réveillait rudement.

— Monsieur, hâtez-vous ! Le dernier train pour Civitta-Vecchia va partir. Et puis cela sera fini. On barricadera la porte Majeure comme les autres.

En un tour de main, il me bâcla une valise désordonnée. Un fiacre m'attendait. Via ! Il était vraiment temps de sauter hors de la souricière.

Ce train de suprême exode se composait de deux voitures de troisième classe. La première était pleine de légionnaires. L'autre renfermait sept voyageurs et six gendarmes. En face de moi était assis mon conspirateur à barbe de mélodrame et, à ses côtés, une jeune fille.

Le père compta les voyageurs du regard.

— Treize ! grogna-t-il avec une grimace. Nombre maudit !

Sa compagne haussa légèrement les épaules et dit tout bas : *Schiochezze ! Sottises !*

C'était une jolie fille, bien qu'un peu sombre de physionomie. Ses yeux fatigués trahissaient une nuit de larmes. Elle était en grand deuil et, sur sa chevelure noire, se déroulait la mantille de dentelle des filles élégantes de la petite bourgeoisie italienne.

On nous fit attendre six quarts d'heure le départ du train. Au dernier moment, un sbire, escorté de deux carabinieri, ouvrit les portières, demandant, non sans quelque brutalité, les papiers.

Il étudia longuement, le passeport, puis le visage du *Carbonaro*. Le premier lui paraissait même plus en règle que le second.

— Vous êtes de Frosinone. Qu'allez-vous faire à Civitta-Vecchia?

— Voir un ami.

— Quel est cet ami?

L'homme hésitait à répondre. Une étincelle avait lui dans ses yeux. La jeune fille regarda le sbire en face et, d'un air nonchalant :

— Mon fiancé, Antonio, un garçon de Velletri.

Sa voix était mélodieuse et douloureuse. Le sbire se contenta de l'explication. Il referma la portière. Le train se mit en marche, comme à regret, avec un sifflement plaintif. A l'entrée du pont du Tibre, il s'arrêta et feignit de reculer vers Rome. Sur la rive droite, la funèbre plaisanterie recommença. Le *carbonaro* mâchait rageusement sa moustache et disait, presque à haute voix :

— *Canaglie!*

Mais, au bout du wagon, brisés par les patrouilles de la veille, les bons gendarmes dormaient et n'entendirent point.

Dès la première station, à Palo, on longe la mer. Elle était houleuse et grise. Il pleuvait toujours. Les deux voyageurs interrogeaient anxieusement l'horizon, du côté de la France. Mais rien n'était en vue qu'une voile de pêcheur.

Le père eut un sourire de contentement.

— L'autre pourrait arriver à temps, dit-il.

Jusqu'à Civitta, ils n'échangèrent pas une parole. La jeune fille regardait toujours la haute mer sauvage. A l'arrivée du train, ils disparurent comme par enchantement.

Les Antiboïens occupaient la ville depuis vingt-quatre heures, l'hôtel Orlando était plein d'officiers bruyants. J'ai passé là une nuit détestable. A deux heures du matin, le colonel d'Argy fit tirer un coup de canon à la citadelle et battre la générale dans les rues, je n'ai jamais su pourquoi, l'hôtel se trouva sens dessus dessous. Je vois encore le vieil officier précédé d'une énorme lanterne traversant la place boueuse, suivi de son état-major. Puis le tocsin se mit de la partie et, pour finir, le clairon des zouaves. *Tuba mirum*. A quatre heures, le colonel, toujours

illuminé par la lanterne, rentra à l'hôtel, très satisfait de sa promenade, et le charivari d'Apocalypse se tut. A six heures, je courais à la gare afin d'y prendre le train de Pise.

Malheureusement, les gendarmes barraient le chemin au delà de la porte de la ville, à la hauteur de l'entrée du bague. On attendait un convoi de Garibaldiens capturés l'avant-veille sous Velletri. Une vingtaine de personnes étaient groupées au bord de la route : au premier rang, mon *carbonaro*, plus ténébreux que jamais, et sa fille, pâle comme si elle allait mourir.

Toute frissonnante au souffle froid de la mer, la pauvre enfant épiait avec angoisse les issues de la gare. Bientôt le convoi parut et, chancelante, elle s'empara du bras de son père. Les misérables étaient bien deux cents, presque tous tête nue, la chemise rouge en lambeaux, quelques-uns pieds nus, déguenillés, ou couverts d'uniformes baroques ; des jeunes, presque des enfants ; des vieux à barbe grise, pareils à des modèles de Père Éternel ; un garçon de quinze ans, épaules et jambes nues, n'avait pour tout vêtement qu'une toile cirée, peinte en vieux chêne, attachée par une ficelle autour de ses reins.

Les plus robustes portaient des menottes. La

procession sembla longue, car ils allaient à petits pas, exténués, grelottants, affamés. Les zouaves les soutenaient avec pitié, comme prisonniers de guerre ; les gendarmes les reconfortaient à coups de crosses de carabines. Tout au bout du cortège, se traînaient les blessés. Je compris au sanglot étouffé qui montait à la gorge de la jeune fille qu'Antonio, « le garçon de Velletri », figurait dans cette arrière-garde éclaboussée de sang. C'était un grand gaillard, aux yeux noirs très doux, qui, en temps de paix, devait être bon compagnon et joyeux joueur de paume, mais qui, pour le quart d'heure, avait l'épaule gauche fracassée et une piqûre de baïonnette dans la joue assortissante. Impassible, le front hautain, presque souriant, il passa devant le père et la fille, et la fiancée en deuil murmura alors, assez haut pour qu'il pût le recueillir, le mot qui réchauffe le cœur des joueurs malheureux : *Speranza !*

Sur le seuil de ce bague, c'était un démenti touchant à la sentence dantesque : « Laissez toute espérance, vous qui entrez...

Les vaincus de l'Église s'engouffrèrent silencieusement sous la voûte surmontée de l'écusson papal, avec la tiare posant sur les clefs entre-croisées de saint Pierre. Les carabiniers

rouvrirent alors le chemin de la gare. Le train de Pise se fit longtemps prier avant de s'ébranler. De l'autre côté de Civitta-Vecchia, bien loin, sur la grève, je vis une dernière fois la fiancée d'Antonio ; les pieds mouillés par l'écume, elle regardait toujours la mer méchante, et son père, avec un geste violent, lui montrait à l'extrême horizon, vers les bouches de Bonifacio, deux longs panaches de fumée noire qui serpentaient dans le ciel pâle, et couraient d'une effrayante rapidité vers les côtes pontificales.



## Les grandes et les petites misères du touriste en Espagne (1).

Je ne dirai rien ici du climat de l'Espagne : ce n'est pas la faute des Espagnols si l'été est terrible chez eux et si la neige tombe quelquefois à Madrid dès les premiers jours d'octobre. Du 17 au 19 septembre dernier, le thermomètre y est descendu brusquement de quinze degrés. Je me tairai sur la cuisine : l'appétit et le goût, étant la chose la plus subjective du monde, j'estime qu'il est peu raisonnable de décrier la table où tant d'autres s'asseoient avec délices. Je ne veux noter que les inconvénients et les ennuis qui dépendent des mœurs et d'une fâcheuse indifférence pour les agréments de la civilisation d'Europe.

(1) *Journal des Débats*, 23 octobre 1894.

## I

*Les mesures sanitaires.* — C'est une toute petite misère. On sait que, chaque année, tout ce qu'il y a en France de melons lymphatiques, de pêches vicieuses et de fallacieuses tomates va droit, en vertu de la loi des causes finales, aux estomacs délabrés, qui sont la raison suffisante de ces fruits pernicieux. Une multitude de voies digestives se troublent. Des bruits vagues de choléra flottent çà et là ; les journaux les recueillent ; une fois de plus, le monstre asiatique est signalé. Des Pyrénées à Gibraltar, la péninsule tressaille alors, et pousse le vieux cri chevaleresque que Sancho Pança ne comprenait pas bien : « Saint Jacques, fermez les Espagnes ! » Et les Espagnes se ferment. Les ports deviennent inaccessibles aux passagers partis de Marseille ou de Bordeaux. Sur les frontières de terre, la porte demeure, depuis trois ans, entr'ouverte. A Port-Bou ou à Irun, les gendarmes vous poussent, à la descente du wagon, vers un bureau, où veillent les gardiens de la santé espagnole. Ceux-ci, sans vous avoir regardé, vous délivrent un certificat témoignant de votre mine rassurante : « Le señor X... ne présente aucun

soupçon de choléra. » A votre première station, à Barcelone ou à Saint-Sébastien, vous êtes tenu de montrer ce diplôme aux docteurs municipaux, et cela, *durant sept jours* (nombre mystique), sous peine d'une amende allant de quinze à 500 pesetas (la peseta vaut 80 centimes). Ces médecins sont d'ailleurs fort accommodants.

Le temps des Sangrados est passé. Ils ne vous saignent point à blanc, ne vous font point boire d'eau chaude. Ils se gardent bien de vous tâter le pouls ou de vous prier de tirer la langue. Ils écrivent une simple ligne sur le certificat de frontière : « S'est présenté aujourd'hui *sans changement.* » Ils timbrent la formule aux armes de la ville et le tour est joué. Au bout de trois jours, le voyageur, mieux informé, voit qu'il n'a affaire qu'à des médecins pour rire et fait l'économie des quatre dernières visites.

## II

*Les chemins de fer.* — Ceci est la suprême misère, l'une des plaies vives de l'Espagne. Ce noble pays ne paraît pas soupçonner encore le rôle des chemins de fer dans la vie moderne. Il n'y voit assurément qu'une suite de diligences qui marchent à peu près aussi vite qu'au temps

des mules, à l'aide d'une machine où l'on a mis de l'eau bouillante. Depuis quinze ans, je n'ai remarqué ici aucun progrès, sauf l'invention du Sud-Express, *Paris-Madrid-Lisbonne*, qui vous prend la bagatelle de 50 p. 100 d'augmentation de prix pour vous prêter un fauteuil très dur, immobile, plus incommode que les banquettes ordinaires, et un tiroir dans la cabine à sommeil, où les voyageurs s'empilent nocturnement les uns au-dessus des autres et parviennent, parfois, à s'endormir, les malheureux ! Mais que dire des trains vulgaires, qui n'ont point encore le frein Martin, et des antiquiques voitures qui sonnent la ferraille, et des housses, que ne baigne jamais l'eau de l'Ebre, du Tage ou du Guadalquivir, et des compartiments trop étroits, en gros velours cramoisi, où l'on passe quinze heures, par trente-cinq degrés de chaleur ? Quel congrès d'ingénieurs a fixé les heures des départs, immuables depuis l'origine des lignes espagnoles, heures si ironiquement tardives que l'on se demande parfois comment on quittera la ville où l'on a eu l'imprudence de s'arrêter ? Là-bas, le train omnibus fait vingt kilomètres à l'heure, le train-poste une trentaine, l'express cinq ou six de plus. Mais l'express est en Espagne un fruit rare. Il y en a un de Valence à Bar-

celone. Il n'y en a pas de Barcelone à Valence.

De Saragosse à Madrid, il passe, venant de Barcelone, trois fois par semaine, à deux heures quarante-cinq minutes du matin. De Madrid à Séville et Cadix, trois express hebdomadaires, partant de nuit. De Madrid à Irun, l'express est encore nocturne. Il arrive à Burgos à cinq heures du matin, dans une gare lamentable, loin de la ville. Il n'est pas possible de visiter, entre deux trains, la curieuse Avila, la cité de sainte Thérèse, une relique du moyen âge espagnol. On peut y coucher, dans une hôtellerie picaresque, dont le souvenir fait frémir. On arrive à Grenade à l'entrée de la nuit ; on en peut sortir par deux trains uniques : l'un, omnibus, à quatre heures du matin (la gare est dans les champs, à une demi-heure de voiture des hôtels) ; l'autre, le train mixte, qui manœuvre dans toutes les stations pour accrocher des marchandises, vers neuf heures du matin. Sur cette ligne, les pentes de la Sierra sont si violentes que, si le vent souffle au nez de la locomotive, celle-ci, haletante, essoufflée, s'arrête en plein désert.

Le régime intérieur des gares est extraordinaire. Que l'on parte ou que l'on arrive, surtout à une station intermédiaire entre les deux points extrêmes du trajet, il faut se frayer un chemin,

sur le quai, à travers une foule bruyante, munie d'éventails, des amis agités qui se reconduisent ou s'attendent, des jeunes filles, souvent charmantes, qui vont et viennent à trois ou quatre en se tenant par le bras, des mendiants qui escadent le marchepied des voitures, des marchandes d'eau fraîche ou d'eau ardente, de jeunes polissons oisifs qui sont là par curiosité vague. Le train s'est arrêté, la portière s'est ouverte, vous croyez bonnement descendre, fatale erreur ; il monte quatre personnes d'humeur joyeuse, qui sont venues embrasser vos compagnons de route. Vous voilà bloqué. On n'a d'autre parti à prendre que de bousculer courtoisement, à coups de coude et de valise, toute la vagonnée. Le procédé ne blesse personne, car il est emprunté aux mœurs du taureau dans le cirque, et le taureau, ici, a toujours raison.

Je dois dire que les employés et chefs de gare espagnols sont d'une obligeance parfaite pour les étrangers et s'emploient aimablement à leur découvrir une place vacante, opération parfois difficile, tant le matériel est restreint. Il est vrai que les Espagnols ne pratiquent pas la fraude, qui s'étale chez nous si impudemment : deux voyageurs s'attribuant la possession de huit places à l'aide d'un parapluie, d'un pardessus, d'un

roman, d'un sac de nuit et d'un *Figaro*. « Complet », disent-ils au nouvel arrivant. En Espagne, le règlement interdit sévèrement l'exercice de cette industrie.

Un homme, cependant, semble porter en soi la conscience mélancolique du chemin de fer de l'Espagne : c'est le chef du train qui, à chaque station, six ou sept fois par heure, invite les voyageurs à remonter en cage, même quand personne n'en est descendu. Il ne jette pas un cri alerte, clair de son, pareil au nôtre : *En voiture!* (train omnibus) *En voiture, messieurs!* (train express). Mais il psalmodie longuement d'une voix désespérée, ces mots : *Señores viajeros, al tron*. Il traîne sur la dernière parole avec un *tremolo*, presque un sanglot, digne de l'Ambigu, qu'il laisse s'éteindre comme en s'engouffrant au fond d'une fosse. Les voyageurs capables de recevoir des impressions graves sentent alors passer sur leur front un souffle de *Requiem*. Je vous assure que, la nuit, dans Morena, parmi les horreurs géologiques de la Vieille-Castille, cette lamentation est d'un grand effet. Le brave homme semble clamer : « Allons, pauvres âmes en peine, reformez le convoi mortuaire et reprenons la marche solennelle de cette petite pompe funèbre ! »

## III

*La fausse monnaie.* — Misère toujours et partout menaçante. C'est une inondation. Il faut se méfier des garçons de café, cochers, marchands de cigares, barbiers, d'un bon tiers du genre humain. Si l'on vous rend une *peseta*, retournez-la sept fois entre vos doigts, faites-la sonner sur le marbre d'une table, au besoin sur le pavé du chemin, et ne la déposez qu'avec angoisse dans votre porte-monnaie. Les fausses monnaies sont joliment fabriquées : l'odeur du cuivre et le son louche les trahissent à peine. Cependant, si la face du jeune Alphonse XIII prend, au renflément des joues et au bout du nez, un reflet jaunâtre, n'en doutez pas, le roi, je veux dire la *peseta* ou le *douro* est bien malade. Mais la belle industrie, florissante et fructueuse ! L'autre jour, Séville et l'Andalousie se sont réveillées fort émues en apprenant qu'un gros fabricant de lits de fer et de cuivre, industriel notable et longtemps honorable, se voyait accuser hautement de faux monnayage, et occupait le juge d'instruction, tout en demeurant en liberté sous caution. La fortune du personnage s'était faite avec une prodigieuse rapidité, que ne justifiait



pas pour l'opinion la vente des lits de cuivre. En même temps, la *Revue minière* de Madrid publiait un article à grande sensation, intitulé : « La frappe de l'argent en Espagne ». Elle établissait, chiffres en main, qu'en décembre 1892 le Banco, la Banque nationale, détenait pour 132 millions de monnaie d'argent ; que, depuis lors, ni la Banque ni l'État n'avaient acheté un seul lingot, n'avaient frappé un seul écu et que, néanmoins, l'encaisse de la Banque était présentement de 232 millions en argent. Différence, 100 millions, dus à la frappe frauduleuse et occulte. Le faux monnayeur gagne, selon la *Revue* 2 pesetas par douro, soit 1 fr. 60 par pièce de 4 francs, soit 32 millions de pesetas vraies qui sont dans les poches des fondeurs de douros faux.

Que ces chiffres énormes n'épouvantent point le touriste ingénu ! La plaie n'est point mortelle, car la pièce fausse a ici sa valeur de convention tacite. Ne tentez pas de la faire passer pour bonne, à la façon de l'astucieux bourgeois parisien à qui sa cuisinière a rapporté une piastre du Chili ou un ducat de Ferdinand II de Naples. Vous n'y réussiriez point. Non, mais présentez-la franchement, comme mauvaise, aux facteurs du chemin de fer, aux cochers, en un mot à ces

*caballeros* mêmes qui vous l'ont glissée dans la main et sauront la rendre à d'autres mains chrétiennes. Ils la reprendront volontiers pour la moitié ou les deux tiers de sa valeur apparente. A ce trafic, vous perdrez quelque peu — pour deux minutes — de l'estime de vous-même ; mais vous serez rentré en partie dans votre argent, et vous aurez pratiqué les mœurs étrangères, ce qui est la vraie manière de voyager. Si ma théorie est immorale, c'est aux gendarmes espagnols, ministres de la loi, que je la dois. C'était à Cordoue, en 1880, par une nuit tiède de septembre, tandis que toutes les cloches sonnaient éperdument pour la naissance de l'enfante, fille aînée d'Alphonse XII. A la gare, parmi les sous donnés à un porte-faix, s'était trouvée une pièce de deux *pesetas*, tout à fait déteinte, que je traînais sans espérance depuis huit jours. L'honnête garçon me la rapporta, sollicitant une pièce bonne à la place de la mauvaise. Je lui répondis que mon intention n'avait point été de le gratifier d'un si riche pourboire et remis en poche la monnaie délictueuse. Alors, il alla consulter les deux carabiniers de faction à la gare, qui se mirent à rire avec bonhomie. L'homme revint, me tendit tous les *centimos* de billon reçus de moi, et me dit : « Reprenez tout

ceci et donnez-moi en échange les deux pesetas de cuivre. Messieurs les gendarmes pensent que cela me sera plus profitable. » Ce qui fut fait. Et les gendarmes riaient toujours, au chant des cloches, caressés par un rayon de lune.

## IV

*Les mendiants. Les serenos. La barbarie de l'enfance.* — En Espagne, les mendiants sont légion. Le mendiant mâle pullule au soleil. Il lui manque toujours un bras, une jambe ou le nez. La femelle, vieille, lépreuse, spectrale, encombre les porches des églises. Le mendiant n'est point trop gênant. Il vit sur l'Espagnol, qui est charitable, et tourmente modérément l'étranger. Je ne reproche aux mendiants d'Espagne que la médiocrité de leur aspect pittoresque. Ne cherchez point parmi eux les gueux de Callot, qui se rencontrent encore en Italie, mais seulement dans les petits cours, à Ravenne, à Orvieto, à Viterbe, à Palestrina. Avant dix années, les derniers seront morts. Quant aux gueux d'Espagne, ils seraient vraiment bien aimables s'ils renonçaient à promener dans les

cafés leurs personnes sordides, leurs effroyables guenilles et leurs patenôtres.

Le *sereno* est, en Espagne, une façon de moustique humain. C'est l'alguazil de nuit qui, à partir de neuf heures, prend possession de la ville, une pique fort pointue et une lanterne d'une main ; de l'autre, un énorme trousseau de clés cyclopéennes, les clefs des maisons du quartier qui sont abonnées à sa garde vigilante. Il frappe les pavés de sa pique, ainsi que font les veilleurs de Constantinople, et dérange ainsi et éloigne les voleurs ; il les arrête rarement. Mais qu'un honnête promeneur se tienne assis, après dix heures du soir, sur les bancs des squares de Séville ou, à Madrid, en plein Prado, sur le degré de pierre qui longe le jardin botanique, le *sereno* marchera droit à lui, la lance en arrêt, pour le déloger. A partir de minuit, le *sereno* se transforme en horloge : de demi-heure en demi-heure il crie l'état du cadran sur le ton lamentable de l'homme du chemin de fer dont je parlai plus haut. Il réveille en sursaut les mortels, tout en les invitant à dormir sur les deux oreilles. *Son las tres y media. Duerman!* Partout où il passe en hurlant, il tue net le sommeil, comme faisait le roi Macbeth.

Irritant, nuisible même pour la santé du corps,

le *sereno* est, néanmoins, efficace pour le salut de l'âme. Plus d'une église paroissiale porte, à sa façade, cette inscription : « Pour les derniers sacrements de nuit, s'adresser au *sereno* du quartier. » J'en ai rencontré un à Tolède, noir de pied en cap, qui escortait le viatique, dans la région sauvage de Saint-Jean-des-Rois. Un prêtre, très haut de taille, coiffé de la barrette, enveloppé d'un immense manteau noir, suivait, dans le sillage vermeil de la lanterne. Les deux noirs fantômes allaient ainsi, très rapides, le long des chemins vagues, au bord de la gorge profonde où gronde le Tage, de plus en plus lugubres à mesure qu'ils s'enfonçaient plus avant dans les ténèbres et que pâlisait, noyé dans la brume du fleuve, leur luminaire sépulcral.

Les jeunes garçons, dans les villes espagnoles, sont d'une fougue et d'une brutalité bien déplaisantes. Il faut errer dans les quartiers populaires de Madrid, sur les quais du Guadalquivir, à Séville, au Grao de Valence, au Zocodover de Tolède, pour juger de la violence de leurs mœurs. Je ne parle point des gourmades, coups de poing et autres gentilleses échangés entre amis, qui sont de tous les pays civilisés. Mais les moellons lancés en pleine rue, à toute volée, à travers les passants, me semblent un divertis-

sement digne de blâme. Je vous recommande aussi le jeu du taureau. A vingt ou trente polissons, ils harcèlent, en agitant des guenilles rouges, un camarade coiffé d'une paire de cornes et qui bondit sur les *toreros* avec une impétuosité et une incohérence de mouvements dangereuses pour les flancs du spectateur désintéressé. Après tout, ce ne sont encore que bagatelles. Mais voici une rencontre autrement affligeante pour le voyageur européen. A Malaga, les enfants tuent à coups de pierre, au bord de la mer, les mouettes qui, peut-être fatiguées par quelque tempête, s'obstinent sottement à revenir toujours au rivage, à portée de leurs bourreaux. Aux barrières de Madrid, seuls endroits pittoresques de cette vulgaire et maussade capitale, le dimanche, des oiseleurs, munis de cages bien garnies, vendent pour deux sous des oiseaux aux jeunes garçons et aux jeunes filles. L'oiseau, retenu à la patte par un long fil, sert de hanneton : dès la première envolée, il est ramené violemment à terre, puis on le fait tournoyer et, dès le premier tour, la patte enchaînée se brise. Et le jeu continue jusqu'à l'agonie du petit martyr. J'ai vu ainsi massacrer, contre l'angle d'un mur, une hirondelle tenue par une fille de quinze ans, et jeter une fauvette mourante sous les

roues d'un tramway. Un alguazil passait, qui regarda l'assassin avec une encourageante bonté.

L'enfance féroce est le plus douloureux des spectacles. Peut-être y a-t-il ici une hérédité digne de pitié. Les aïeux de ces tourmenteurs d'oiseaux ont vu brûler des hérétiques par centaines sur les places de leurs cités ; leurs pères et eux-mêmes voient trop souvent éventrer une vingtaine de chevaux et égorger une douzaine de taureaux dans l'arène fumante de sang rouge. Et en présence de ces barbaries, on songe aux Arabes, chassés d'Espagne il y a quatre siècles, aux Arabes graves et doux, pour qui le cheval est un ami fidèle et qui nourrissent des colombes autour des coupoles et dans les cours de leurs mosquées.

## La Faculté des Lettres en 1857 (1).

L'autre jour, vers le soir, dans un des longs corridors de la Sorbonne décorés de vues, paysages ou villes, du plus uniforme jaune clair, un monsieur très long, lui aussi, appliqué à l'une des murailles chargées de savantes informations, semblait faire un effort maladif pour se hausser vers le sommet d'une majestueuse affiche. N'y pouvant parvenir, il se retourna, non sans angoisse, et comprenant que je m'intéressais à sa manœuvre, vint à moi, salua et dit :

— Monsieur, ne pourriez-vous m'indiquer le lieu où repose l'échelle destinée à la lecture du tableau des cours et conférences de la Faculté des Lettres de Paris ?

— Monsieur, répondis-je, cette grande échelle

(1) *Journal des Débats*, 12 février 1908.



qui est le parfait symbole de nos multiples et larges enseignements, cette grande échelle est sous la garde de M. le recteur de l'Université. Le lieu de sa retraite est un mystère. On la roule jusqu'ici les lundis et vendredis de chaque semaine, de dix heures à deux. Il faudra revenir. Serviteur.

En quittant cet honnête auditeur sorbonique, un Anglo-Saxon, je suppose, je me mis à réfléchir sur la difficulté suivante : comment enfermer et présenter soixante-quinze enseignements, d'une façon méthodique et lisible, sur un papier pas plus grand que l'affiche de la Comédie-Française, par exemple ? Et ce chiffre de notre présente année scolaire, 1907-1908, me poussant plus avant dans ma méditation, je me souvins qu'en novembre 1857 j'entrais pour la première fois en cette solennelle et noire mesure du cardinal de Richelieu, où devait s'attacher ma vie. Ah ! l'affiche alors était de proportions modestes : douze cours alignés sur deux colonnes, six par six. Douze professeurs qui se qualifiaient gentiment : les Douze Grands Dieux ; deux ou trois suppléants. Je les ai sincèrement vénérés, ces douze apôtres des bonnes lettres classiques, j'en ai aimé plusieurs qui firent vite de moi, avec tant de bonne grâce paternelle, un petit docteur

imberbe, et voici qu'à la distance d'un demi-siècle il me plaît d'évoquer leurs noms et de ranimer leurs figures, dont quelques-unes sont déjà bien oubliées, ayant été, en leur temps, légèrement vagues.

Le doyen, Joseph-Victor Le Clerc, tout petit, vieillard blanc, replet, aux gros yeux saillants, à la voix nasillarde, grand humaniste, qui avait traduit Cicéron, grand érudit médiéval qui préparait ce livre d'une si riche ordonnance : *Discours sur l'état des Lettres en France, au quatorzième siècle*, M. Le Clerc avait véritablement créé le doctorat ès lettres, en le contraignant aux recherches d'érudition historique. Avant lui, on obtenait ce grade à l'aide de deux innocentes thèses : *De Anima, la Satire, De Syllogismo, l'Idylle*.

Il avait des formules trop connues, dont l'apparition, au début d'une soutenance, était, pour le candidat, une torture :

— Monsieur, il y a, dans votre thèse, des idées neuves et des idées justes. Les idées neuves ne sont pas justes et les idées justes ne sont pas neuves.

C'était la première station d'un chemin de la Croix au terme duquel on rencontrait parfois l'ajournement. Et des noms éclatants sont ins-

crits en ce martyrologe : le cardinal Bourret, par exemple. Mais il n'était encore que simple abbé.

M. Le Clerc habitait, entre la rue et la cour d'honneur, trois petites chambres encombrées d'in-folios. Il siégeait en cette docte pénombre, vêtu d'une robe de chambre dont le collet montait haut derrière sa tête, et qui portait, sur un ample carré de soie rouge, une rosette aussi grosse qu'une mandarine. Retranché derrière ses bouquins, il vous claironnait la bienvenue.

Quand je partis pour la Grèce, il m'accueillit avec une allégresse d'aïeul : « Vous allez donc voir la brillante Athènes ! Ah ! vous êtes bien heureux. Vous goûtez au royaume de Dieu. Moi, je n'ai pas été si loin, en mes années de jeunesse. Mais j'ai parcouru l'Italie, avec un lord anglais, en calèche découverte. Ah ! c'était le bon temps. »

Son suppléant (éloquence latine) était l'énorme, le très fin Berger, impeccable latiniste.

M. Patin, Poésie latine. Un front très large, encadré de petites mèches grises frisottantes. Sous des lunettes d'or, un regard doux et timide. Par ses études sur les trois grands tragiques grecs, il avait fondé dans l'Université toute une école de critiques hellénisants. Mais son livre était demeuré illustre par une phrase sans pareille, où le chapeau d'Ismène s'embrouillait

si confusément avec l'opinion d'un scholiaste, que la modiste de la jeune personne et l'éditeur du scholiaste, ne s'y retrouvaient plus. Ce n'est pas cette phrase, qui fit de M. Patin le secrétaire perpétuel de l'Académie française, à la mort de M. Villemain.

M. Saint-Marc Girardin, Poésie Française. Jeudi, à midi et demie, au grand amphithéâtre. Il fallait faire queue dans les grands escaliers, dès onze heures et demie : le professeur entraît sous un tonnerre d'applaudissements, tête à la Louis-Philippe, faux-col 1830, long pardessus noir, gilet noir montant, cravate blanche, cache-nez, chapeau aux larges bords, canne à pomme d'or.

La leçon durait une heure et demie, mais, en général, M. Saint-Marc n'y ajoutait que quatre ou cinq petites conférences à l'année. On lui permettait tout caprice. Il était une puissance du quartier latin, le professeur d'opposition, collaborateur de Paradol aux *Débats*, désagréable à l'Empire, attendant dès 1857, la restauration de Philippe VII. Cette popularité près de la jeunesse, due à la fidélité à l'orléanisme, est un phénomène intéressant. Il serait difficile, aujourd'hui, de le renouveler. Mais je vois encore Saint-Marc Girardin, le jour où l'on apprit la

mort de la duchesse d'Orléans, tombant comme suffoqué de douleur sur le fauteuil de sa chaire, rejetant chapeau, cache-nez et canne d'un geste tragique et commençant dans le trémolo d'un sanglot : « Messieurs, une nouvelle... » L'amphithéâtre parut s'effondrer à son tour sous les applaudissements. C'est ainsi qu'on faisait la leçon à la tyrannie.

M. Nisard, en éloquence française, impérialiste accompli, rétablissait l'équilibre politique de la Faculté. Il ne professait plus, étant directeur de l'École normale et inspecteur général. Mon ami Albert Dumont m'a rapporté de lui des paroles prononcées au temps même que je rappelle : « Que l'Empereur soit grand dans les grandes choses, cela s'entend ; mais dans les petites ! Ah ! M. Dumont, si vous l'aviez entendu l'autre soir, à Compiègne, me disant : « M. Nisard, prenez-vous des mouillettes ? » Il est vrai que Dumont, en sa qualité d'historien, inventa peut-être cette anecdote du *five o'clock* de César.

Le suppléant de Nisard était le lettré délicat Demogeot. Les premières leçons de Demogeot eurent un si vif succès que l'auditoire l'obligea, malgré sa sage résistance, à monter au grand amphithéâtre.

Le premier jour, salle pleine aux deux tiers, et tribunes closes. On grelottait, il fallut redescendre. Ce fut la mort du cours. La suppléance passa à Gandar.

Émile Saisset. Histoire de la philosophie. Un petit homme tout brûlé par la fièvre et la passion du whist. La plus belle parole de professeur que j'aie entendue. C'était le temps où les philosophes universitaires se syndiquaient contre le panthéisme. Saisset menait la bataille avec ses livres et à la Sorbonne.

Je n'oublierai jamais telles leçons sur les *Quatre causes* d'Aristote ou les *Hypostases* de Plotin. Il prit un jour le fameux argument de saint Anselme et le traita aux réactifs de la logique pure. L'argument s'évapora comme la fumée d'un encensoir.

Adolphe Garnier. Philosophie. Un philosophe fluet, très doux, parole lente, hésitante, doctrine toute écossaise. Il fut le dernier représentant d'une philosophie parcimonieuse, bourgeoise, étriquée, fondée sur le bon sens. Aujourd'hui cette primauté du bon sens semblerait un scandale. M. Garnier ne s'échauffait que pour défendre sa raison contre les attentats de la métaphysique.

Une théorie le tourmentait particulièrement, cette idée qu'en Dieu tout est présent, immo-

bile vision où le passé et l'avenir, dans les insondables profondeurs de l'éternité future, se rejoignent en un présent perpétuel. Étrange et transcendante rêverie, qui fait de Dieu je ne sais quelle vertigineux somnambule; et qui fut, dit-on, imaginée pour sauvegarder l'intégrité du libre arbitre des humains. Quand il la rencontrait au détour de quelque leçon, M. Adolphe Garnier devenait plus pâle, plus mince, et faisait des gestes impétueux. « Non, jamais je ne consentirai à une telle entorse donnée à ma raison. » Je crois bien, entre nous, qu'il n'avait pas tort.

L'histoire se partageait entre M. Rosseuw — Saint-Hilaire (c'était le beau temps des Saint-Hilaire) et M. Wallon. Ici, mes souvenirs sont trop nuageux. La géographie était le fief de M. Guignault, qui professait au Collège de France un cours d'antiquités mythologiques. Il en gardait, dans le discours familier, la noblesse homérique : « Vous allez en Grèce, Monsieur, méfiez-vous de Borée ! » C'est le vent de la bronchite autour de l'Acropole.

La littérature grecque n'était alors dotée que d'une seule chaire, où M. Egger venait de succéder à M. Boissonnade. Cet helléniste revenait toujours, dans ses leçons, par quelque rapide échappée, au grammairien d'Alexandrie Apollo-

nius Dyscote, père de la grammaire, patriarche des grammairiens de toute race et de toute langue. La mémoire de M. Egger fut prodigieuse. Pendant de longues années, aveugle, il put encore professer sur les textes grecs intacts en son esprit. Plus d'une fois, devenu son collègue, je l'ai reconduit, à l'issue de quelque soutenance, de la Sorbonne à la rue Madame. Entre les deux grilles du Luxembourg, rassuré pour sa marche, il continuait sans peine son argumentation sur la pointe d'aiguille de deux lignes de grec. Assis en sa bibliothèque, il en feuilletait les volumes, sans hésitation ni erreur, par la main des visiteurs.

Les littératures étrangères qui, après Fauriel, avaient été le domaine d'Ozanam, étaient, en 1857, occupées par M. Arnould, venu de Poitiers et qui semblait toujours professer à Poitiers. Il avait gardé la tradition d'éloquence provinciale, la recherche des grands effets décoratifs, le goût de la peinture symbolique. Je me souviens d'une leçon qui me parut déconcertante après trois années d'assiduité à Nancy, aux cours de M. Mézières. M. Arnould développa cette idée unique: Hérodote lisant ses *Histoires*, aux Jeux olympiques, et Dante lisant son poème chez Scalliger de Vérone (ou peut-être chez les Polenta de Ravenne?), c'est le même phénomène histo-



rique, la même scène initiale d'une civilisation naissante.... Je ne demandais pas mieux. Mais je n'en suis pas encore bien sûr.

Enfin, voici le douzième des Grands Dieux : M. Hase, gigantesque, courbé, face glabre, cheveux jaunes, énormes lunettes d'or. Allemand d'origine, il avait enseigné du grec à Napoléon III enfant. L'empereur lui donna une chaire de *grammaire comparée*.

M. Hase joignait à une candeur enfantine un laisser-aller tout primitif en sa vie intime et un cynisme dans les propos qui lui faisaient une légende. Bibliothécaire à la rue Richelieu, quand il sentit sa fin venir, il monta une dernière fois dans sa chaire, déposa sur la table cinq manuscrits grecs et tint ce discours à ses cinq auditeurs fidèles.

— Messieurs, je sens Cerbère qui me mord les talons. Je vous fais mes adieux et vous prie de vous partager ces manuscrits en souvenir de moi. Je fus cinquante ans bibliothécaire et n'ai jamais volé de manuscrits. Ils sont bien à moi. Gardez-les sans scrupule. Nous nous retrouverons peut-être...

Il acheva par un geste vague qui témoignait d'une espérance incertaine, s'en alla tranquillement, lentement, courbé, et ne revint jamais.

## Les funérailles d'un monument (1).

Il y a quelques jours, « à deux heures de relevée », on a vendu « au plus offrant et dernier enchérisseur » les décombres de la vieille Sorbonne, la Sorbonne de Richelieu, qui tombera tout à l'heure sous le marteau des démolisseurs. Seule, l'église demeurera. Débris vénérables, poussière glorieuse, tout s'écroulera, se dispersera : le grand amphithéâtre, avec son Bossuet et son Corneille de plâtre, près d'un siècle de discours latins, et les échos de tant de voix éloquentes, Guizot, Villemain, Simon, Fauriel, Ozanam, Saint-Marc Girardin ; — la salle basse du doctorat ès lettres, si enfumée, — le sanctuaire métaphysique de M. Cousin et le cabinet admi-

(1) *Nos adieux à la vieille Sorbonne*, par M. Gréard, de l'Académie française. — Paris, Hachette, 1893 (*Revue bleue*, 17 juin 1893).

nistratif de M. Lorquet ; — l'ermitage épiscopal de Mgr de Lépante, un diocèse chez les schismatiques ; — la bibliothèque où régnait avec bonhomie M. Léon Rénier ; — le modeste amphithéâtre de l'antique Faculté de théologie, qui régenta si longtemps l'esprit humain, avec la chaire de Bautain, de Lavigerie, de Freppel, de Perreyve, — tous les fantômes attachés à cette relique du vieux Paris s'en iront aux quatre vents du ciel, et, pour les personnes engagées sur la pente descendante de la vie qui ont laissé ici, entre ces murailles vermoulues, des souvenirs de jeunesse, la catastrophe, bien que prévue depuis longtemps, sera une cause de douce mélancolie.

Une consolation nous est cependant accordée. Un écrivain délicat, un érudit pour qui les archives du passé sorbonnique n'ont point de secrets, M. le recteur Gréard, a donné l'absoute à la Sorbonne morte. Au monument de pierre, noir et triste, incommode, quoique illustre, survivra donc un livre très grave, vivant, plein d'informations précises, parfois pittoresques, de respect pour la vénérable ruine, de réflexions touchantes pour cette histoire qui va se fermer. *Nos adieux à la vieille Sorbonne* sont vraiment le *Requiescat in pace* qu'il convenait de souhai-

ter à la maison que le fier cardinal avait édiflée sur le logis de Robert de Sorbon, chapelain de Saint-Louis et chanoine de Notre-Dame. La figure du fondateur paraît aux premières pages du livre, docteur et apôtre qui aimait la charité autant que la science, âme très tendre, confesseur excellent, qui écrivit : « J'ai entendu quelques-uns des plus grands pécheurs du monde, mais je n'en ai pas entendu un seul, si grand pécheur qu'il fût, que je n'aie aimé après sa confession cent fois plus qu'avant. » Il avait créé ici une sorte de séminaire pour les pauvres maîtres et clercs théologiens, avec deux bibliothèques où l'on n'entrait qu'en robe et en bonnet carré, en grand silence, comme dans le chœur d'une église, et jamais une chandelle allumée ou une lanterne à la main ; on n'y faisait jamais de feu. Les associés ou pensionnaires logeaient en de petites chambres ténébreuses ; ils cultivaient, pour se reposer l'esprit, en de petits jardins, de rafraîchissantes laitues et des fleurs pâles et privées de parfum. Les règlements intérieurs, dont on trouve le texte complet au premier volume du *Cartulaire de l'Université de Paris*, par le Père Denifle, étaient passablement rigoureux : entrées, sorties, visites, lectures, bons petits repas d'amis pris à part dans les chambres, étaient

surveillés avec un scrupule extrême, car Sorbon tenait à la pureté des mœurs non moins qu'à celle de la dialectique. Les étudiants étrangers y affluaient ; l'hospitalière maison était, disait-on, « un abrégé de l'univers ». On y rencontrait des Ruthènes, des Bohémiens, des Écossais et des Grecs, quelque chose comme une image réduite du quartier latin au temps présent, seulement plus paisible. Les papes, qui furent, au moyen âge, au moins jusqu'à Philippe le Bel, les grands maîtres de l'Université de Paris, répandaient à flots leurs bénédictions et leurs bulles sur la Sorbonne ; les rois lui prodiguaient caresses et privilèges ; pour le reste de l'Université, elle était *famosissimum collegium*. Des bouffées d'air champêtre y venaient, apportant des abeilles, des prairies et des vignes qui verdoyaient encore sur les pentes de la montagne Sainte-Genève ; de la rue *Coupe-Gueule*, rendez-vous de mauvais garçons, coupe-bourses et tire-laine, toute sorte de clameurs scandaleuses passaient par-dessus la grave maison, et se mêlaient aux psalmodies des chapelles, au bruit aigre des disputes scolastiques, au profond et éternel bourdonnement des syllogismes.

Vers la fin du seizième siècle, la Sorbonne de Sorbon s'en allait, comme toute œuvre humaine,

ayant bravement accompli sa tâche. Elle avait vu marcher, dans l'ombre de ses murs, Dante et Pétrarque, Luther et Calvin. L'École s'affaissait, l'École et son obstinée méthode de déduction ; l'observation directe, les sciences de la nature, la Renaissance joyeuse minaient la vieille Université de Saint Thomas, d'Albert le Grand et de Duns Scot. Rabelais avait dressé l'ironique catalogue de la bibliothèque de Saint-Victor, « fort magnifique librairie », et livré à la risée des hommes ce titre symbolique :

*Badinatorium Sorboniformium : Utrum chimæra, vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones?*

Enfin, Descartes lança contre les doctrines séculaires son *Discours*. Mais déjà la Sorbonne, que le choc aurait fait s'effondrer tout d'un coup, se renouvelait sous la main de Richelieu. En même temps que le cardinal assiégeait La Rochelle, il bâtissait pour les bonnes études une maison neuve. Il avait compris quel admirable instrument de discipline religieuse et politique serait une institution, richement dotée, métropole de la théologie d'État, force de résistance contre le Saint-Siège, au besoin, et dont les docteurs, auxiliaires zélés de la couronne, distribueraient les grades nécessaires aux dignitaires

de l'Église, feraient la haute police du clergé, et passeraient à la pierre de touche la pensée française. Vers la fin du siècle, la Sorbonne réformée, puissance formidable et séduisante à la fois, tenait, dans les préoccupations des personnes lettrées, le rang où est aujourd'hui le Parlement. Les évêques, les ducs et pairs, les princes du sang assistaient aux examens. Louis XIV se faisait rendre compte des séances doctorales : « Mandez-nous ce que vous savez des nouvelles sorboniques, » écrivait-on du fond des provinces, C'étaient, dit M. Gréard, comme des représentations de gala, dont on donnait le régal même aux souverains étrangers.

Ces beaux jours sont finis. Je ne dirai point cependant : les lauriers sont coupés ! Non, car on en distribue chaque année de plus épaisses forêts, à la seule Faculté des lettres, envahie, submergée par cinq mille candidats environ. Mais la fête sorbonnique est moins pompeuse et l'examen plus bref que jadis. Les cardinaux et les archevêques de loisir n'y assistent plus. Ceci, c'est la troisième Sorbonne, la dernière, sans aucun doute, celle qui verse des torrents d'enseignement supérieur, scientifique ou littéraire, selon les conditions des sociétés modernes et démocratiques, où le diplôme est un pain de vie.

Elle sera magnifique, cette Sorbonne dernière, peuplée de statues, ornée de fresques dont de bienveillantes inscriptions expliquent les mystères pythagoriques. On peut déjà lui appliquer l'éloge adressé par un contemporain de Robert à la maison du treizième siècle : *Facta est pulcherrima domus.*

Mais hâtez-vous de regarder une dernière fois la Sorbonne de Richelieu, et surtout sa cour monumentale vers le soir, ou même au crépuscule, à l'heure où l'on n'y fait plus ni grec, ni paléontologie, ni métaphysique. Vous y goûterez une sensation de grandeur simple, très digne du dix-septième siècle, que note ainsi M. Gréard : « Je n'ai jamais mieux compris le charme austère de la vieille Sorbonne que, le soir, après que l'activité du jour a cessé, alors qu'au loin les bruits de la ville commencent à s'éteindre et qu'avec le calme de la nuit qui s'annonce la paix de cette solitude peuplée de tant de souvenirs enveloppe la pensée, la repose et l'élève. »



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
Il y a cinquante ans . . . . .	1
Nancy. . . . .	11
Doux monomanes . . . . .	21
Le cardinal Lavigerie avant le chapeau rouge . . .	32
Souvenirs d'un vieil Athénien.	
I. — La route d'Athènes à vol d'oiseau. . . . .	51
II. — L'Initiation à la Grèce . . . . .	68
III. — Le Parnasse . . . . .	76
IV. — La Grèce du Nord. . . . .	90
V. — Navarin. — Zante. — Missolonghi. — Retour au Parnasse . . . . .	101
VI. — La Révolution de 1862. — La chute d'un Trône. — L'Interrègne et l'Anarchie. . . . .	112 125
Villa impériale . . . . .	133
Chez Trophonius . . . . .	143
Lointains souvenirs offerts à la statue d'Ernest Renan.	155
Vérité historique. Vérité symbolique. . . . .	165
Noëls du temps passé. . . . .	171
En voiturin. . . . .	185
Au Campo-Santo de Pise. . . . .	201
Umbria . . . . .	209

	Pages.
Nouveaux « Mirabilia Urbis Romæ ». . . . .	217
A la Villa Médicis. . . . .	227
Rome à la veille de Mentana. . . . .	239
Les grandes et les petites misères du touriste en Espagne . . . . .	257
La Faculté des Lettres en 1857. . . . .	273
Les funérailles d'un monument. . . . .	283

